

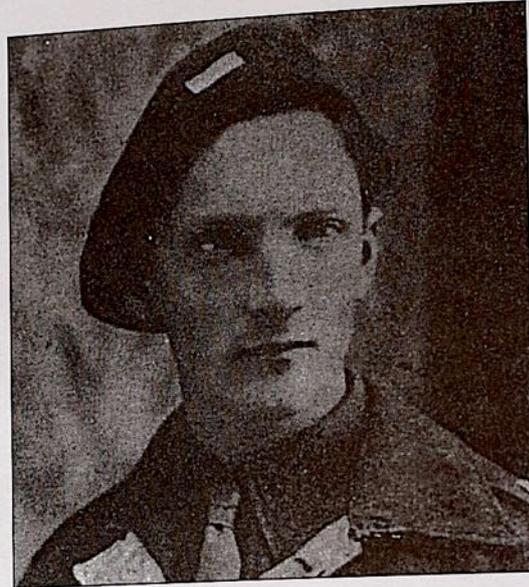
Lucien GUENNEAU

1943-1944

«Au maquis des Montagnes Noires»



«Les gars du maquis, jeunesse du pays»



Lucien Guenneau, dit «le Grand Luc»



*Une visite au maquis de Saint-Thois, un dimanche.
Au-dessus : «Dédé Basane». De gauche à droite : Sibiril, Joseph Daoudal «Tit-Jeph», Lucien Guenneau «le Grand Luc» et «Dédé le Parisien».*

Lucien Guenneau : 1943-44 – Au maquis des Montagnes Noires

Un rappel des faits de Lucien Guenneau concernant Pierrot Quintin

Aujourd'hui je suis l'invité d'une personne que je n'avais pas vu depuis de longues années et qui avant d'accepter mon invitation a tenu à ce que je tiennne en priorité à accepter la sienne. Croyez-moi je me trouve très heureux de cette rencontre mais en même temps je me sens quelque peu gêné car de nous deux, c'est moi qui lui dois beaucoup.

Cette dette de reconnaissance met en lumière le rôle anonyme de ces résistants qui sans être engagés de plein pied dans aucun mouvement déterminé ont par leur comportement, leur sympathie active, rendu des services appréciables et souvent déterminants aux groupes actifs de maquisards. Ils constituaient l'élément naturel dans lequel évoluaient les résistants, en somme l'eau de l'expression «évoluer comme des poissons dans l'eau».

Ces gens ont eu de véritables comportements de héros et sont malgré tout demeurés anonymes et n'ont eu que la reconnaissance du cœur, et je trouve personnellement beaucoup d'ingratitude, du moins en apparence, des personnes qu'ils ont obligé.

La scène qui me préoccupe se passait un jour du début de l'année 1944 : après bien des péripéties nous étions revenus dans ce coin de maquis où nous nous étions implantés une année auparavant et avions trouvé une sympathie croissante quasi unanime de la part de la population.

Ce jour-là donc, les Allemands avaient retrouvé, ou du moins on leur avait signalé la découverte de deux cadavres de soldats dans les bois de la commune de Spézet. Aussitôt un gros déploiement de patrouilles avait été mis en place, qui quadrillait et fouillait tout le secteur, contrôlant sévèrement toutes les personnes qu'elles interceptaient. Cette opération avait été déclenchée si brusquement que nous n'avions pu être prévenus. Aussi avec un autre camarade de mon groupe (il s'agissait de Étienne Callec de Camaret), nous sommes tombés sans nous en douter au beau milieu de ce dispositif de contrôle. Une patrouille nous a interpellés et allait nous demander les papiers que nous ne possédions pas, lorsque le fils du propriétaire de la ferme devant laquelle nous nous trouvions a pris un risque inconcevable pour nous sortir de ce mauvais pas. Il nous a interpellés comme si nous

étions des particuliers de la région et d'un ton très bonnasse il a invité la patrouille à rentrer dans sa ferme pour se désaltérer et il nous a invité à en faire de même ; c'était un geste tellement osé que les Allemands n'ont pas réalisé ce que cela pouvait être, ce qui fait que nous avons trinqué ensemble de bon cœur et que nous avons sans doute été les deux seules personnes à qui il n'a pas été demandé de renseignements dans tout le secteur. Nous avons même été sollicités pour donner des renseignements sur «les personnes étrangères au pays qui faisaient beaucoup de mal à leurs camarades».

Sur ces entrefaites, une deuxième patrouille a fait intrusion dans la maison. Ils avaient l'air très excités, mais comme ils nous ont aperçus en compagnie de leurs collègues, ils sont montés directement à l'étage pour fouiller la maison. Je ne sais si cette deuxième patrouille agissait dans le sens des directives générales ou si c'était sur un renseignement recueilli auprès de certains gens, toujours est-il que nous n'avons pas attendu leur retour, et aussi tranquillement que possible avons pris congé avant le retour de cette nouvelle équipe qui aurait pu se montrer plus curieuse que la première.

Ensuite, nous avons navigué à travers champs suivant les indications des habitants qui nous guidaient pour éviter les nombreuses patrouilles qui continuaient de fouiller le secteur.

Se rend-on compte du risque que prenait ce jeune paysan en adoptant une telle attitude. Ce n'est certes pas un héros tel que l'ont dépeint les images d'épinal et autres romans de bravoure. Pour moi il me semble encore plus grand et plus beau car il n'obéissait pas à un sentiment de gloriole mais un sentiment profondément humain et disons même d'amour au sens le plus noble du terme. Son geste spontané a été commandé par ces nobles sentiments qui lui ont fait reléguer au second plan les risques qu'il prenait lui-même et sa famille.

Je pense que de tels gestes demandent à être mis en lumière car ces gens n'ont rien demandé et par là même rien obtenu. Dans cette région de Spézet, Saint-Goazec, où nous étions implantés pour former le premier maquis de Bretagne, nous avons eu affaire à une population magnifique. Ce geste que je viens de relater n'a pas été le seul, loin de là. J'ai personnellement maintes fois recouru aux bons services et au dévouement d'autres personnes du pays.

Seulement cette rencontre me remet en mémoire tous ces moments. Mon brave Pierrot Quintin, je te dois beaucoup et tu ne m'as jamais demandé et donné que l'expression d'une sincère affection. Tu n'as pas été le seul envers qui j'ai de la reconnaissance et par ici même je leur marque mon affection.

Ton geste était beau, le plus risqué qu'il m'ait été donné de me rappeler. Ce n'est pas le seul, et par ton entremise je voudrais exprimer à l'ensemble de cette population qui a su tellement nous protéger et endurer de sévices, combien je leur suis resté profondément attaché par le cœur. J'aimerais qu'un jour ils soient honorés tous en bloc.

Ce que nous avons fait est bien peu à côté de leur dévouement et de leur courage.

Les vrais héros ce sont des gens comme toi mon brave Pierrot. On ne te demandait rien et tu as tout risqué.

Le brouillon de cette lettre que je n'ai malheureusement pas fait paraître me fut inspiré lors d'une rencontre avec Pierrot Quintin, du Fell à Spézet, à Gennevilliers il y a de cela une trentaine d'années.

Elle me semble explicite pour exprimer les sentiments de reconnaissance que je conserve à l'égard de la population du pays où nous avons vécu pendant notre époque maquisarde.



DE PONT-L'ABBÉ À KERSALUT

Le 26 septembre 1994

Monsieur *Guenneau Lucien*

Suite à nos différents entretiens téléphoniques¹ et pour répondre au désir que vous avez exprimé, je me décide à faire mon possible pour retracer par écrit le parcours qu'il m'a été donné de suivre, suite à mon engagement dans la Résistance. Avant tout, je tiens à tracer un portrait aussi objectif que possible de ma personnalité. A mon avis, j'étais un jeune homme très simple et peu enclin à me lancer dans une quelconque aventure. Lorsqu'il y avait le moindre désaccord entre les parties et que j'en étais témoin, je faisais toujours le maximum pour essayer d'aplanir les différents.

Après avoir quitté l'école à 16 ans, je suis entré en apprentissage chez un artisan menuisier «Monsieur Pierre Thomas» à Pont-l'Abbé, et je suis resté jusqu'à ce que mon patron soit mobilisé dès le début de la guerre en 1939 avant que je n'aie terminé mes 3 ans.

Je suis ensuite resté un moment sans trouver de travail et je me suis alors décidé à partir du côté de Lanvéoc-Poulmic où j'ai trouvé du travail à la STEG une entreprise qui comme la majorité des sociétés à l'époque travaillait pour les Allemands. J'ai aussi travaillé pour une autre entreprise «Les Laminoirs et Tréfileries de Paris» au fret, puis à Brest à la base sous-marine avant de revenir chez moi où le seul travail disponible était à la TODT qui travaillait à la construction de blockhaus pour le mur de l'Atlantique. Comme vous pouvez le constater, un parcours très classique et sans gloire en cette période d'occupation.

Il y a eu ensuite des réquisitions pour envoyer des jeunes en Allemagne afin disait-on de remplacer des prisonniers de guerre. Je me souviens avoir accompagné à la gare des camarades qui avaient reçu des convocations sans que cela fasse de vagues. Entre temps, des camarades engagés dans la Marine nationale étaient

¹ Entretiens téléphoniques entre Lucien Guenneau et Émile Salaün de Saint-Goazec.

rentrés de la Martinique dont un nommé *Marcel Cariou* dont le frère *Léon* était déjà engagé dans un mouvement de la Résistance aux côtés de *Daniel Trellu* (futur lieutenant-colonel *Chevalier*).

C'est *Marcel Cariou* qui avait pris la suite de son frère *Léon* après que celui-ci ait été incarcéré à Quimper (d'ailleurs parce que recherché par la Gestapo) qui nous contacta pour entrer à notre tour dans la Résistance. Il organisa, je me souviens, et avec notre adhésion une manifestation à la mairie de Pont-l'Abbé pour protester contre les convocations qui nous étaient adressées en vue de notre départ en Allemagne.

Faisant suite à ces événements, nous fûmes à nouveau contactés pour demander notre engagement pour un départ volontaire pour le Vercors où un contingent très structuré faisait ouvertement opposition aux troupes d'occupation.

Finalement, un groupe composé de : *Noël Guyader, Marcel Le Moal, Lucien Lebrun, René Le Bolzer, Lucien Mavric* et *Jo Larnicol* sera dans un premier temps dirigé sur Plomelin où nous sommes restés une huitaine de jour dans une ferme tenue par les époux Bordier. Nous recevions la visite de *Jean Le Berre* et *Pierre Durand*, tous deux de Pont-l'Abbé qui nous envoyaient les instructions. C'est ainsi que nous fûmes mis au courant du projet de formation d'un maquis breton. Nous sommes donc partis de Plomelin au début juillet 1943, pour rejoindre la ferme de Kersalut en Plonévez-du-Faou où nous avons été réceptionnés par *Jean-Louis Berthelemé* qui nous avaient placés dans différentes familles en qui il avait toute confiance. Nous avons participé chacun de notre côté aux travaux de la moisson.



MEILH ROC'HIR & MEILH AR C'HOAT : 2^{ème} SEMESTRE 1943

Enfin, le 23 juillet *Jean-Louis Berthéléme* nous a regroupés dans sa ferme pour partir vers la destination qui avait été fixée par *Daniel Trelu*. C'est *Jean-Louis* lui-même qui nous a convoyés vers le bois de Quéinnec. Il nous précédait avec la charrette où étaient entassées des provisions et en particulier sept mousquetons et une mitrailleuse qui venaient de Camaret où ils avaient été cachés dans le cimetière par le fossoyeur M. *Saint Cyr*.

En outre, nous avons reçu le renfort de quatre volontaires qui depuis quelques jours avaient déjà pris le maquis.

Il y avait là les deux frères *Youen* et *Jean Bévin*, *Jean Pennec* dit *Capot* et *Auguste Delon* qui de Villeneuve Saint-Georges, était venu travailler à Camaret. *Youen Bévin* m'avait reconnu, car il avait été pensionnaire à l'E.P.S. de Pont-l'Abbé où son père l'avait envoyé parce qu'il était un ami du directeur M. *Le Cleac'h*.

Le père de *Jean* et *Youen*, grand blessé de la guerre 14/18 était directeur des contributions à Pleyben mais il fut nommé l'année suivante à Vitry, ce qui fait que *Youen* n'était resté qu'un an à l'E.P.S. de Pont-l'Abbé. *Youen* était par la suite entré dans la Marine nationale où il servait d'interprète d'anglais, grâce à une licence obtenue dans cette langue. Il devint de ce fait, responsable de notre petite équipe. Il était le seul à avoir une expérience militaire en plus d'une personnalité certaine.

A notre arrivée à Meilh ar C'hoat, *Daniel Trelu* vint nous voir avec *Yves Le Gall* de Châteauneuf un sous-officier d'active sortant des enfants de troupe qui devait nous prendre en main pour nous donner l'instruction qui nous faisait cruellement défaut. Nous nous installâmes dans le vieux moulin de Meilh ar C'hoat et *Capot* qui était fanatique des armes de guerre s'exerça à tirer au mousqueton au grand dam de *Youen*, mais cette initiative nous apprit cependant que les cartouches qui étaient en notre possession étaient dans une assez forte proportion peu fiables. Nous ne revîmes pas non plus *Yves Le Gall*, qui nous l'apprîmes plus tard avait été arrêté à Châteaulin. Une grosse majorité des effectifs de Pont-l'Abbé abandonnent la partie et s'en retournent chez eux. *Marcel Cariou* étant délégué pour les relations avec le centre, je reste seul à Pont-l'Abbé avec *René Le Bolzer*. Je suis peut-être

aussi peu enclin à jouer les héros, mais je me suis fait un point d'honneur à ne pas capituler devant l'éventualité d'un avenir des plus incertain.

Là-dessus, deux de nos amis camaretois s'en retournent à Camaret d'où ils reviennent avec une dizaine de volontaires, *Georges Saint Cyr*, *Joseph Quillien*, *Pierre Cadiou*, *Etienne Tallec*, *Charles Mazeau*, *Roger Signor* que j'avais connu à l'école communale à Pont-l'Abbé avant qu'il ne rejoigne Camaret et *André Mignou (Bazane)*.

Entre-temps, nous avons reçu deux toiles de tente ce qui nous permit de prendre l'initiative de nous enfoncer dans le bois où un ruisseau nous permettait de nous approvisionner en eau et éventuellement de faire notre toilette. Au début de notre installation (nous étions sept en tout), nous eûmes la malencontreuse idée d'escalader le plus haut sommet (et unique rocher du bois) et d'y dormir, mais pour y faire notre tambouille nous avons allumé du feu, ce qui fait que nous fûmes repérés et nous valut la visite de notre premier contact avec les habitants du coin, c'étaient des jeunes de Guern an Gonalc'h et du Fell. L'enseignement de cette erreur nous aiguillonna pour établir notre cantonnement définitif au milieu du bois.

Sur les instructions de *Daniel Trelu*, nous fûmes chargés de nous occuper du Baron *De Foucault* qui était catalogué comme collaborateur convaincu. Nous avons à notre disposition autant que je me rappelle : deux pistolets à barillet 11,73 mm avec balles en plomb. Je ne me rappelle plus très bien comment cela s'est passé, nous sommes bien rentrés dans la demeure puisque nous avons récupéré des lettres du baron à sa fille *Chantal*. Nous avons su que l'alerte avait été donnée et nous avons quitté les lieux assez rapidement.

Notre fréquentation à notre arrivée se résumait aux époux *Bihan* à Kervigoudou dont le fils *Jeannot* s'intégra normalement à notre groupe tout en demeurant chez ses parents. Il sera plus tard arrêté, déporté et ne revint plus. Il y avait aussi la famille *Le Goff* à Meilh ar C'hoat dont les deux fils sympathisèrent d'emblée avec nous ainsi que leur sœur *Marie*. C'était une famille pauvre mais dont le dévouement était sans bornes à un point que certains paieront de leur vie leur attachement à notre cause.

Je me souviens qu'au cours d'un ravitaillement nous eûmes la visite du nommé Baron dont les parents étaient commerçants ambulants et qui venaient sur le marché de Pont-l'Abbé entre autres. Il était venu en tenue mais je ne sais si c'est notre installation quelque peu précaire qui ne lui agréa point, toujours est-il qu'il repartit poursuivre les activités de résistance dans un autre secteur.

Avec *Basane* nous fûmes mandés par *Daniel Trelu* et en compagnie de *Marcel Cariou*, de nous approprier le quota de tabac que transportait un débitant de tabac de Quéménéven. Pour cela nous nous rendîmes à Quimper où nous fûmes logés dans une petite ferme à Kerdaniel chez un sympathisant, grand blessé de guerre 14/18, dont la participation à la bataille de Verdun en avait fait un antipétainiste

farouche. Il avait été témoin de la répression décidée par *Pétain* pour mater un début de contestation qui s'était fait jour dans les rangs de certains poilus. Nous avons fait le nécessaire pour récupérer le chargement désigné comme objectif. Celui-ci demeura dans une planque prévue à cet effet et nous reprîmes la route pour rejoindre le secteur de Spézet. Du côté de Briec, nous avons été mis au courant par des personnes de la région que les gendarmes se postaient en embuscade dans un carrefour avec mission d'arrêter deux jeunes gens venant de Quimper. Nous avons tenu compte de leur renseignement et avons emprunté un chemin improvisé à travers champs et avons échoué dans une ferme à la sortie de Roudouallec sur la route conduisant au Fell. Nous avons dormi là dans un tas de foin avant de repartir le lendemain pour rejoindre Coat Quéinnec.

A cette période, nous avons été rejoints par des volontaires particulièrement valables. *Jean Lancien* de Scaër et *Marcel Vigouroux (Bousbire)* de Plozévet ainsi que *Jean Gall* de Châteaulin, *Yves Page* et *Hervé Laniel* de Pleyben. Notre groupe atteignait un effectif d'une vingtaine d'éléments qui resta à peu près stable en tenant compte des disparitions et des nouvelles recrues.

Avant l'arrivée de ces renforts, nous avons eu maille à partir avec les troupes d'occupation. Peu de temps auparavant alors qu'en compagnie de *Charlot*, nous faisons une tournée de repérage, nous avons été accostés par le propriétaire du bois *M. Gloanec* qui était accompagné de son régisseur *M. Plusquellec*, lequel se montra très agressif à notre égard et nous désigna à son maître comme faisant partie des voyous qui s'étaient installés dans le bois. Malgré nos dénégations qui n'étaient pas très convaincantes, *M. Gloanec* d'un ton beaucoup plus conciliant nous fit connaître qu'il était prévu dans son programme qu'il vienne dans une chasse organisée avec ses amis allemands investir le bois dans lequel nous avions élu résidence. A la suite de ce renseignement, il nous recommandait d'évacuer les lieux en détruisant les baraquements que nous avions construits. Ce qui laissait entendre, qu'il supposait que nous étions plus nombreux et mieux implantés que nous l'étions en réalité. Toujours est-il que nous nous sommes retirés un moment du bois mais voyant que cette fameuse chasse n'avait pas eu lieu, nous sommes revenus au bois et avons repris notre train-train journalier.

Ce jour-là, avec *Marcel Cariou*, *Etienne*, *Basane* et moi-même étions venus aider la famille *Le Goff* de Meilh ar C'hoat à arracher leurs pommes de terre et c'est dans la soirée alors que nous allions nous mettre à table, qu'une dame *Le Moal* de Kerhaliou, à qui nous sommes très redevables, vint nous prévenir qu'une forte troupe allemande avait occupé son village et s'appêtait à investir le bois. Nous avons également eu un renseignement identique de deux jeunes gens de Roudouallec, qui sont restés anonymes mais que nous tenons dans une estime identique à Madame *Le Moal*, sont venus nous avertir qu'une troupe identique de même importance s'appêtait à encercler le bois en partant de Roudouallec. Nous avons donc laissé notre repas en plan et nous nous sommes repliés sur le bois, mais alors

que nous avons fait quelques pas, *Marcel Cariou* se souvint qu'il avait laissé derrière lui des documents compromettants. Nous sommes revenus en toute hâte sur la ferme et avons récupéré les documents qui auraient pu être fort compromettants pour la famille *Le Goff*. Alors que nous quittions précipitamment la ferme nous avons pu apercevoir les premiers soldats qui pénétraient dans la cour par une issue différente. Nous avons donc rejoint l'emplacement de nos tentes et mis le restant de l'équipe au courant de la situation. Nous étions quinze en tout, et autant que mes souvenirs soient justes nous nous sommes concertés et avons décidé de nous disperser dans des directions différentes en formant des vœux pour que la chance nous prêle assistance. Nous avons bénéficié d'une aide de dame nature qui à cette heure tardive dispersa dans les fonds un brouillard complice. Personnellement avec *Auguste Delon* et *Etienne Callec* nous sommes partis en direction approximative de Roudouallec, mais alors que la nuit était tombée nous avons perdu toute notion de direction, et après avoir navigué à l'aveuglette nous nous sommes écroulés dans une étable pour nous apercevoir le lendemain matin que nous étions seulement à l'orée du bois.

D'autres de nos collègues sont allés naviguer du côté de Guiscriff. Comme avant de nous égarer nous avons convenus de nous retrouver au même endroit si nous nous en sortions, nous nous sommes à nouveau réunis après avoir laissé passer l'alerte et avons retrouvé avec surprise nos toiles de tentes, ce qui nous laisse à penser que les allemands qui occupaient les crêtes lorsque nous les avons aperçus avant notre départ n'étaient pas entrés dans le bois, sans doute impressionnés par le rapport qui leur avait été fait de notre solide implantation.

Toutefois, après notre retour, nous avons pris conscience que la tenue systématique de notre cantonnement dans le bois ne présentait pas un caractère de sécurité valable et qu'il fallait nomadiser tout en gardant une équipe pour assurer la garde de nos tentes ainsi que des armes qui avaient été mises à notre disposition. C'est pourquoi, dans la journée nous allions par équipe de deux, trois ou quatre aider les paysans dans leurs travaux, ce qui nous permettait d'avoir à manger et nous a permis en outre d'avoir des contacts de sympathie avec les habitants du secteur. Les paysans y trouvaient également leur compte car nous ne nous faisons pas payer quitte pour nos employeurs à avoir souvent à nourrir le double de l'effectif qui avait travaillé. Ce processus a duré tant que nous avons trouvé de l'emploi car la saison des récoltes passée, il était plus difficile de trouver du travail, sans compter qu'il y avait aussi la possibilité d'être dénoncés. Mais ceci étant dit, cette façon de faire nous avait rapprochés des gens qui avaient appris à nous connaître et souvent au gré de nos pérégrinations nous étions volontiers invités à dîner dans certaines maisons.

Je me rappelle également être allé avec *Youen*, *Jean Lancien* et *Capot* à Guiscriff mettre le feu à un dépôt de fourrage qui avait été créé pour ravitailler les troupes allemandes. Je n'étais pas tellement d'accord car je m'imaginai bien que les autorités avaient pris des dispositions pour renouveler leur stock. Je n'étais

pas tellement d'accord sur certains côtés de notre activité et le faisais savoir ; je rencontrais souvent de l'opposition sur mes remarques. C'était surtout Capot qui n'était pas d'accord avec moi, mais je pense avoir fait mouche le jour où Youen qui était reconnu comme notre chef me prit à partie alors que nous étions auprès du Fell et me dit : «Lucien, j'ai bien réfléchi à tes remarques et je pense que c'est toi qui a raison, il nous faut être en osmose avec les gens du pays et gagner leur sympathie».

Nous avons, sortant de notre bois, pris des contacts avec des habitants de Saint-Goazec. Je me souviens lorsque j'y suis allé pour la première fois avec *Auguste Delon*, avoir eu des contacts avec les familles *Morvan, Riou, Hervé, Prigent, Jamet* où nous reçûmes un accueil sympathique et nous sommes repartis avec un bon ravitaillement que l'on nous avait offert spontanément. Nous sommes souvent par la suite revenus dans ce village où nous avons agrandi l'effectif de nos relations au point de nous sentir complètement assimilés. Je pense en particulier aux familles : *Parquic, Bleuzen, Com, Le Page* je ne peux les citer tous car beaucoup de noms m'échappent et je ne voudrais en aucun cas donner la sensation que ces gens ont eu affaire à des ingrats. Je pense toujours à eux avec beaucoup de sympathie et de reconnaissance.



POULPAVÉ - PLÉVI - KERBARS : FIN 1943 À DÉBUT JUIN 1944

Nous avons aussi agrandi le territoire de nos investigations du côté de Spézet, particulièrement au bourg où nous étions connus comme des loups blancs. Nous nous sommes étendus du côté de Poulpave, Pont Tual, Restmenez, Kerbars où nous avons trouvé beaucoup d'aide et de sympathie.

Pendant ce temps, eurent lieu d'autres coups de main exécutés par d'autres membres du groupe, notamment contre le nommé *Kerhoas* à Plonévez-du-Faou, l'inspecteur *Lemarchand* à Quimper, la récupération de deux revolvers sur les gendarmes de la Feuillée par *Youen*, *Georges Saint Cyr*, et *Auguste Delon*. Ces représentants de l'ordre avaient voulu contrôler leurs papiers d'identité.

Le 24/11/1943 il y eut ensuite une période néfaste, *Youen* et un jeune agent de liaison sont arrêtés au Fell et emprisonnés à Quimper.

Entre temps, nous avons eu un pensionnaire imprévu que nous avait adressé *Daniel Trelu*, je me rappelle qu'il jouait aux échecs avec *Youen* et nous l'avions assimilé de gaieté de cœur et oublié le danger qu'il représentait dans le cas où il aurait des remords. *Willy* commit l'imprudance de sortir et de se faire remarquer en compagnie de concitoyens qui l'emmèneront à la Kommandantur. Ces faits nous furent rapportés et nous laissèrent à supposer, à tort ou à raison, à une possible trahison. Je n'étais pas présent, lorsque la décision fut prise de l'éliminer mais malgré la peine que cette nouvelle me produisit, il me fallait bien admettre qu'il n'y avait pas d'autre solution à envisager.

Toujours est-il qu'après l'arrestation de *Youen*, et n'ayant plus depuis l'expédition des allemands sur le bois, de liaison avec le centre malgré que l'on nous ait signalé que *Daniel Trelu* cherchait après nous. *Capot*, ayant eu des contacts à Gourin avec M. *Bariou*, un préparateur en pharmacie qui faisait partie d'un réseau de Résistance et qui nous parla d'une possibilité d'installation dans le bois de Conveau, nous avons pris la décision de transporter nos pénates dans ce secteur.

Lorsque nous étions à Poulpave chez les époux *Boulouard*, auprès de qui nous avons trouvé une complicité de bon aloi, nous avons fait la connaissance de *Job Scotet* un garde républicain réformé à la suite d'une trépanation mais qui était mal-

gré cela un recrue de valeur par ses connaissances militaires et une forme physique supérieure. Il vint nous rejoindre au bois de Conveau et s'assimila facilement à notre groupe.

Au cours de notre séjour au bois, M. *Bariou* nous confia la protection de quelques aviateurs alliés qui avaient été abattus et qu'il s'avérait impossible de loger à Gourin. Le 8 janvier, *Capot*, *Jean Lancien* et *Roger Signor* viennent les remettre à *Bariou* et s'attardent à l'hôtel de la Gare où ils doivent passer la nuit mais ils seront arrêtés au cours d'une rafle des Allemands.

Auparavant avec *Jean Bevin* et *Auguste Delon*, j'avais fait une escapade à Paris ou plutôt j'y avais rejoint mes deux collègues, car la veille où je vins les rejoindre *Jean Bevin* s'était fait arrêter par une patrouille allemande et il avait été enfermé dans une chambre d'hôtel où les soldats l'avaient laissé complètement déshabillé, mais il réussit à s'en évader en revêtant son pardessus que les allemands avaient oublié parce qu'il était accroché à un portemanteau, qui, la porte étant ouverte, s'était de ce fait échappé à leur vue.

Nous sommes restés à Paris une huitaine de jour où je logeais avec *Auguste* chez ses parents à Villeneuve Saint-Georges.

Lorsque nous sommes revenus à Plevin, il s'était passé un événement malheureux et dramatique dont nous aurions pu être inquiétés. C'était une opération qui avait été montée par les gens de la région et à laquelle *Capot* avait eu l'imprudence de leur adjoindre *Charlot* alors que cette opération avait été présentée comme une expédition punitive contre des collaborateurs. Cette affaire tourna en une affreuse tuerie. Lorsque nous sommes revenus le lendemain de cette malheureuse affaire nous en fûmes très affectés et quelque peu désorientés. Je reprochais assez vertement à *Capot* d'avoir fait insérer à cette expédition de laquelle nous aurions dû nous abstenir et surtout d'avoir choisi *Charlot* pour cela, car j'estimais que celui-ci était incapable de juger par lui-même d'une décision cohérente.

Heureusement que notre bonne réputation nous a absout des retombées désastreuses qu'aurait pu nous procurer cet événement.

A quelque temps de là, j'eus l'occasion de retrouver des relations suivies avec le centre de Quimper, je les mis au courant de cette affaire et leur demandais quelle attitude adopter vis-à-vis de *Charlot*. Je considérais que nous avions à son égard une certaine responsabilité, et nous sommes convenus que je gardais *Charlot* en notre compagnie sans toutefois lui donner la moindre activité et qu'à la libération il serait remis à la justice qui serait plus à même de le juger en toute objectivité.

Cette affaire fit l'objet d'un grand procès à la libération et j'écrivis à ce sujet une lettre à l'autorité judiciaire pour expliquer l'attitude de *Charlot* dans cette affaire (il ne fût en somme qu'un sous-fifre que l'on avait fourvoyé dans une expédition qui n'était pas de notre ressort et pour laquelle il n'était pas moralement solide).

Avec mon ami *Auguste Delon* et sur la pression du reste de notre équipe, nous avons pris l'initiative de projeter un coup de tabac et pour cela nous avons jeté notre dévolu sur le village de la Trinité Langonnet (ou Langonnet). Nous nous sommes présentés masqués et avons surpris les personnes se trouvant là mais il y avait une petite fille qui s'est trouvée complètement apeurée et j'ai pris l'initiative de la consoler en allant avec elle jusque dans sa chambre. Je réussis à la calmer et, ceci étant fait, je redescendais, masqué mais je trouvais mon ami *Auguste* en pleine conversation amicale avec le reste de la compagnie. Je me suis mis à l'unisson et nous avons loué de solides liens d'amitié avec cette famille. Ils nous donnèrent une certaine quantité de tabac (il ne leur en restait pas beaucoup). Nous avons rejoint le cantonnement sans aucune appréhension.

A quelques temps de là, nous eûmes à supporter une forte alerte qui nous laissa quelque peu désemparés. C'était le 22 janvier 1944 et deux de nos amis : *Jean Bevin* et *Auguste Delon* étaient descendus au café de Toulreng, chez *Felo*, où nous avons trouvé un accueil des plus chaleureux et où nous avons un peu trop tendance à nous laisser bercer par cette douce ambiance. Ce jour-là, nous avons également été invités à participer à un repas à base de sanglier que les occupants de la ferme avaient tué et avaient eu la gentillesse de penser à nous pour participer à cette petite fête qu'ils avaient organisée. Nous étions à cette époque une petite troupe d'une vingtaine de participants. Le gros de la troupe était déjà parti et nous ne restions qu'à quatre ou cinq pour garder le cantonnement. Tout à coup, nous vîmes revenir *Auguste Delon* qui nous dit qu'un fort contingent de Feld-gendarme et de gendarmes français s'étaient présentés à Toulreng où ils avaient arrêté *Jean Bevin*. *Auguste* avait réussi à s'échapper et il venait nous prévenir de cette visite qui nous était destinée. A peine avait-il eu le temps de nous alerter que nous nous trouvâmes nez à nez avec des soldats allemands qui nous firent les sommations d'usage. Nous nous sommes regardés et avons pris d'un bref coup de tête de dénégation la solution d'opérer un demi-tour. Aussitôt, une forte mitraille résonna à notre initiative. Ce fut une débandade inorganisée. Je ne sais ce qu'il advint des autres. Certains qui étaient nouvellement venus avec nous ne revinrent jamais, je n'ai jamais su ce qu'il en était advenu. J'ai vu *Auguste* tomber à côté de moi, j'ai su par la suite qu'il avait été blessé et capturé par les envahisseurs.

Pour ma part, je me suis planqué dans un fourré et je n'ai plus bougé malgré des battements de cœur fortement sollicités par des va-et-vient et des hurlements des différentes patrouilles qui continuèrent à fouiller consciencieusement le bois de Conveau ; j'avais avec moi un barillet 6/35, je me demande bien ce que j'aurais pu en faire. Toujours est-il que je ne sortis que lorsque le calme et la nuit furent venus et j'atterris dans un café sur la route de Gourin à Plouray à l'intersection de la route venant de Langonnet et allant à la Trinité Langonnet. Il y avait là une veuve et sa fille Denise qui m'offrirent l'hospitalité pendant quelques jours, je n'ai pas retenu leur nom mais je leur garde une grande place dans mes souvenirs.

Je retrouvais le reste de la troupe du côté du Moulin Neuf sur la route de Gourin à Carhaix dans un débit boulangerie-épicerie tenu par les époux *Lohéac* auprès de qui nous avons toujours trouvé beaucoup de soutien et de gentillesse.

Le secteur se révélant peu sûr, nous avons rejoint les environs de Spézet d'où personnellement je refis une liaison avec le centre de Quimper. Les réunions avaient lieu chez un cordonnier sur la route de Pleyben aux environs de la Providence (Monsieur Illiou).

Au retour de cette mission, je trouvais un certain remue-ménage dans l'équipe, *Job Scotet* me dit qu'il avait décidé qu'à partir du mois de mars il allait ouvertement déclarer la guerre à l'Allemagne. Il entraîna avec lui des éléments parmi les plus déterminés du groupe. Aux objections que je formulais, il faisait objecter que cette façon de faire allait mettre le pays à feu et à sang et que notre rôle consistait à créer une certaine insécurité et qu'il nous fallait pour le moment nous contenter à servir de gibier. Nous ne pouvions prendre l'initiative de mettre la population en danger et faire payer à des innocents la conséquence de nos actes. *Capot* me répondit que les Anglais venaient bombarder des villes et faisaient également des victimes civiles. Devant la détermination de ces éléments, je marquais mon désaccord et pris la solution, en accord avec *Job*, de demander à chacun de déterminer son choix.

La majorité se détermina pour rester avec moi ; avec *Job* s'en allèrent entre autres *Capot*, *Georges Saint Cyr*, *Bousbire* ainsi que deux jeunes tchèques que je n'avais pas beaucoup connus puisque je revenais d'une réunion au centre de Quimper, et eux venaient de désertier l'armée allemande. Ils vinrent me trouver pour affirmer leur option de demeurer avec moi mais *Job* employa des arguments plus violents pour les faire changer d'avis. Tous les deux, je l'appris par la suite, furent tués au cours d'un accrochage.

A partir de là, je définis plus fermement l'attitude que nous devions observer pour être en osmose avec notre environnement.

A peu de temps de là, nous eûmes la chance de réceptionner parmi nous un renfort intéressant de Châteauneuf-du-Faou : *Jean Guivarc'h*, *Yves Creignou* et *Henri IV* (je ne me rappelle plus de son nom).

Avant notre séparation d'avec *Job*, nous avons mis sur pied une opération (avec la complicité de notre ami de Langonnet) pour nous permettre une forte récupération de tabac. Nous devions arrêter le camion aux environs de Plouray et ceci devait se passer en douceur. J'envoyais donc deux équipes de deux camarades, je ne me rappelle plus très bien qui ils étaient mais je me rappelle à coup sûr qu'il y avait *Bousbire*, je partis moi-même à bicyclette également avec *Antoine Devedec*, le fils du boulanger de Pont Tual. Cependant en traversant Gourin, nous fûmes renseignés par un résistant de cette ville que les gendarmes avaient été mis au courant et qu'ils nous attendaient de pied ferme pour faire échouer l'expédition et si pos-

sible, nous capturer. Pour en avoir le cœur net, je pris sur moi d'aller à la gendarmerie dans le but de leur expliquer notre attitude. Je leur dis, que notre intention était de rembourser dans le temps l'objet de notre butin (après avoir reçu nous-mêmes un pactole de notre centre de Quimper et complété le reste par nos propres moyens). Après m'avoir quelque peu sermonné en faisant valoir que notre présence dans le secteur leur apportait une source de désagréments, ils me dirent qu'ils n'étaient pas au courant et je partis sans être complètement convaincu. Ceci me fut confirmé par *Bousbire* qui me dit avoir renoncé après avoir détecté la présence des gendarmes. J'avais pour ma part loupé le rendez-vous car après avoir quitté Gourin, nous avons crevé deux fois et lorsque nous sommes arrivés sur les lieux, le camion était passé et *Bousbire* m'avait mis au courant de son renoncement. Je me sentais quelque peu humilié et je me rendis à Langonnet voir le patron du bureau de tabac qui était lui-même fort déçu de n'avoir pas eu le contact présenté avec nous. Il me dit avoir livré son pactole à Plouray et Langonnet (j'ai fait la confusion avec la Trinité Langonnet et Langonnet). Toujours est-il qu'avec *Antoine, Noël Barriquen* et le jeune homme de Gourin qui nous avait accompagné après nous avoir mis en alerte nous sommes allés à Plouray où la distribution avait commencé. Je demandais à parler au patron et le mis au courant de notre hold-up. Je lui dis que nous allions prendre la moitié de la marchandise et qu'il pourrait ensuite porter plainte que nous avions tout pris et que par la suite, nous passerions pour l'indemniser de ce que nous avons effectivement pris. Je me rappelle que la place était noire de monde mais que personne ne montra la moindre hostilité à notre égard. Je me souviens qu'il y eut cependant un petit incident car je me rendis compte que le patron avec la complicité de son épouse essayait de cacher une partie de son stock. Je fis semblant de me fâcher tout en comprenant dans le fond de moi-même son attitude. Certaines dames s'enhardissent à me demander quelques paquets soit pour un ami malade ou prisonnier. Je fis payer chaque paquet livré à 10 F (le prix réel était de 9 F) et je laissai l'argent pour le patron.

Lorsque nous sommes repartis, je m'aperçus que la roue avant de mon vélo était à plat et c'est un jeune homme complaisant qui se chargea de me la regonfler.

Je déposais notre récolte chez les personnes qui m'avaient accueilli lors de ma sortie du bois de Conveau et nous repartîmes pour la Trinité Langonnet (en Langonnet). C'était autant que je me rappelle à l'orée d'un bois et il faisait très sombre. Lorsque nous avons tambouriné à la porte, la lumière s'est fermée dans la maison et il nous fallut insister fortement pour que le patron vint nous ouvrir. Je le mis au courant de notre façon d'opérer, et l'atmosphère se détendit, j'eus l'imprudence de laisser mon revolver sur la table (le seul que nous possédions). Le patron s'en saisit et menaça de s'en servir si nous ne partions pas. Je ne sais comment d'instinct, je saisis le revolver avant que le patron n'eut le temps de réaliser. Les choses s'étaient envenimées mais en fin de compte, nous avons réussi à calmer le jeu et nous eûmes même le droit à une consommation avant de partir. Je remis notre

provision au même endroit que précédemment et nous partîmes pour rejoindre le bois de Conveau.

Plus tard, lorsque nous sommes revenus payer après un certain temps car l'équipe de *Job* était passée chez elle, la dame sans le moindre soupçon, mit ceux-ci au courant et ils s'en accaparèrent d'une bonne partie. Il nous fallut un peu plus de temps pour refaire notre caisse. Lorsque nous sommes passés à Plouray, le patron quelque peu surpris ne marqua aucune attention superflue à notre geste. A la Trinité (en Langonnet) par contre, nous eûmes droit à un copieux repas et le patron me dit qu'il n'avait pas eu une entière confiance en notre parole mais que notre façon de faire nous en avait fait un nouvel ami.

Notre réputation nous apporta une note bénéfique car plus tard, ce sont les buralistes qui se montraient volontaires pour que l'on vienne les cambrioler (sic).

J'ai oublié de noter que lors de l'expédition des Allemands sur le bois de Conveau, nos toiles de tente ainsi que les mousquetons et la mitrailleuse que nous traînions consciencieusement avec nous avaient été kidnappés par nos visiteurs. Il nous fallait par la suite dormir dans des fossés avec une éventuelle couverture pour trois ou quatre mais cela doit être bon pour la santé car nous n'avons pas récolté pendant cette période le moindre rhume. Je trouvais chez un commerçant de Gourin deux sacs de couchage ce qui nous permit de dormir un peu mieux à tour de rôle.

Nous avons pris à cette période l'initiative, avec la complicité de la secrétaire de mairie de nous accaparer des tickets d'alimentation à Plevin. Je lui dis avant notre intervention d'inviter des voisins chez elle. Ce qui permettrait d'avoir un témoignage très crédible auprès des enquêteurs. Tout se passa du mieux du monde et nous prîmes la décision d'apporter nous-mêmes notre butin au centre de Quimper. Je partis donc avec *Etienne Callec*, nous avons mis le paquet de tickets sur le vélo d'*Etienne* et avons traversé Gourin sans anicroche mais là, je me rendis compte qu'*Etienne* n'était pas tranquille. Aussi, avant de traverser Roudouallec, je me chargeai de transférer le paquet sur mon vélo. Je dis à *Etienne* de continuer sa route et je restai en retrait pour amarrer le paquet sur mon porte-bagages.

A l'entrée du bourg, je vis *Etienne* qui avait été arrêté par une patrouille Allemande. Je décidai de continuer ma route et je passai auprès de la patrouille sans marquer la moindre appréhension. Je parvins donc à traverser le bourg sans autre incident et je m'arrêtai dans un café à la sortie du bourg pour attendre *Etienne* puisque celui-ci en principe devait être relâché, mais je ne sais pour quelle raison les Allemands le retinrent et il fut par la suite déporté en Allemagne (après la Libération, lorsqu'il revint il me dit qu'il avait fait en sorte de montrer ses papiers pour détourner l'attention des soldats et que ceux-ci après mon passage s'étaient exclamés en parlant de moi «terroriste», et qu'ils avaient eu le réflexe de courir après moi et qu'ils s'étaient dans un second temps ravisés).

Auparavant, je suis sûr que c'était avant cela, puisque *Etienne* était encore avec moi, nous avons failli être contrôlés par une patrouille Allemande (je vous ai déjà parlé de cela, c'est lorsque nous avons partagé l'hospitalité de la famille *Quintin* avec ladite patrouille).

Une autre fois, je ne situe plus la date exactement, j'étais venu au bourg de Spézet pour chercher, chez le cordonnier, une paire de souliers que j'avais donné à réparer, je fus pris dans une rafle surprise et sommé de me présenter à une vérification de papiers auprès d'une commission installée au milieu du bourg. Je n'avais aucune pièce d'identité sur moi et je dis à un gosse d'aller chez *Annick Lollier* où je pensais avoir laissé une fausse carte là-bas mais le gosse revint en me disant qu'*Annick* n'avait rien trouvé. Je fis en sorte de retarder le plus possible ma présentation. C'est Monsieur *Quillien* le boucher qui en passant me dit «Allez Lucien tire-toi avec nous», ce que je fis sans hésiter et nous entrâmes même au bureau de tabac chez Monsieur *Guezennec*, boire un verre. Je n'avais pas la moindre appréhension et c'est Monsieur *Quillien*, inquiet pour moi, qui m'incita à poursuivre mon chemin ; je croisais en repartant d'autres patrouilles à qui j'annonçais avec un certain aplomb que j'étais passé devant la commission de contrôle et je sortis du bourg sans le moindre accroc.

A cette période, j'allais souvent au centre et je fus informé que j'étais élevé à la fonction de Chef de Section par Monsieur *Illiou* (excusez l'orthographe et l'approximation éventuelle du nom). A cette époque, je ne me rendais pas un compte exact de ce que cela représentait. Je fus mis en contact avec *Jean Le Berre* de Pont-l'Abbé, *Crates* de l'île Tudy et son cousin *Christian Guivarc'h* un second maître de la Marine (Jacques dans la clandestinité). Après la Libération Jacques épousa la fille de Monsieur *Roudot* et prit par la suite la succession de son beau-père joaillier avec qui je fis différents voyages dans le secteur afin de prendre des contacts avec d'autres groupes de résistance. Avec Jacques, nous avons maintes fois dormi chez Madame et Monsieur *Charles* à Châteaulin, une famille exemplaire entièrement dévouée aux résistants et dont le fils Jean était avec *Auguste Le Guillou* au maquis de Pen Ar Pont. Je me rappelle avoir avec *Crates* et *Jean Le Berre* établi une liaison à Lannedern où nous prîmes contact avec *Jean Cadiou*, un étudiant séminariste qui était le chef du secteur. (Plus tard je trouvai ce même personnage au 118^{ème} R.I. Lorsque nous sommes montés au front de Lorient, on l'appelait l'abbé *Cadiou*, il fut en qualité de chef de section mon supérieur et moi, en qualité de sergent, je fus son adjoint. Nous avons fait bon ménage dans cette circonstance).

Une autre fois, en rentrant de Quimper, je rejoignis l'équipe aux abords de Roudouallec et ils m'apprirent la péripétie au cours de laquelle ils furent amenés à éliminer le nommé Tyran dont le récit est retracé dans le livre de *M. Pichavant*.

Auguste Le Guillou qui nous avait rejoint depuis peu de temps en provenance du maquis de Pen Ar Pont à Lothey me dit qu'il avait été contacté par une équipe

de Spézet pour aller tondre les filles *Moal* qui avaient des contacts étroits avec les Allemands.

Je connaissais ces filles que j'avais rencontré à l'époque où nous allions aider les cultivateurs pour les travaux saisonniers. J'avais vaguement entendu des insinuations qui parlaient d'une expédition punitive contre ces filles. J'en avais parlé à Françoise l'une des filles *Moal* en la prévenant du danger qui pesait sur elle et sa sœur. Elle m'avait répondu «Je sais que je suis désignée pour être punie par la Résistance». Je n'avais pas très bien compris, à l'époque je n'étais pas au courant de la formation d'un autre groupe actif à Spézet ; de plus j'avais aperçu Françoise parmi la population qui me regardait partir lorsque j'avais pu échapper au contrôle de la patrouille lors de la rafle à Spézet. Elle aurait très bien pu me désigner à l'attention des patrouilles. Je pense qu'à part leurs épanchements amoureux, elles ne représentaient pas un réel danger. Toujours est-il que je n'ai pas voulu que l'on participe à cette équipée. Nous avons malheureusement appris par la suite que ces filles avaient été violées et abattues. Avons-nous eu tort de ne pas avoir participé, aurions-nous pu empêcher ce triste dénouement ou aurions-nous été contraints de donner caution à cet acte ? Je me suis rappelé l'affaire de *Gartulou* et la participation inopportune de *Charlot Mazeau*.

Auguste Le Guillou était arrivé chez nous après les avatars qu'il avait eu à Châteaulin, ce devait être vers le mois d'avril. Il nous était envoyé en vue de réorganiser la Résistance dans le secteur et c'est pourquoi il avait sans doute activé et mit en mouvement certains groupes encore inorganisés dans la région.

A l'époque où il est arrivé, avait eu lieu notre séparation avec l'équipe de *Job Scotet*, je ne sais si cette équipe aurait accepté de mettre leur façon d'opérer sous tutelle.

Lorsque Jean Guivarc'h de Châteauneuf s'était intégré à notre groupe, j'avais détecté en lui un élément de valeur et selon les instructions reçues je lui avais laissé l'éventualité de mettre en œuvre la récupération de tabac à Leuhan. Lorsque je suis revenu, il me mit au courant de la réussite de son opération et que de plus il avait fait la récupération d'explosifs dans une carrière. Je le félicitais mais c'est lorsque je suis passé pour régler la note que je fus mis au courant de son comportement. Il avait joué au cow-boy, tiré des coups de revolver dans les meubles et obligé le maire et une partie de la population à marcher au pas devant lui. Je lui fis savoir combien j'avais été déçu en constatant cela. En moi-même, je pense que c'était une malencontreuse improvisation et je reste persuadé qu'il avait l'étoffe pour faire un meneur d'hommes. Il n'eut pas longtemps hélas la possibilité d'exprimer ses réelles qualités.

Au retour d'une réunion au Centre, je revins avec mission de prendre rendez-vous avec une autre sommité du côté de Landeleau et pour ce faire, en compagnie de *Crates*, je devais passer par le chemin le plus court, par Spézet mais en arrivant

près du lavoir une dame me fit signe de nous arrêter car les allemands étaient en train d'opérer une rafle dans le bourg. Nous nous sommes abrités derrière un talus et au bout d'un certain temps, voyant que l'heure était déjà passée je dis à *Crates*, «tu n'es pas connu dans le coin, passe et attends-moi à la sortie du bourg». Je pris sur moi le risque de passer, toujours à petite vitesse, et je ne fus pas inquiet en aucune façon. Nous avons ensuite filé jusqu'au lieu de rendez-vous mais l'heure était passée, nous n'avons trouvé personne. Nous sommes donc repassés par Spézet mais les gens affolés nous signalaient que les patrouilles cherchaient spécifiquement après moi, la chance encore une fois me souriait.

Je pense qu'en toute chose il ne faut pas s'affoler ; je me souviens qu'une fois, j'étais à Kerbars, tout à coup une patrouille pénétra dans la ferme. Ne voyant pas d'autre solution, je demandais à *Marie* une bêche et je me mis le plus naturellement du monde à bêcher le jardin. La patrouille est passée sans faire attention à moi.

Une autre fois, après avoir passé quelques jours chez mes parents à Pont-l'Abbé en profitant d'un rendez-vous au centre, je fixais un point de rendez-vous à *Crates* à Ty Robin : je partis de chez moi après avoir eu un accrochage avec mon père qui m'avait vu poser mon revolver sur la table de la chambre. Je lui avais dit que je me cachais à la campagne. Il avait saisi mon revolver et ne voulait plus me le rendre. Je réussis toutefois à l'apitoyer et je partis pour rejoindre *Crates*. En cours de route, je croisais une patrouille à vélo. Ils me laissèrent passer sans faire plus attention à moi mais lorsque je retrouvais *Crates*, il était encore sous le coup de l'émotion. Il avait été interpellé et fouillé minutieusement mais heureusement il n'avait rien de compromettant sur lui.

Je retrouvais *Crates* à quelque temps de là, il me raconta l'incident du «jouet des flots» qui devait ramener en Angleterre *Pierre Brossolette*. Malheureusement, le bateau qui n'avait pas servi depuis longtemps fut victime d'une voie d'eau et il leur fallut se débâter sur le mode «sauve qui peut». Je fis mon possible pour qu'il reste avec nous à Spézet, je l'avais presque décidé à rester mais il fit la rencontre de deux jeunes filles de l'Ile Tudy qui le décidèrent à rentrer avec elles à l'Ile Tudy. Il se fit prendre dans une rafle et, déporté, ne revint plus.

Plusieurs fois, nous eûmes à faire face à des tentatives d'infiltration, c'est ainsi que je fus personnellement sollicité par une personne pour participer à une attaque contre un poste allemand. Heureusement, la tenancière, Mme *Crann*, qui avait remarqué le manège du gars, me prévint que ce Monsieur était un nommé *Le Goff* de Gourin et appartenait à la Gestapo. Plus tard, malgré différentes rumeurs qui ne lui étaient pas favorables, je lui gardais une solide reconnaissance.

Une autre fois, en revenant de Quimper, je trouvais *Yann Guivarc'h* et *Dédé Bazane* en ébullition. Ils avaient rendez-vous avec un homme venu tout spécialement, délégué par le Centre de Quimper, pour mener une opération d'envergure contre les Allemands et demandait pour ce faire la totalité des hommes du maquis

de Spézet. Comme je rentrais de la réunion de Quimper, je saisis tout de suite l'éventualité d'un piège. Je revins au bourg et demandais à Mme *Quintin*, dans le restaurant de laquelle ce personnage devait prendre pension, de nous prévenir de son arrivée pour qu'on vienne le cueillir. Cependant, celui-ci devant l'attitude embarrassée de la dame se rendit compte de ce malaise et décampa aussi vite qu'il était venu. Nous avons su plus tard, qu'il s'agissait d'un nommé *Gironde*, un des membres les plus actifs de la Gestapo. Il nous avait échappé mais nous également avons échappé à une catastrophe car nous n'aurions pas été de taille à éviter le piège qui nous était tendu.

Peu de temps après, M. *Crann*, le boucher, aubergiste du bourg de Spézet, vint se plaindre de notre attitude à son égard, nous accusant de l'avoir volé et pour affirmer son accusation il nous fit voir un papier signé «F.T.P.». Je lui affirmais que nous n'avions rien à voir dans cette histoire et que nous allions faire notre possible pour éclaircir cette affaire. Nous avons porté nos soupçons sur un Parisien totalement oisif qui se trouvait en pension chez eux. Nous l'avons arrêté et amené dans un secteur où nous avons établi notre cantonnement. Je n'ai pas participé à son interrogatoire mais celui-ci se montra efficace car il finit par avouer et je retournai personnellement avec *Jean Guivarc'h* et *Dédé Bazane* le mettre au courant des résultats de notre enquête, trop heureux de nous être dédouanés de cette accusation. Je ne l'ai jamais dit à personne, mais, lorsque nous sommes montés voir *Alain Crann*, son épouse me prit en confidence pour me demander de ne pas le mettre au courant de sa participation dans cette affaire. Elle s'était éprise d'un dénommé *Armand* et c'était pour répondre à son désir qu'elle avait accepté de monter cette comédie. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que son complice, le dénommé *Robert Chaigneau*, ne l'avait pas impliqué dans l'opération. Je n'en ai jamais parlé, ni à son mari, ni à mes copains, en me rappelant que c'était elle qui m'avait empêché de tomber dans le piège tendu par le Monsieur de Gourin. Elle a continué à couler des jours heureux auprès de son mari qui était très amoureux de sa femme et j'aurais fait un beau gâchis si je m'étais laissé aller à des sentiments de rancœur. Ceci met en évidence le principe «Un bienfait n'est jamais perdu».

Avec *Auguste Le Guillou* que le Centre de Quimper nous avait adressé en qualité de Chef, ce que je n'ai jamais contesté. Il avait un sens aigu de l'organisation et nous avons fait toujours bon ménage malgré des réflexions parfois désabusées de certains qui me reprochaient de me laisser marcher sur les pieds. Moi, je n'ai jamais éprouvé la moindre amertume.

Je consens à prendre mes responsabilités lorsque je suis poussé par les événements, mais je m'efface volontiers dès que je sens que quelqu'un est assez compétent pour les assumer à ma place. Donc, avec *Auguste*, nous avons mis sur pied un projet pour tendre une embuscade à deux soldats qui ramenaient le courrier pour le Château Rouge. Nous étions une dizaine en tout mais, lorsque les soldats se sont présentés, nous n'étions plus que cinq. L'ensemble, très peu armé, saute sur le

même soldat, mais, l'autre tente de s'enfuir, mais je lui cours après et avec mon revolver, sans cartouche, le désarme. Les autres collègues rappellent et nous nous demandons ce que nous allons en faire. L'ensemble des collègues optent pour le descendre, ce à quoi je m'oppose formellement en objectant que si nous les tuons, il y aurait des otages de pris et que si quelqu'un s'obstinait à les tuer et qu'on prenne des otages, j'irai moi-même l'amener à la Kommandantur. Tout est pour le mieux, chacun prend conscience du problème, nous récupérons les armes et après avoir crevé les roues des vélos nous laissons partir les deux soldats qui s'empres- sent de déguerpir. Profitant du laps de temps que nous nous sommes réservés en rendant les bicyclettes inutilisables, nous nous dispersons avec consigne de nous retrouver au-delà du bourg de Spézet. La consigne est bien suivie sauf par *Pierrot* de Carhaix qui trouva plus judicieux de jouer le fanfaron au bourg de Spézet. Mal lui en pris, car les Allemands avaient des patrouilles un peu partout pour essayer de nous retrouver. *Pierrot* n'a que le temps de se glisser dans un des deux tas de paille qui se trouvaient dans la cour. Les allemands renversent complètement l'un des deux tas de paille et se contentent de donner des coups de baïonnettes dans l'autre (celui où s'était caché le carhaisien). Il eût une chance inouïe de ne pas être touché et il en fut quitte pour une peur bleue. Par la suite, nous nous sommes séparés de cet élément qui ne semblait pas réunir les conditions de sérieux pour s'implanter dans notre équipe. Ceci se passait le 4 mai 1944.

Le 5 juin au bourg de Spézet, je suis accosté par *Yves Riou*, instituteur à Saint-Hernin, qui nous donne rendez-vous au château de Kergoat à Port de Carhaix qui souhaitait notre collaboration pour l'attaque du poste allemand de Nivernic. En avançant que nous étions insuffisamment armés pour ce genre d'expédition, il promet de nous fournir les armes nécessaires. Je suis donc parti vers notre refuge pour organiser avec *Auguste Le Guillou* la venue de notre groupe au château de Kergoat.

C'était un peu l'euphorie car nous avons appris la tentative de débarquement. Cependant, le jour suivant, lorsque l'attaque fut décidée, nous n'avons pas pu avoir les armes promises, simplement deux mitraillettes STEN. J'en fis la remarque désabusée à *Lemaigre*. Il me dit : «Nous avons compté sur vous parce que nous pensions que vous étiez mûrs pour ce travail mais je vois que nous avons fait fausse route». Je lui dis : «Nous vous avons promis notre concours, nous tenons parole mais avouez qu'avec le peu d'armes dont nous disposons nous avons peu de chance de réussite, nous allons tout de même y aller». Il y avait encore moins de chance de réussite. Une autre équipe de résistants avait fait sauter la voie de chemin de fer (très secondaire) Châteaulin-Carhaix, ce qui allait sans aucun doute mettre le poste allemand en état d'alerte.

**

RETOUR À SAINT-GOAZEC DE DEUX GROUPES RANDONNÉE À L'OUEST : JUIN-JUILLET 44

Je suis donc parti avec notre équipe, je n'ai plus les noms exactement, je sais qu'il y avait *Jean Guivarc'h* et *Bazane* qui avaient les deux mitraillettes STEN. Je sais que nous avons passé le canal sur une passerelle et pris à gauche en empruntant le chemin qui borde le canal et nous nous sommes trouvés devant une déclivité assez prononcée qu'il nous a fallu escalader. Nous sommes tombés sur un poste en état d'alerte effectivement, avons essuyé des rafales d'armes automatiques. *Jean Guivarc'h* et *Bazane* vident leurs chargeurs de mitraillette. Nous n'avons plus aucune chance de réussite et nous nous sommes repliés sur le bois de Kergoat qui se trouvait à une distance minime à vol d'oiseau. Je me souviens être resté du côté opérationnel pour attendre le dernier de l'équipe à passer, puis j'ai traversé à mon tour et ai retrouvé M. *Lemaigre* sur l'autre rive. Je le mis au courant du déroulement de notre attaque et je lui indiquais qu'il n'était pas très prudent de garder dans ce secteur un nombre aussi important d'hommes aussi peu armés : (j'ai appris par la suite qu'une autre équipe nous avait appuyés de l'autre face du poste, je dois avouer que sur le moment je n'en savais rien ; si cela est vrai il est regrettable que les grands stratèges n'aient pas jugé bon de me mettre au courant) : voyant que M. *Lemaigre* ne tenait pas compte de mes observations au sujet du repli que j'avais évoqué, je décidai de partir avec une voiture pour aller du côté de Leuhan où l'on nous avait signalé que certaines personnes auraient caché des armes. Nous avons fait chou blanc sauf dans une ferme où les gens nous ont déterré un fusil qui hélas était bouffé par la rouille.

Pendant ce temps, *Bazane* et *Jean Guivarc'h* étaient partis à moto pour tenter de faire ce même genre de récupération. Nous devions nous retrouver au bourg de Spézet avant de rentrer au bois de Kergoat. Nous nous étions un peu attardés au bourg de Leuhan auprès d'une famille de réfugiés de Brest qui nous avait laissé supposer qu'ils pourraient nous renseigner sur des vieux fusils à récupérer mais hélas sans résultat. Avant de pénétrer au bourg, les gens nous ont arrêtés et appris la tragédie qui venait de se dérouler, se soldant par la mort de *Jean Guivarc'h* et la blessure très grave de *Dédé Bazane*.

Complètement désemparés par cette triste nouvelle, nous sommes revenus au bois, nous avons fait le tour du cantonnement pour constater que l'évacuation avait eu lieu, à mon grand soulagement. Nous avons appris par la suite que peu après notre départ, les Allemands étaient venus avec des autos blindées pour investir le bois.

Il y avait avec moi, *Jean Guivarc'h*, le cousin de Saint-Goazec qui pilotait la traction avant et aussi, *P'tit Zef* et encore un ou deux dont je ne me rappelle plus les noms.

A la fin juin, après qu'il y eut la nouvelle de l'exécution de *Jacques Gueguen*, *Jean* et *Francis Clec'h*, *Jean Guillou* et *Jean Le Goff* de Meilh ar C'hoat et *Jean Jaouen*, nous avons appris que la dénonciation venait de *Plusquellec*, un personnage que l'on nous avait signalé dès notre arrivée au maquis comme un individu dangereux qui avait déjà dénoncé des parachutistes américains aux Allemands. Je n'avais jusqu'alors jamais voulu faire d'expédition punitive contre lui, lui laissant le bénéfice du doute. J'avais cependant remarqué son attitude malveillante à notre égard lorsqu'il nous avait surpris, *Charlot Mazeau* et moi, en compagnie de son patron *Gloanec*, le propriétaire du bois de Coatqueign. Là, je me suis vu dans l'obligation d'intervenir et avec les camarades nous sommes allés le cueillir chez lui. Nous allions l'amener au bourg de Spézet pour l'exposer à la vindicte publique mais, en passant au Fell, c'est Mme *Rosconval* qui m'a dissuadé de le faire, en me demandant de penser aux conséquences néfastes que cela pouvait avoir pour eux. Je me suis rendu à ses conseils et nous sommes repartis sur Saint-Goazec. Je me serai bien laissé attendrir, j'ai même envisagé de le garder prisonnier avec nous en attendant de le faire juger plus



tard. Mais il m'a bien fallu me rendre à l'évidence, nous n'étions pas en mesure d'envisager la libération dans un avenir plus ou moins proche et je ne pouvais immobiliser une garde spéciale pour veiller sur un tel individu, pervers et dangereux. Nous avons rejoint le reste de l'équipe et c'est avec un certain déplaisir que j'ai laissé tomber la sentence et c'est à coup de crosse de revolver qu'il fut abattu et le corps jeté dans un trou de carrière.

**

PARACHUTAGES POUR LE BON STALINGRAD - MENEZ HOM 118^{ème} R.I. : 1/10/44

Vers cette époque, je me rappelle qu'en moto nous avons convoyé une auto mitrailleuse américaine et qu'en passant à Laz, près du lavoir, il y a eu une altercation entre deux femmes, l'une reprochait à l'autre d'avoir été trop tendre avec les soldats allemands. Elle s'y était prise un peu trop tôt car cette auto était une avant-garde qui s'était fourvoyée un peu à l'aveuglette et se laissait conduire par des guides fournis parmi les résistants. C'était la bonne méthode, car faisant fi de cette précaution, trois chars lourds américains furent détruits à Châteauneuf-du-Faou près du Pont du Roy. Je me rappelle de cet épisode car il y avait deux Spézetois qui étaient là et regardaient avec attention cette phase de combat. Ils furent pris par les Allemands et fusillés derechef, l'un était M. Devedec, le boulanger de Pont Tual et l'autre *Jean-Louis Mell*, un vieux garçon du même secteur qui, quoique ayant subi le même sort que M. Devedec, s'en tira providentiellement avec des blessures anodines.

Je me dois aussi de signaler un renfort inattendu qui nous était arrivé, *Edmond* et *François*, deux polonais qui avaient été requis de force par les Allemands et qui, de Scaër où ils étaient cantonnés, avaient déserté avec leurs deux fusils mauser (il s'agissait de *François Piatkowski* et *Edmond Komorowski*). *Edmond* parlait correctement le français, ce qui leur facilita leur intégration parmi nous. Ceci se passait vers le début juin. J'essaie de situer au plus près, ils n'étaient pas encore avec nous lorsque nous avons attaqué le poste du Nivernic. Par contre, je me souviens que *François* était avec nous lorsque nous avons éliminé *Plusquellec*. Toujours est-il qu'ils s'intégrèrent facilement parmi nous et furent par la suite un élément très précieux de par leur compétence et l'acharnement qu'ils apportaient à lutter contre les troupes allemandes.

Je pense que c'est au début juillet (où fin juin) que furent parachutés du côté de Laz des éléments du Jed Burgh. Avec Auguste nous sommes allés dès le lendemain à leur cantonnement : il y avait là le capitaine *Le Bel*, le colonel américain *Knox*, un radio anglais et les officiers parachutistes, le lieutenant *Bernard*, les sous-lieutenant *Equivalence* (*Marcel Siche*), *Equation* (*Bossard*). C'est à cette époque que nous avons eu à Saint-Goazec le parachutage que nous avons évacué sur Laz avec

le concours chaleureux de toute la population valide de Saint-Goazec avec qui nous avons formé l'élément de base du bataillon Stalingrad.

Quelques jours auparavant nous avons été ravitaillés en armes par le reliquat d'un parachutage, de quoi armer une section environ. Je me rappelle être allé prendre rendez-vous à Pénity Saint-Laurent avec *Jean Morvan* de Saint-Goazec. J'avais pour ce faire emprunté un vélo de course à M. *Jean Salaun* le forgeron de Saint-Goazec. Ce véhicule me servit pour plusieurs rendez-vous et s'il me permettait d'être plus rapide, il était toutefois assez fragile. Je crevais souvent et comme c'étaient des roues à boyaux, il ne m'était pas possible de réparer sur place et j'ai fait accessoirement de nombreux kilomètres avec le vélo sur l'épaule. J'ai par la suite rendu le vélo à son propriétaire.

Ce qui m'est resté sur le cœur, c'est la façon dont M. *Le Moal* et *Jean Rivoal*, un prisonnier de guerre, ont été par la suite indemnisés. Au débarquement on nous avait remis à *Auguste* et à moi des carnets de réquisition en nous garantissant que nos réquisitions seraient honorées. J'ai appris par la suite que celles-ci avaient été indemnisées sur la base des prix en vigueur au moment de leur achat, ce qui était une ineptie car, avec le prix remboursé pour la moto, je ne sais pas s'il y avait de quoi acheter une bicyclette en retour. J'ai écrit à l'époque à *Auguste Le Guillou* pour qu'il fasse le nécessaire pour réparer cette injustice. Par contre, en période maquisarde, nous avons opéré des expéditions punitives et lucratives pour entretenir nos effectifs. J'avais mis un frein à cette façon d'opérer qui ne m'agréait pas beaucoup mais, nécessité fait loi, c'était devenu un mal nécessaire. J'ai su par les gendarmes enquêteurs auprès de qui j'ai été appelé à déposer, que ces personnes avaient été indemnisées, la plupart ayant fortement gonflé les sommes que nous leur avions... empruntées.

J'ai gardé quelques souvenirs de ces sanctions : à Spézet nous avons arrêté une camionnette qui faisait le ramassage du beurre alors que la population avait tendance à en manquer. Nous avons vendu la totalité du ramassage aux gens du bourg au prix de la taxe et j'avais remis la totalité de la somme perçue au chauffeur pour bien montrer que ce n'était pas une opération délictueuse. Une autre fois on m'avait signalé qu'un fermier faisait commerce de marché noir avec son beurre et pour le sanctionner nous avons décidé de lui donner une amende. J'avais donné à deux responsables de notre groupe, la consigne de s'en occuper mais j'ai appris par la suite que ceux-ci ne s'étaient pas conduits convenablement et avaient exagéré la somme à récupérer. J'ai d'abord passé un savon à mes chargés d'exécution et je suis retourné auprès des personnes que nous avions sanctionnées pour m'excuser et leur rendre une partie de l'argent que nous avions récupéré. Je ne me rappelle plus son nom, mais ce monsieur que je croisais un jour alors que je me dirigeais sur le carrefour de la route de Laz à Châteauneuf avec la route qui venait de Saint-Goazec me fit signe d'arrêter et me prévint que les Allemands s'étaient mis en embuscade à cet endroit. Je lui en garde une

grande reconnaissance car par sentiment de rancœur compréhensible il aurait pu me laisser continuer mon chemin.

Bref, le parachutage qui nous était destiné eu lieu sur le terrain dans les environs de Kervigoudou. Nous avons trouvé un spécialiste du morse pour faire la lettre ce, en la personne de *Gonidec* qui fut à une autre époque le seul rescapé du naufrage du «Pourquoi pas», le bateau du commandant *Charcot* (pour l'anecdote). En définitive nous fûmes contraints d'allumer trois feux qui délimitaient le terrain de parachutage. Trois avions nous larguèrent cinquante-deux containers que nous avons évacués dans le bois de Plessis du côté de Laz. Nous avions avec nous le lieutenant *Equivalence* qui devait rester avec nous le temps de l'opération mais, ayant trouvé un climat favorable, il demanda à nous être affecté définitivement. Par la suite, nous sommes venus nous installer au village de Keralle en Leuhan où fut formé le bataillon avec le concours d'*Auguste Le Guillou* comme organisateur et celui d'*Equivalence* plus spécialement chargé de l'instruction et du conduit des opérations futures et de l'apport des hommes jeunes de Saint-Goazec.

Cependant au bout d'un certain temps des hommes mariés de Saint-Goazec se sont trouvés devant un problème crucial. Ayant abandonné leur travail, n'ayant plus de rentrée d'argent à la maison, ils parlaient avec raison, de devoir abandonner leur participation au maquis pour reprendre leurs activités professionnelles. Avec le lieutenant *Equivalence* et *Auguste Le Guillou* nous avons envisagé la situation et c'est alors que j'ai proposé la seule solution qui pouvait les sauver : faire un hold-up sur une unité administrative. Je suis alors parti sur Gourin avec deux autres camarades et nous nous sommes présentés à la perception de cette ville (ou la poste, je ne me rappelle plus très bien). Toujours est-il que j'ai expliqué la situation sans toutefois trouver beaucoup de compréhension de la part de mes vis-à-vis. Je me suis vu dans l'obligation d'employer des arguments plus décisifs et j'ai menacé de dégoupiller une grenade défensive qui était la seule arme que nous avions. Nous avons réussi à être assez convaincants. Le directeur me dit que c'était l'argent qui devait servir à payer les retraites et pensions. Je lui ai dit que cela allait impliquer un certain retard dans le paiement mais qu'en portant plainte ces sommes seraient remboursées. Il me fit valoir que c'était l'État que nous allions voler mais je lui fis valoir que dans les conditions du moment, le gouvernement actuel n'était pas en osmose avec la situation que nous vivions. Cependant lorsque nous sommes sortis, la place était noire de monde et c'est sous les huées de la foule que nous sommes repartis et c'est avec un sentiment d'amertume que je suis rentré pour remettre l'argent de ma quête. Toujours est-il que cette somme nous a permis de renflouer les familles de nos contestataires et de garder intacte la formation du bataillon que nous étions en train de constituer.

Equivalence était très satisfait de l'état d'esprit qui régnait parmi nous et l'instruction militaire se poursuivait sous sa direction.

Les parachutes d'armes à Ty Roué dans la nuit du 8 au 9 juillet

Le message était : «Aline est une bonne poire (3 fois)» Trois avions. La préparation pour recevoir le parachutage était en place, le numéro un Le Gall Lagardère, son frère fit en morse la lettre L et deux autres Salaun Roger, Le Balc'h Hippolyte avaient des torches pour les signaux et la lettre L en morse. Les routes menant vers Laz, Châteauneuf, Saint-Goazec, Roudouallec étaient gardées par des résistants en armes. La vigilance était de rigueur car il y avait du monde sur le terrain. Le premier avion est arrivé à une heure du matin avec quinze containers. Quinze minutes après le deuxième, idem pour le troisième. En tout, quarante cinq containers chargés sur camion direction du Plessis en Laz, guidés par des résistants en armes. Sections formées au Plessis. Le deuxième parachutage à Ty Roue de quatre avions, soixante containers direction de Kerallé en Leuhan. Le troisième parachutage deux avions, trente containers.



RETOUR SUR CERTAINES AFFAIRES ET IDÉES

Au début août (le 3 ou 4 août) *Roger Salaun* avec sa section «Octobre» tend une embuscade aux allemands à Poulodron (voir le livre de Pichavant «Les clandestins de l'Iroise», tome 4). *Roger Salaun* était un combattant d'une trempe peu commune et il avait transmis son énergie à son équipe. Quant au petit Parisien, *Dédé Chabas*, il venait de rejoindre notre formation et fut hélas tué au cours de cette opération. Dans la nuit du 10 au 11 août (je crois) le bataillon se dirige en formation de combat sur Châteaulin et nous nous préparons à un engagement des plus violents mais, lorsque nous sommes entrés dans la ville les Allemands s'étaient repliés sur la presqu'île et nous eûmes dès le lendemain un accrochage sérieux dans lequel s'illustra *François* Le Polonais qui était tireur au FM et son chargeur *La Tache* de Camaret qui fut tué. Je peux dire que l'accrochage fut sérieux car nous sommes venus pour les ravitailler en chargeurs FM mais, à chaque fois que nous voulions passer le chemin nous étions alignés copieusement par un fusil-mitrailleur (ou une mitrailleuse). En définitive, nous avons balancé les chargeurs par-dessus le talus mais *François* devait tirer juste car le feu s'est éteint après un court moment et nous avons pu ramener le corps de notre camarade.

Quelques jours plus tard, *François* était tué accidentellement par un camarade polonais qui s'amusait avec un revolver sans avoir pris la précaution d'usage. Nous avons eu beaucoup de chagrin, surtout son camarade *Edmond Komorowski* qui avait déserté en sa compagnie de l'armée allemande.

Lorsque les Américains sont arrivés avec leurs chars, nous avons pris contact avec leur commandement et nous sommes mis d'accord pour que nous leur servions d'infanterie. Les chars américains venaient tirer sur leurs objectifs puis se repliaient et c'était à nous de tenir les lignes. Plus tard de nombreux renforts ont afflué pour terminer la conquête de la presqu'île.

Lorsque le secteur fut complètement libéré, notre bataillon fut contacté pour former l'ossature du 118^{ème} R.I. Comme j'étais nommé sous-lieutenant F.F.I. (ce qui ne représentait pas quelque chose de très réel pour moi), il en était de même pour mon camarade *Roger Salaun*, nous fûmes sollicités pour abandonner nos galons d'officier et prendre selon notre désir un grade de sous-officier allant de sergent à adjudant chef. *Roger* n'a pas choisi de rejoindre le 118^{ème} R.I. Pour ma part, je

signalais mon engagement comme sergent pour trois ans et j'ai continué ma carrière en participant à l'encercllement du Front de Lorient puis repli sur l'Indre après la fin de la guerre. Puis nous sommes partis en occupation en Allemagne, nous fûmes dissous pour entrer au 46^{ème} R.I. De là je suis reparti en Indochine et suis entré dans l'Infanterie Coloniale. J'ai été nommé sergent chef au 118^{ème} R.I. puis ensuite adjudant au titre du Service Général des Troupes Coloniales.

Une autre affaire me vient à l'esprit qui aurait pu avoir un dénouement tragique. Ceci se passait lors du pardon de Plonévez-du-Faou. J'étais venu avec Louis Feon (Bouboule) et nous avons déjeuné chez M. et Mme *Coquil* (commerçant au bourg), qui étaient des parents de *Louis Feon*. Je ne me rappelle plus très bien comment cela avait été décidé. Ce qui est certain, c'est que nous sommes allés à Plonévez-du-Faou avec nos revolvers et que nous devions retrouver Joseph le polonais qui faisait partie d'un groupement différent. Nous l'avons retrouvé dans un café et il nous a mis au courant qu'il devait, avec notre aide, s'attaquer à un véhicule de la Gestapo. Nous nous sommes mis en embuscade à la sortie du bourg sur la route. Je n'étais pas tellement d'accord car je m'imaginai la répression qui pouvait avoir lieu par la suite, mais d'un autre côté je ne voulais pas avoir l'air de me dégonfler, surtout devant un étranger. Je suis donc resté avec *Joseph* dans un fossé sur le bord de la route. *Bouboule*, un peu en retrait devait protéger notre éventuel repli. Cependant, alors que la traction fit son apparition, *Joseph* me fit signe qu'il renonçait car il n'avait en sa possession qu'une grenade offensive à manche et qu'avec un tel engin il n'aurait même pas réussi à casser le pare brise. Je me trouvais soulagé par cette décision et c'est sans regret que nous avons rejoint le cantonnement.

Il y a aussi une chose que j'aimerais signaler et qui donne une indication intéressante sur la confiance que nous avons acquise parmi les notoriétés du pays. Lorsque le débarquement a eu lieu, un certain nombre d'actes malveillants se produisirent dans le pays. Je fus informé par une personne que le député maire de Spézet, M. *Loheac*, demandait à me voir. Nous n'avions guère eu de contact avec cette personne car étant donné qu'il avait participé au vote de confiance au Maréchal *Pétain*, nous n'avions pas jugé bon de solliciter son concours et nous professions à son égard une certaine réserve. Je fus donc un peu surpris de cette demande mais je me rendis tout de même à son invitation. J'allais donc seul et le retrouvais dans un coin particulier aux abords du bourg. Il me mit au courant de la situation et me fit connaître qu'ayant entendu parler de moi, il avait la conviction que l'on pouvait me faire confiance et me demandait de l'aider à empêcher ces actes de malveillance qui commençaient à se faire jour.

J'ai appris notamment que M. *Vitre* de Menez Pelae en Spézet, un minotier du genre artisanal, avait été visité par des quidams et délesté de pas mal d'affaires et argent. J'appris par des indiscretions de quel côté j'avais à faire des recherches. C'étaient des personnes du pays que je pris l'initiative de contacter et par divers

moyens de pression, je leur démontrais le côté crapuleux de leur opération. Je leur fis donc remettre le montant de leur butin et allais en personne remettre le tout à M. Vitre. Il me demanda bien de lui communiquer le nom des coupables, mais je n'eus pas de peine à lui faire admettre que j'avais promis l'impunité absolue à ce sujet et le principal était que tout finisse pour le mieux.

Je pense pouvoir compléter là le récit de cette période assez mouvementée de mes activités dans votre région pendant le temps passé au maquis de Spézet/Saint-Goazec avec en annexe Gourin, Plévin etc...

Il y a également une autre chose dont j'aimerais parler mais je ne sais si cette phase est à l'honneur de mon image de résistant farouche. Pour ma part, j'en suis fort satisfait et cela correspond avec l'image qui, je le pense, se rapproche le plus de ma personnalité réelle.

Cela se passait au début de nos relations avec le Commandant *Marsouin* (nom de guerre M. *Lemaigre*) lorsque sous son égide nous avons fait fusion avec son mouvement pour nous placer sous le commandement des Forces Françaises de l'Intérieur ; jusque-là, après avoir été recrutés sous le signe du Front National, nous étions passés sous l'égide des F.T.P. Nous avons reçu une note nous signalant que des personnes étrangères au pays : deux hommes et deux femmes dont un manchot d'une quarantaine d'années, circulaient dans le pays sous le couvert de faire des agrandissements de photos d'anciens combattants. Ces personnes nous étaient signalées comme suspectes et nous devions faire notre possible pour les arrêter. Par le plus grand des hasards, je me suis trouvé en contact avec elles. Ceci se passait dans le secteur de Poulpave, Kerbars, Pont Tual. A mon premier contact je pris connaissance de ces personnes en leur demandant leurs papiers d'identité, je ne me rappelle plus de leurs noms, mais qu'ils venaient de Fontenay-aux-Roses. Je demandais donc à ces personnes de demeurer avec moi en même temps que j'envoyais un émissaire auprès de M. *Lemaigre* pour lui signaler que j'avais arrêté les personnes qu'il nous avait signalées et surtout quelle était la décision qu'il fallait prendre. L'émissaire revint avec un mot bref «descendez-les». Je n'étais pas d'accord et renvoyais mon émissaire en faisant demander : «quelles sont les preuves qui servent à étayer les soupçons qui pèsent sur ces personnes ?». La réponse me parvint «à l'époque où nous vivons et dans la situation où nous nous trouvons, nous ne pouvons demander de preuves : de simples soupçons suffisent». Je n'étais pas du tout d'accord avec cette méthode simpliste et comme j'avais appris que l'équipe à *Tonton* qui se trouvait du côté de Saint-Hernin avait eu affaire à eux, je pris l'initiative d'aller le rencontrer. Pour ce faire, je laissais trois des personnes incriminées sous la garde du reste de la bande. Nous devions être une dizaine en ce moment et à cet endroit, et j'emmenais avec moi deux camarades et une jeune femme de l'équipe des suspects. Lorsque je vis *Tonton*, il m'apprit qu'avec une dizaine d'hommes il était allé à Gourin pour s'accaparer de ces personnages mais qu'ils étaient tombés sur une patrouille allemande qui les voyant armés de fusil avaient

ouvert le feu sur eux. Il me dit : «si ça te pose un problème de conscience, je vais te donner un de mes gars qui se fera un plaisir d'exécuter la sentence». Je connaissais cette personne, c'était un jeune de Gourin avec qui j'avais eu des contacts et dont la mentalité ne me plaisait pas beaucoup. Lorsque je revins au cantonnement *Auguste Le Guillou* avait envoyé nos prisonniers dormir à l'hôtel chez M. et Mme *Quintin* au bourg de Spézet en confisquant leurs papiers d'identité. Nous avons gardé la jeune femme avec nous et lorsque les autres personnes sont venues le lendemain matin je profitais du sommeil de l'exécuteur des hautes œuvres qu'on m'avait alloué pour rendre leurs cartes d'identité à ces quatre personnes en leur enjoignant de prendre le premier train qui allait passer à la gare de Spézet/Landeleau et de déguerpir du pays sans demander leur reste. Ils étaient assez surpris et me demandaient : «Pourquoi et pour quelle raison vous nous demandez de partir». Je leur ai dit simplement ce n'est rien mais en cette période troublée il y a des soupçons à votre endroit, ne cherchez pas à comprendre et suivez mon conseil.

Je n'ai jamais su le fin mot de cette histoire, je sais qu'il n'y a eu aucune retombée désagréable dans le secteur et je suis bien content pour ma gouverne que cela se soit passé sans effusion de sang.



LA RÉSISTANCE DANS LES MONTS D'ARRÉE

Pierre et Jean

Au sud des Monts d'Arrée s'étend une zone tantôt largement découverte, tantôt, vallonnée et boisée, au relief tourmenté, bordée de forêts, domaine des tourbières, de la lande et du bocage qui dans son ensemble, constitue sans conteste, l'axe des Haut-Lieux de la Résistance Bretonne. De Plounéour-Ménez à Guerlesquin, de Carhaix vers Callac ; situé à l'écart des axes de communication, à l'est de la route «Morlaix-Carhaix» à 3 ou 4 km du bourg de la Feuillée, le village de Trédudon Le Moine est accroché comme un nid au versant sud de la montagne.

Dès les premiers jours de l'occupation, les trente-deux foyers de ce village, et les fermes qui l'environnent, deviennent, pendant quatre très longues années, un bastion de l'organisation clandestine du Front National, de l'O.S. et des Francs Tireurs et Partisans Français (F.T.P.F.), une base refuge, une base de propagande et d'organisation, une base opérationnelle.

L'arrivée de Pierre Plassart, rescapé de la campagne de France, allait subjuguer cette détermination : entrant en contact avec le docteur Jacq, d'Huelgoat et Jean Guyomarc'h, du Cloître Saint-Thégonnec, il constituera avec ses frères François et Jean-Marie, la première cellule triangulaire de la résistance dans la région. Le temps aidant, il fallait s'organiser prudemment, être d'une discrétion absolue : ce petit noyau d'hommes décidés allait prendre un essor formidable si l'on considère que ce village perdu, allait devenir le principale centre de Résistance de la France Ouest.

En fin d'année 1941 fut constitué le groupe suivant :

Plassart Pierre de Trédudon

Grall Marcel de la Feuillée (Fusillé de 8.6.44.)

Lozach Jean-Marie de la Feuillée (Torturé - Déporté le 3.11.43)

Guyomarc'h Jean du Cloître Saint-Thégonnec (Arrêté - évadé)

Creoff Jean de la Feuillée (Déporté le 5.6.44)

Cledic Marcel de la Feuillée

Pichon Pierre de Berrien

Deux jeunes filles furent recrutées comme «agent de liaison»

Cledic Odette (16 ans) de la Feuillée (Arrêtée le 25.1.44. Déportée)

Folgoas Raymonde, (16 ans) de Pont-l'Abbé, résidante à Huelgoat, a participé aux combats de la Presqu'île de Crozon en septembre 44 avec la compagnie Barbusse de Poullaouen.

Dès le début de l'année 1942, ce groupe de combat sema la terreur chez l'ennemi et l'enthousiasme dans la jeunesse : ils insufflent un tel élan à la Résistance, que celle-ci trouva embrigadée dans ses rangs, la presque totalité des jeunes paysans de l'Arrée.

Trédudon, c'est une base refuge pour des dizaines d'aviateurs alliés, pour des familles juives et des résistants traqués, poursuivis par la Gestapo, la Milice, la Police de Vichy, par la Brezenn Perrot et les forces allemandes. Dans le village, se réfugient et se réunissent les principaux responsables départementaux ou interrégionaux du mouvement F.T.P.F. :

Daniel Trelu, «Colonel Chevalier», chef départemental des F.T.P.

Jean Guyomarc'h, «Colonel Pascal», l'enfant du pays, qui arrêté par la gendarmerie Française de Morlaix, réussit, menottes aux poignets, à s'évader et grâce aux habitants de Trédudon à échapper aux recherches.

Jean Kerdoncuff, futur chef de bataillon Bir-Hakeim.

Marcel Lozach, Yves Cotton, Baptiste Sissou, Yves David, Yvonne David, Albert Yvinec (Capitaine Callac), René Quéguiner, Francis Derrien, Pierre Gac, Pierre Lachuer, Raymonde Folgoas, Georges Abalin et d'autres encore, tels les F.T.P. venus du Nord de la France, de Paris et de Brest, l'ensemble technique interrégional avec Auguste Delaune, hébergé par la famille Plassard.

C'est un centre de propagande : dès 1941, journaux, tracts, brochures y sont préparés, puis distribués dans le département.

C'est un centre d'action directe : dès juin 1940, des armes et des munitions récupérées à Brest, avec l'accord des Anglais en partance, sont acheminées à Trédudon par Jean Le Nedelec, Pierre Corre et Jules Lesven.

Le 3 octobre 1942, lors de l'arrestation des frères Guyomarc'h (François, Pierre et Albert)¹, les habitants du village s'opposent aux gendarmes, aux ordres de Vichy, c'est le premier mouvement collectif de révolte en France, contre les autorités de Vichy et les différentes polices au service des nazis.

Novembre 1942 : Trédudon reçoit un lot d'explosifs et de pistolets colt en provenance d'Angleterre, apportés par sous-marin au large de Concarneau ; même transport, en décembre 1942, d'armes légères récupérées au large de Léchiagat à bord d'un sous-marin anglais, par des marins pêcheurs (sous la responsabilité de Jean Désiré Larnicol et Guillaume Bodéré).

¹ Pierre et Albert furent déportés.

En juillet 1943, Marcel Cledic et Pierre Grall de la Feuillée se rendent, par le train, à la Charité sur Loire, via Paris. Ils reviennent par la même voie, portant chacun deux valises pleines de pistolets, de deux mitraillettes et de munitions ; (un exploit, quand on pense aux mille dangers traversés).

Dès 1941 et jusqu'à la Libération, des actions de Commando sont organisées à partir de Trédudon : destruction de pylônes par explosifs, coupures et sabotages de voies ferrées sur la ligne Paris-Brest et Brest-Quimper, actions diverses de guérillas et de sabotages ; création de maquis (Plonévez et Lestrezec).

Les sacrifices imposés à Trédudon et à son secteur ont été à la mesure de l'action menée par ses habitants dans le dur, très dur, environnement de la clandestinité au péril de l'ennemi et de ceux qui lui étaient soumis : 29 fusillés, 16 déportés dont 10 camarades morts en déportation, 11 tués au combat, 1 disparu :

TOUS MARTYRS DE LA RÉSISTANCE.

L'Etat-major du Front National (F.T.P.F.) à Paris a décerné au village de Trédudon Le Moine, en Berrien, la mention :

«PREMIER VILLAGE RÉSISTANT DE FRANCE»

Dans ce très difficile combat de l'ombre dans les Monts d'Arrée, il est à souligner le rôle très important des femmes dans la Résistance, combattantes, agents de liaison ou de renseignements :

«sans elles rien ne fut possible»

Kerlogot Denise de Huelgoat

Caroff Emma de Trédudon

Thomas Simone de Trédudon

Folgoas Raymonde de Brest

Cledic Odette de la Feuillée

Plusquellec Françoise de Berrien

Madame Kervern du Relecq Plounéour-Menez

Kermanach Simone de Huelgoat

Salaün Lizette de Brennilis

Dizes Annick de Huelgoat

On notera les actions déterminantes menées dans les Monts d'Arrée par les hommes du Mouvement Libération Nord sous les ordres de Yves Rousvoal, chef cantonal F.F.I., demeurant au village Kinoualch en la Feuillée ;

A Plounéour-Ménez, dès les premières années de l'occupation, des noyaux de Résistance se sont formés, notamment au Relecq, en liaison avec le village proche de Trédudon ; où l'on soulignera l'action de protection, de surveillance et appui aux résistants, de Madame Kervern (qui contribuera pour une grande part à la libération de notre ami, Pierre Le Foll de Scrignac, fait prisonnier au Relecq) veuve

d'un officier mort au champ d'honneur en 1940 – à Plounéour, deux compagnies de résistants ont participé aux combats de la libération : une compagnie F.T.P. aux ordres de Pierre Lachuer et plus tard une compagnie du mouvement Libération aux ordres de François Pouliquen.

En novembre 1943, les communes des Monts d'Arrée devaient livrer une quantité considérable de fourrage à l'armée nazie. Grâce à l'action de Pierre Lachuer et de ses hommes, pas un quintal de blé ne fut livré. En décembre de la même année, pour non livraison de la totalité des réquisitions de beurre, la commune de Plounéour-Ménez est condamnée à une forte amende.

Le 20 août 1943, par Arrêté Préfectoral, les autorités de Vichy vont fermer la minoterie du Relecq. Le 21 au soir, les Résistants par tracts, alertent la population. Une manifestation est décidée pour le 22 août à 18 heures. Les paysans accourent, enfoncent la porte de la minoterie et remettent le moulin en marche.

Malgré les menaces de sanctions et la présence de 200 gendarmes, la minoterie ouvre définitivement ses portes le 24 au soir. Les actions de ces groupes dans les campagnes obtiennent dès lors, et jusqu'à la libération, des résultats globaux très importants qui contribuèrent largement à affaiblir l'armée allemande dans le cadre de démoralisation entreprise par les F.T.P.

Notre ami Pierre Lachuer a relaté dans son dernier bulletin municipal, la libération de sa commune :

« Dans l'après-midi du 5 août, un détachement d'une colonne était aux portes de notre commune, venant de la direction du Cloître, un autre venant par le sud de la direction de la Feuillée. Si la traversée de la Bretagne ne demanda que 4 jours et demi, le passage à Plounéour fut pour la colonne américaine beaucoup plus laborieux. Je n'ai pas eu connaissance des pertes humaines subies, mais rien que le nombre de chars, de voitures et de camions restés sur place (3 chars au Plessis et 3 à Plounéour) démontre l'ampleur de la résistance allemande. La départementale 111 fut classée route stratégique. Les terrains escarpés et boisés qui la dominent, surtout entre Le Plessis et Le Relecq, les hauteurs à l'entrée de Plounéour surplombant toutes les routes environnantes, présentaient, aux yeux des stratèges militaires, des avantages que ceux qui s'y trouvaient voulaient conserver afin de ralentir l'avance des assaillants.

Ce sont sans doute les raisons pour lesquelles le commandement américain s'y attarda un peu, ne voulant pas laisser entre les mains des Allemands, bien concentrés dans notre commune, cette place militaire de choix.

Notre compagnie, concentrée dans la partie sud-est du bois de Coat-Losquet, avait dans l'après-midi du 5 août, ratissé le bois du Relecq, pensant à un repli possible des Allemands dans ce secteur sous la pression de l'armée américaine. Nous avions repéré un groupe à l'entrée du bois (côté Queffalan) qui s'était dirigé probablement vers la route du Bel Air en direction de Kergus.

A la nuit tombée, nous nous repliâmes vers le haut du bois dans un secteur déjà contrôlé, ceci pour des raisons de sécurité. Le lendemain matin, après s'être assuré que les Allemands ne s'étaient pas positionnés en bordure de la route départementale menant au Relecq, nous nous rendîmes au carrefour du Voas et du Plessis, faisant, en cours de route, un prisonnier qui se rendit sans difficulté. Nous nous trouvions en présence d'un paysage de guerre, noirci par les incendies. Plus personne dans les parages, sauf les morts et les blessés restés sur le terrain. Un seul bruit, le ronronnement d'un char américain abandonné par ses occupants, tournant dans un parfait ralenti au carrefour du Voas, apparemment très peu endommagé. Dans un chemin de terre surplombant le Queffleuth, face aux nouvelles constructions du Moulin Queneut, une mitrailleuse lourde américaine et ses servants, deux étaient morts, le troisième gravement blessé. Nous voulûmes lui porter secours, il nous fit péniblement un geste négatif de la main, en nous disant : « Croix rouge ! Croix rouge ! » il avait sans doute raison, nous n'étions ni équipés, ni habilités à ramener un grand blessé. Entre le Voas et le Plessis, trois chars dont deux calcinés sur le bas-côté, deux trous individuels d'où furent sans doute tirés les projectiles qui les avaient perforés. Plus loin, dans une petite maison du Plessis, un jeune Allemand mort, transpercé à la baïonnette... Image cruelle de guerre.

Vers 11 h 30 ou 12 h, la colonne blindée américaine revint sur les lieux et s'immobilisa à l'endroit même des accrochages de la veille. Premier contact avec la résistance du secteur ! Je demandai à voir le commandant de l'unité et me présentai à lui. Je lui fis remettre le prisonnier allemand et l'informai de la présence d'un de ses hommes grièvement blessé depuis la veille. Il me posa la même question que nous nous étions posée le matin à notre arrivée. « Où sont les Allemands ? » Les différentes informations accumulées dans la matinée me permirent de lui donner avec précision une idée de la situation dans ce secteur, à savoir grosse concentration de troupes au bourg de Plounéour et la caserne.

Un canon anti-char avait été placé peu avant midi dans la cour de la ferme Kerdilès. Des charrettes de munitions convoyées par des exploitants agricoles réquisitionnés avaient été stoppés à Plounéour, l'avant-veille, des trous individuels avaient été creusés à la hâte sur la route du Relecq avant l'entrée du bourg : il avait donc côté allemand l'intention de résister au carrefour de la caserne. Par contre, très peu de présence allemande sur le territoire de la commune dans le secteur situé du côté nord de la route départementale menant du Plessis à Landivisiau (mis à part un groupe dans le secteur de Yun Malguen et la grande route). Le dialogue avec le commandant fut largement facilité par la présence d'un soldat américain d'origine française, René Grenier, qui s'exprimait très correctement en français (j'appris par la suite par Jean Chever qu'il devait tomber dans le secteur de Coat Meal - Bourg Blanc quelques jours après). Le commandant me fit part de son intention de continuer par la départementale et de forcer le passage à Plounéour. Je lui fis remarquer que cette situation risquait d'être très coûteuse en hommes et

en matériel, sans compter les conséquences pour la population et le bourg de Plounéour. Je lui dis également qu'il existait différentes possibilités de contourner les positions allemandes, d'une part par le Pleen et Pleyber-Christ pour rejoindre Ty-Croas, et d'autre part en utilisant les petits chemins de villages et les routes secondaires bien camouflées par la végétation, exemptes de présence allemande, où ses engins pourraient avancer sans prendre trop de risques, simuler l'encerclement, et arriver sur les bases arrières ennemies, là où on ne les attendait pas.

A la fin de notre entretien, il me demandait s'il y avait des volontaires pour faire office d'éclaireurs et permettre à ses chars de se retrouver dans ces multiples chemins de campagne, mais sans pour autant renoncer totalement à ses intentions initiales, en envoyant selon ses dires «trois chars et quelques véhicules d'escorte pour tâter Plounéour». Malheureusement ils devaient rester tous les trois ainsi que quelques véhicules avant d'entrer à Plounéour, à l'endroit même où nos deux Francs Tireurs du matin avaient eux aussi failli laisser leur peau (un des chars touché par le canon allemand placé sur la montagne resta dans le secteur de Goarem An Tri Escop au-dessus du Relecq). C'est ainsi que Jean CHEVER, son frère Henri, Ange André, Baptiste Toulalan et Marcel Martin se portèrent volontaires pour accompagner les Américains qui se dirigèrent sur la route de Morlaix en direction de Ty-Croas. Tout à coup, contre ordre à Pleyber-Christ : la colonne fila directement par Croas Sao Heol, rejoindre Plouénan puis Plouvorn, pour arriver le soir même aux portes de Brest. Et c'est là qu'elle fut mêlée aux combats dans ce secteur. En poste au fusil mitrailleur dans un carrefour entre Coat Meal et Bourg Blanc, l'interprète du Plessis devait être tué et Jean Chever blessé, et ceci au cours d'une attaque de nuit des Allemands.

En fin de compte, le commandant de la colonne blindée avait opté pour la solution des petits chemins, empruntant à Kernelecq le chemin de Bank Alec, puis passant par le Mengleuz Keriell, Ty Grean, Kerandraon, Ty Croas et Guerbiguet. A Croas Keriell, quelques blindés empruntèrent la route de Pont Glas et montèrent jusqu'à l'actuel axe Lorient-Roscoff, en tenant compte du fait que selon les informations signalées au Plessis, le secteur de la grand route et de Yeun Malguen était occupé par les Allemands et faisant partie du dispositif de défense sur les grands axes pour s'opposer à l'entrée au bourg de Plounéour. Ils tirèrent quelques coups de canon en direction de ce secteur, une maison de la grand route fut touchée par ces tirs. A Kerandraon, ils tentèrent de remonter vers le Penhoat. Dans le village ; la route n'était pas assez large à l'époque ; ils n'arrivèrent donc pas à passer entre les bâtiments. Ils apprirent que des sentinelles allemandes étaient au clocher, pour informer les servants du canon de la montagne auquel ils étaient reliés par un téléphone de campagne. Pris en tenaille entre une autre colonne américaine venant de la Feuillée au sud et les différentes simulations d'encerclement exécutées sur le côté nord : déstabilisés par la surprise de voir venir les Américains partout où ils ne les attendaient pas, les Allemands se retirèrent de Plounéour dans la soirée.

Assurés du départ des Allemands de ce point stratégique que constituait Plounéour, les Américains continuèrent leur route vers Brest.

Ils empruntèrent, après avoir laissé de côté les bourgs de Loc-Éguiner et de Saint-Thégonnec, le même itinéraire que le groupe parti du Plessis par Pleyber. Huit jours après la libération, les Allemands réapparurent. De garde la nuit au Relecq, Jean-Yves Pape fut attaqué par un groupe. Aux sommations d'usage, ce furent les coups de feu qui crépitèrent, transperçant une voiture derrière laquelle il se trouvait. Il répliqua et les Allemands se replièrent par les champs. Cinq d'entre eux furent fait prisonnier au-dessus de Lesmenez. Signalé à la compagnie de François Pouliquen stationnée à Plounéour, le reste de ce groupe fut capturé près du village de Moulin Manach. Le 16 août, cinq Résistants de la compagnie Pouliquen trouvèrent la mort au Trehou en voulant intercepter un commando allemand sorti de Brest encerclé ; quatre étaient de notre commune : Julien Abgrall, Hubert Bozec, Jean Kermarrec et Albert Madec, et un réfugié de la région brestoïse : André Ollivier.

Des informations recueillies au dernier moment, laissent entendre que de nombreux soldats américains aurait également trouvé la mort le 6 août dans le secteur Quilliou-Ménez et Feunteun Ar Guilly. Ces soldats faisaient sans doute partie de la colonne venant de la Feuillée.»



Voici la copie d'un «rapport particulier» de la section spéciale de la compagnie COCHENNEC :

Compagnie «COCHENNEC»

Rapport particulier pour la section spéciale.

Le 10 août, la section a été détachée de la compagnie et dirigée d'Huelgoat sur Saint-Thégonnec, avec mission d'effectuer des patrouilles et des reconnaissances dans cette région.

Le 10, dans la soirée, la section a réussi au cours d'une patrouille à repérer un groupe d'ennemis. Après une reconnaissance minutieuse, le gros des sections spéciales F.F.I.- F.T.P.F., a réussi à approcher le groupe d'allemands et, profitant de l'effet de surprise, l'a contraint à se rendre.

Nombre de prisonniers : 6, dirigés sur Saint-Thégonnec.

Le 12, elle reçoit l'ordre de rejoindre la Compagnie cantonnée à Pleben.

Le 9 août, Spada (Rolland Grall), demeurant à Huelgoat, rue des Cendres, de la Section Spéciale s'est proposé de servir de guide aux premiers blindés américains de passage à Huelgoat.

Dans la région de Plounéour-Ménez, la colonne américaine a été attaquée par l'ennemi. Toute la colonne s'est trouvée prise dans un feu nourri. Les Allemands attaquent à la grenade. Le soldat Spada réussit à reprendre une grenade lancée sur son groupe de moins de quinze mètres. Elle éclate dans sa main et il est mortellement blessé.

Ses dernières paroles furent : «Je suis content de moi, je meurs en bon Français»

Le commandant de compagnie : Xavier 333

*

Pour terminer notre rubrique sur la Résistance dans les Monts-d'Arrée et sur Plounéour-Ménez, il faut rappeler un épisode particulièrement douloureux et pénible, il s'agit de l'arrestation au début de l'année 1944 de la famille d'origine juive du Docteur Perper, médecin installé au bourg de Plounéour-Ménez, par la Gendarmerie aux ordres du Capitaine S... de Morlaix. Le «Chasseur de Communistes». Arrêté le Dr Perper, son épouse et leurs trois enfants, (le plus jeunes a quatre mois) malgré l'opposition des femmes des gendarmes, ils sont remis à la Gestapo de Morlaix. Déportés, ils vont disparaître dans les camps nazis.

Ce tour d'horizon sur la Résistance dans les Monts-d'Arrée serait incomplet sans un mot sur les activités des F.T.P. à Pleyber-Christ et à Morlaix : dépendant directement de L'E.M. de F.T.P. installé à Trédudon, le groupe de Pleyber-Christ fut créé en novembre 1942 et armé par Marcel Cledic de la Feuillée.

Il fut spécialement chargé du sabotage des voies ferrées et suivit, pour se faire, un véritable stage «sur le terrain» à Landerneau sous l'autorité d'André Lagoguet, spécialiste en la matière, et de Jean Kerdoncuff, responsable du groupe à sa formation.

Francis Kermarrec

Robert Léon

François Laurent

Henri Grall (fusillé le 21.4.1944)

Louis Lapous (mort en déportation)

Les frères Créach (fusillés en 1944)

Auguste Paul

Jean Bourlès (fusillé en 1943)

François Philippe (fusillé en 1944)

Claude Kerdoncuff (mort en déportation).

Tous ces hommes furent les artisans des résultats spectaculaires qui suivirent leurs instructions dans les mois suivants et jusqu'à la libération. Dénoncés à la Gestapo, les survivants du groupe se réfugièrent à Trédudon le 22 avril 1944, après avoir échappé de justesse aux griffes des agents ennemis qui les poursuivirent pendant plusieurs jours.

Le groupe Justice de Morlaix :

Délégués par le Front National, 3^{ème} région, et venant de Rennes, Robert Pontet et Henri Caron débarquent en gare de Morlaix en juin 1942 : avec les frères Le Luc (Eugène et Maurice), ils organisent le groupe Justice dont le P.C. se trouvait chez Madame Mahéo, 3 place Thiers. Particulièrement agressif et efficace, ce groupe allait rendre une vie très difficile aux services de police ennemie et aux troupes d'occupation, jusque-là confortablement installés à Morlaix.

Ce groupe protégera, et mettra en sécurité à Saint-Sauveur et à Commana, plusieurs familles juives. Tous les membres du groupe furent arrêtés en février et mai 1944 et fusillés (William à Penmarch, Pontet à Rennes, Le Luc à Angers, Bourdoulou à Rennes).

A la libération, l'ensemble des Résistants des Monts-d'Arrée furent regroupés dans le 6^{ème} Bataillon F.F.I. du Finistère, le bataillon Bir-Hackeim.

Le bataillon sera formé de 4 compagnies :

la compagnie Bir-Hackeim (103 hommes, commandés par Marcel Cledic)

la compagnie Leningrad (75 hommes, commandés par Pierre Lachuer)

La compagnie Cochennec (103 hommes, commandés par Xavier Cloarec)

La compagnie Le Baut (56 hommes, commandés par Lang)

... sous les ordres de Jean Kerdoncuff alias «Yves 100» ou «Pierre Tossier» ou «Yves Kermadec» (sur le front de Lorient).

L'ordre de bataille de la 3^{ème} région a maintenu le P.C. du bataillon Bir-Hackeim à Pleyber-Christ, les compagnies Leningrad et Le Baut étant maintenues en réserve.

La compagnie Bir-Hackeim (sous les ordres de Marcel Cledic) a poursuivi les colonnes ennemies jusqu'à Brest tandis que la compagnie Cochenec par Xavier Cloarec combattait dans la presqu'île de Crozon (relevée par Marcel Cledic).

Plusieurs groupes du bataillon ont servi de guide aux chars de la 8^{ème} Division blindée américaine de Huelgoat jusqu'à Guipavas.

Jean Kerdoncuff et Raymond Jaffry ont reconnu dans Brest (quartier de Jean-Jaurès), un secteur qui était affecté à deux compagnies du bataillon par l'Etat-Major du Général Middleton. L'arrivée de l'infanterie U.S. vers le 20 août, arrêta ce projet. Rassemblés à Landerneau en octobre 1944, les hommes de bataillon Bir-Hackeim furent intégrés au 41^{ème} R.I.

Il me semble honnête de terminer le présent mémoire en citant le nom des officiers de la Résistance des Compagnies de bataillon :

- Lieutenant Marcel Cledic de La Feuillée
- Lieutenant Xavier Cloarec de Brennilis
- Lieutenant Raymond Jaffry de Botmeur
- Lieutenant Pierre Lachuer de Plounéour-Ménez
- Sous-Lieutenant Jean Messenger de Plounéour-Ménez
- Lieutenant Edouard Le Bris de La Feuillée
- Lieutenant E. Lang de Morlaix
- Sous-Lieutenant Pierre Pichon de Berrien
- Sous-Lieutenant aux renseignements Edouard Crenn
- Sous-Lieutenant François Le Mer de Plounéour-Ménez

Ce que je viens d'écrire avec simplicité et beaucoup d'humilité relate brièvement l'action des résistants dans les communes et villages des Monts-d'Arrée ; il appartiendra au lecteur de lire entre les lignes la somme de souffrances, de larmes et de sang que ces actes de guerre ont provoqués ou entraînés.

La discrétion des survivants, la dispersion des responsables (voulue et organisée) à la libération ; l'afflux massif des Résistants de la dernière heure, la joie de la liberté, ont jeté un grand voile sur les extraordinaires exploits des soldats de l'ombre dans «notre montagne» ; que ces quelques lignes que vous venez de lire, vous fassent partager toute l'admiration et l'émotion que je ressens en les écrivant.

Nota : Dans ce texte sont volontairement écartées les actions de guerre de la libération, dans lesquelles les hommes des Compagnies de bataillon Bir-Hackeim se sont particulièrement distingués (Le Tréhou, Irvillac, Telgruc, Tal ar Groas, Crozon, Le Menez Hom, Plougastel, la presqu'île, Brest, Lorient).

Epilogue : Le capitaine S... agent de Vichy, traqueur de Résistants, de Juifs, de réfractaires et de communistes, a été promu chevalier de la Légion d'Honneur en 1947.

Pierre Lachuer - Jean Kerdoncuff

La stèle du chemin de la Résistance au Relecq - Plounéour-Ménez

PLOUNÉOUR- MÉNEZ

Lieu de passages, de contacts, de réunions entre les responsables de la Résistance et les combattants qui partaient en mission dans toute la Bretagne.

Le Relecq - Plounéour-Ménez fut pour beaucoup de Résistants le chemin du ravitaillement, du repos, de l'espoir, parfois celui de l'angoisse et de la détresse, jamais celui du doute. Nombreux sont ceux qui y firent leurs derniers pas de combattants et d'hommes libres.

YFIC-100 (Jean Kerdoncuff)

«Ces hommes, je voudrais que nous les saluions. Tués, blessés, fusillés, arrêtés, torturés, chassés de leur foyer ; combattants d'autant plus émouvants qu'ils n'ont point d'uniformes, ni d'étendard ; régiment sans drapeau dont les sacrifices et les batailles ne s'inscriront pas en lettre d'or dans les frémisses de la soie, mais seulement dans la mémoire fraternelle et déchirée de ceux qui survivront».

Pierre Brossolette
B.B.C. LONDRES 1942



*Discours de Pierre Guyomarch
pour le 40^e anniversaire de la libération des Monts d'Arrée
lu par Jean Kerdoncuff*

A mon ami Jean Kerdoncuff

le 10 octobre 1990

*Monsieur le représentant du Préfet, commissaire de la République,
Monsieur le Maire et Conseiller général,
Mesdames et Messieurs,*

Chers camarades et amis,

J'ai accepté la mission redoutable qui m'a été confiée par le comité du 40^e anniversaire de la Libération des Monts d'Arrée, pour rendre hommage à ce haut-lieu de la Résistance bretonne ainsi qu'à la Résistance toute entière. J'en ressens, en qualité de Résistant déporté, de retour au village natal, fierté et émotion.

Trédudon-Berrien vivait paisiblement, accroché comme un nid au flanc de l'Arrée. Dans ses trente-deux foyers, se livrait un rude combat sous une terre aride, contre les forces hostiles, au rythme des saisons.

Janvier 1933

Hitler, avec l'appui des financiers et des industriels prend le pouvoir en Allemagne. L'inquiétude se concrétise par les nuages menaçants qui s'accumulent outre-Rhin et annoncent l'orage.

Septembre 1939

Il y a 45 ans, c'était la guerre ! «La drôle de guerre».

La France, livrée à l'envahisseur après une trahison minutieusement préparée allait en mai et juin 1940 connaître la honte et les malheurs de l'occupation allemande.

La France coupée en deux, 415 000 civils et militaires tués. 2 millions et demi de prisonniers dirigés sur les stalags !

Dans un poème clandestin des éditions de Minuit. Paul Éluard nous les évoquait :

*«Des hommes noirs et des vautours
Vinrent obscurcir nos jours...
Ils nous dirent : «Vous aurez faim».
Dans la main, nous prirent le pain...
Ils nous dirent : «Les yeux à terre !
Il faut obéir et se taire !»
Mais ils comptaient sans Pierre et Jean.
La colère et les jeunes gens.
Ils comptaient sans ceux qui prirent
le parti de vivre ou de mourir.»*

Les habitants de ce village ne pouvaient supporter ni l'occupation, ni la collaboration. Demeurer libres comme le vent qui parcourt la lande était leur résolution. Trédudon ne possédait ni l'électricité, ni la radio. Personne n'y entendit l'appel lancé par le Général De Gaulle le 18 juin 1940 du micro de Londres aux Français qui pouvaient le rejoindre.

Le 10 juillet 1940, le traître Pétain, installé à Vichy, abolissait la République. Le même jour, paraissait sur le sol français le 1^{er} appel à la Résistance. Il venait du parti communiste, clandestin depuis 1939. Il proclamait :

«Jamais la France ne sera un pays d'esclaves... C'est dans le peuple ardent et généreux que résident les forces qui lui permettront de retrouver son indépendance...»

Trédudon, aux traditions jacobines, empreint des leçons de civisme reçues à l'école de la République, fut très sensibilisé par cet appel, diffusé sous l'impulsion du Docteur Jacq, ex-conseiller général qui sera fusillé à La Blisière jouxtant le camp de Châteaubriant en décembre 1941.

La mort de ce médecin des pauvres devait stimuler la lutte. Trédudon devint la cache des premières armes de la Résistance : la presse clandestine. C'est dans «l'Humanité», «La Terre», France d'abord... que les résistants trouvaient les informations du moment sur la situation sur tous les Fronts, sur les rapports entre les Alliés, les événements décisifs sur le Front de l'Est à Léninegrad. Moscou, Stalingrad, sur les débarquements en AFN en 1942, sur les préparatifs de débar-

quements en France. C'est grâce à la presse clandestine que fut popularisé le Programme du Conseil national de la Résistance et l'unification des mouvements de toutes tendances par Jean Moulin, sous l'autorité du général De Gaulle. Les patriotes y trouvaient des raisons d'espérer et les mots d'ordre adaptés aux phases de la Résistance armée allant du refus de livraisons à l'armée allemande, aux actes de sabotages.

• Trédudon fut le refuge de l'état-major des Francs Tireurs et Partisans qui put ainsi, en toute sécurité, assurer les liaisons avec tous les acteurs de la Résistance dans l'ouest.

Se tenir informé, réfléchir, utiliser les compétences quelles qu'elles fussent, voire les renseignements fournis par les résistants de la gendarmerie, agir discrètement. Ces règles expliquent comment le mouvement gagna les communes des deux versants des monts d'Arrée puis tout le centre-Finistère.

Le mérite de ces paysans pauvres fut d'assurer la sécurité de tous.

• C'est ici que le 3 octobre 1942, Jean-Marie Guyomarch fut libéré de ses chaînes dans la nuit de son évasion mouvementée puis caché dans la montagne et nourri par les patriotes. Ce même jour, hommes et femmes se dressaient contre les forces de la police de Vichy à sa poursuite. L'honneur de Trédudon fut d'avoir organisé une chaîne de solidarité. Dans ces humbles demeures, les militants clandestins – souvent recherchés – trouvaient l'accueil fraternel, la chaleur du foyer, la table et le gîte.

Cette solidarité reconfortait et constituait un tremplin pour l'action, laquelle hélas n'était pas sans risque.

C'est l'honneur de Trédudon d'avoir compté des hommes valeureux et des femmes vaillantes aujourd'hui disparus.

Jean-Marie Guyomarch, alias Colonel Pascal et décédé en 1979. Jean-Marie Plassart est mort en déportation. François et Pierre, deux de ses frères ne sont plus. Jean-Marie Plassart, ex-engagé dans la coloniale est tombé le 15 août 1944, aux combats d'Irvillac. (Son frère Émile avait trouvé la mort au moment de la percée allemande en mai 1940. Théophile Riou, autre enfant de Trédudon est également tombé au champ d'honneur.

Une pensée émue va à deux nobles figures de Trédudon, à Marguerite (March'arit), mère des frères Plassart, vaillante et si modeste ! ainsi qu'à Catherine dont le nom de «mère des Patriotes» est entré dans la légende.

Par ricochet, notre souvenir (et notre reconnaissance) va aux frères Pierre et Marcel Grall, à X Gurigan de Quinonalch, (Robert Cadiou de Niguelvez), ainsi qu'à tous les héros et martyrs des divers mouvements de Résistance originaires de Berrien et des autres communes de l'Arrée.

En ce jour, réunis devant ce monument de granit qui perpétue le courage des habitants du premier village résistant de France, nous réaffirmons notre recon-

naissance envers tous ceux qui, au péril de leur vie surent agir dans l'union avec les combattants des armées alliées ; aux soldats de Leclerc ou de Delattre, aux soldats sans uniforme, aux antifascistes Allemands et Italiens et aux résistants et Francs Tireurs de tous les pays occupés. Les lourds sacrifices des peuples conduisirent à la libération de territoire français, ouvrant la voie à la poursuite des nazis dans leur tanière.

C'est aux prix de ruines, de sang et de larmes que les peuples libres devaient le 8 mai 1945, arracher la capitulation, sans conditions de l'Allemagne hitlérienne.

Le général De Gaulle, le chef incontesté de la Résistance française, dans un message destiné à La Bretagne résistante écrivait dans la nuit de Noël 1941 :

«Rien n'entame la fidélité des Bretons. L'invasion, la trahison, la corruption ne peuvent mieux sur elle que la tempête ne peut sur le granit armoricain».

La lutte exemplaire de Trédudon justifie cet éloge.

Aujourd'hui, rien ne doit entamer la fidélité à l'idéal de la Résistance. A la jeunesse qui, demain assurera la relève. Les Résistants de Trédudon laissent à leur tour ce message :

- Le programme économique et social du Conseil national de la Résistance demeure d'une brûlante actualité.

- La Résistance continuera en groupant les patriotes de toutes opinions contre les tentatives des nostalgiques du nazisme ou du régime de Vichy, contre tous ceux qui veulent jeter sur les années noires, le voile de l'oubli, contre les criminels de guerre tels Barbie et Touvier qui doivent répondre de leurs forfaits.

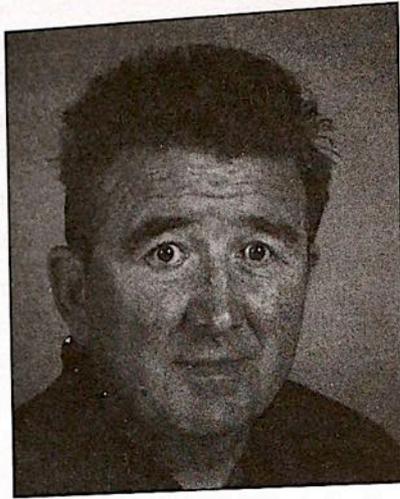
- La Résistance continuera en dénonçant le racisme et la propagande belliste. Défendre les libertés acquises, lutter pour celles qui restent à conquérir c'est faire œuvre de justice et solidarité.

- La Résistance aura à cœur de sauvegarder la paix en exigeant l'arrêt de l'escalade nucléaire, premier pas vers le désarmement général progressif et contrôlé.

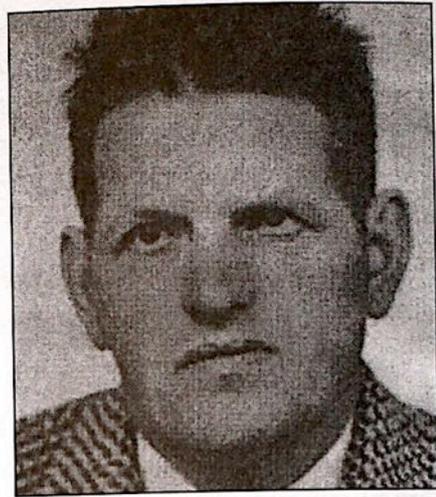
Vivre ! Indépendance des peuples ! Vivre la Résistance !

Trédudon, le 2 sept. 1989.





*Jean Kerdoncuff
Chef du Bataillon Bir Hackeim à 22 ans*



*Albert Yvinec, «Capitaine Callac»
dans la Résistance est originaire
de Plounéour-Ménez*

Juillet : c'est le mois des parachutages. Le dernier est spectaculaire : grâce à l'aide décisive des paysans, 75 containers sont transportés dans 25 charettes !

Les combats pour la libération s'intensifient : Le Cloître-Saint-Thégonnec ; bataille du Ponthou où le bataillon évite de justesse l'encerclement ; nouveaux parachutages et actions de harcèlement ; libération de Guerlesquin ; de Morlaix (le capitaine «Callac» est nommé commandant d'armes chargé d'assurer la sécurité et l'ordre dans la ville).

Août 1944 : le bataillon «Giloux» tient le secteur de Plougastel-Daoulas sur le front de Brest.

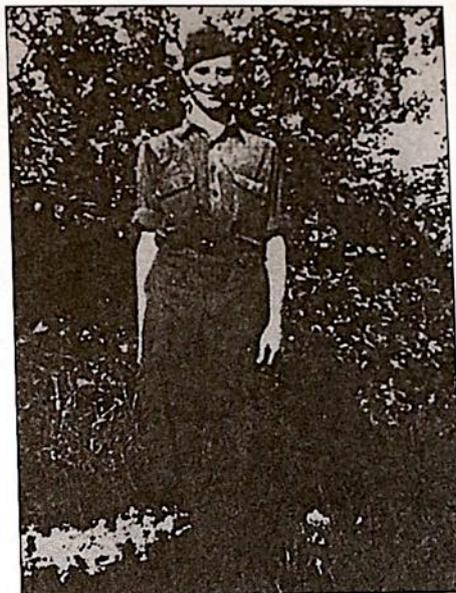
Un grand nombre de ses combattants sert ensuite sur le front de Lorient jusqu'à la victoire finale.



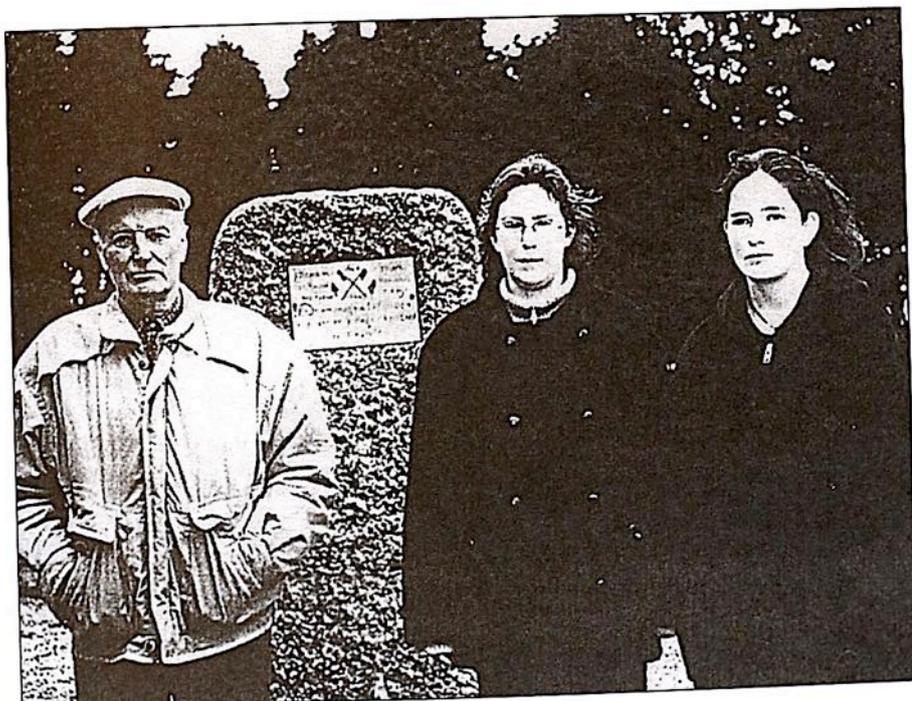
Jean Kerdoncuff porte le flambeau de la Résistance «Passage à Morlaix»



*Pierre Lachuer (lieutenant Roger)
dans les FTP.
Organisateur et commandant
de la compagnie Lénine.
Organisateur de la résistance paysanne
Finistère Nord.*



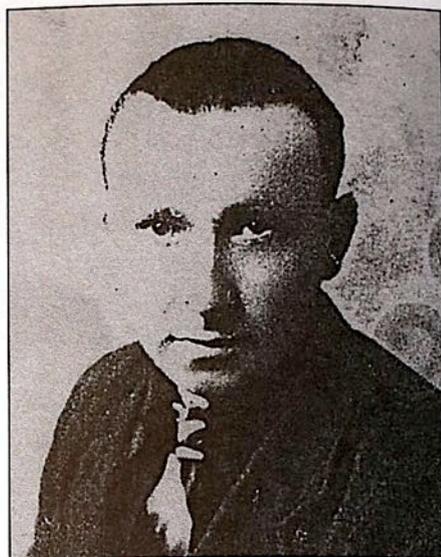
*Pierre Lachuer au Relecq
après la libération
de Plounéour-Ménez.*



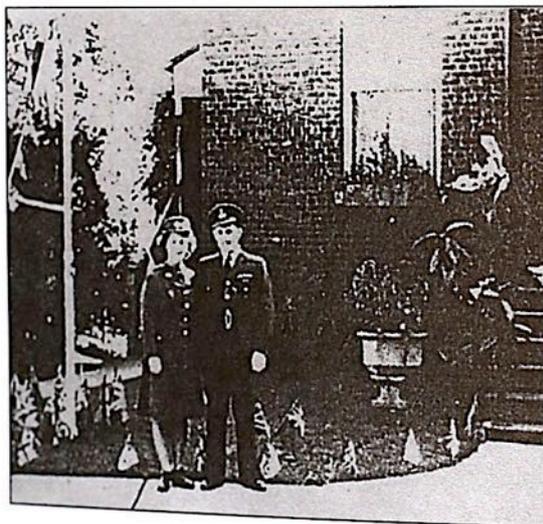
*Pierre Lachuer - «Lieutenant Roger» dans les FTPF,
Marina et Séverine lauréates du prix départemental de la Résistance, devant la stèle de Trédudon.*



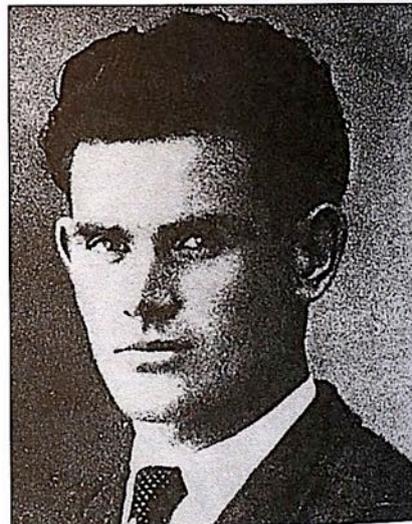
1955.
Jean Guyomarch.
(Collection P. Guyomarch. D.R.)



Baptiste Sissou,
Commandant André dans la Résistance.
Commissaire aux effectifs de la région
M Bretagne.
Arrêté le 6 mai 1944,
mort en déportation le 2 décembre 1944.



Robert Brown,
aviateur canadien
abattu au-dessus de Brest,
hébergé à la ferme du Grinec
Plounéour-Ménez



Jean-Yves Herry,
chef de groupe Plourin-Plougonven.
Arrêté le 24 juillet,
fusillé le 27 juillet
au Cloître-Saint-Thégonnec.



*Stèle du Relecq - Plounéour-Ménez
à l'entrée du chemin de la Résistance
reliant le Relecq à Trédudon - Le Moine.*

«Ce chemin restera pour nous les résistants un symbole, car il porte sans doute encore dans ses sous-couches, les empreintes des pas de nos camarades que nous n'avons plus revu».

*Extrait du discours prononcé par Pierre Lachuer,
Maire et combattant de la Résistance
le jour de l'inauguration.*

LES SOUVENIRS DE PIERRE LACHUER DANS LA RÉGION DE PLOUNÉOUR-MÉNEZ

Tandis que se déroulaient ces événements, plus au Nord-Ouest Baptiste Cissou accueillait également des passagers venus de Paris, tel Robert Ballanger ou Daniel Trelu. Pierre Lachuer, actuel maire de Plounéour-Ménez, rallie son groupe. Dès cette époque, il va devoir mener une double vie.

«Très vite, je me rends compte qu'il me faut modifier mon comportement. En effet, même s'ils ne sont pas très nombreux, il existe dans le voisinage des uns et des autres des individus qui ont rejoint les rangs du P.N.B et dont il va falloir se méfier, sans compter quelques autres zéloteurs du nazisme et divers opportunistes prêts à profiter de la situation au dépens de nos libertés.

Nous apprenons aussi très rapidement que la gendarmerie de Pleyber-Christ reçoit des coups de téléphone dès que se produit un rassemblement chez Baptiste Cissou. Manque de chance, à chaque vérification, les gendarmes constatent que nous sommes en train de disputer une partie de dominos. A la longue, ils ne se déplaceront plus et feront savoir à leur indicateur que ses appels sont mal venus.

Malgré tout, dès novembre 1941 la maison de Cissou puis, à partir du mois de janvier 1942, la coopérative de boulangerie du Relecq dont Pierre Guyomarc'h est le gérant, font l'objet d'une surveillance particulière puis de perquisitions par les polices de Vichy.

Le 3 octobre 1942 à 5 heures du matin, le Capitaine S... de la gendarmerie de Morlaix accompagné de plusieurs représentants de l'ordre, fait irruption dans la maison des Guyomarc'h à la ferme de Pen ar Quinquis située au Hameau du Relecq. Trois des fils Guyomarc'h (Pierre, Jean et François) sont arrêtés ainsi que Georges Abalain, ouvrier de l'Arsenal de Brest, qui la veille est venu prévenir Jean Guyomarc'h de la vague d'arrestations qui vient de se dérouler dans la région brestoïse.¹

¹ Je décris cet épisode funeste dans le chapitre...

Jean Runavot, un brestois de passage, est également arrêté ; il sera relâché le lendemain ainsi que François Guyomarc'h qui tient la ferme.

Pour en revenir à la journée du 3, alors que Jean Guyomarc'h a déjà les menottes aux poignets, il demande au gendarme qui le garde dans sa chambre de lui permettre de descendre dans la cour pour satisfaire un besoin naturel. Il a évidemment les mains dans le dos. Il est chaussé d'espadrilles. Il se met face au pignon du Ty Coz à proximité duquel se trouve, en contrebas, la route de Quilliogué. Au moment où le gendarme s'affaire à lui déboutonner sa braguette, il saute brusquement dans le chemin creux et détale. Son gardien ne connaît pas les lieux ; il saute à son tour et se fracture une jambe ; Jean Guyomarc'h a le temps de prendre quelques dizaines de mètres d'avance et de semer ses poursuivants. Il prend la direction de Trédudon où il sait trouver de l'aide auprès de Catherine et Pierre Plassart qui sauront aussi le débarrasser de ses menottes.

Grâce à la complicité de la population, il restera caché trois semaines dans le village avant que, muni de fausses pièces d'identité, il reprenne ses activités clandestines.

Quant aux autres prisonniers, ils sont emmenés à Brest, voire à Rennes, où ils vont être interrogés durant de longs mois avant de partir vers les camps de la mort. A Compiègne, (à quelle date ? le savez-vous ?) caserne de Royal Lieu, Pierre Guyomarc'h retrouve son père Albert, arrêté au mois de janvier 1942 à Angers où il a été surpris en train de distribuer des tracts de la Résistance dans les boîtes aux lettres. Tous deux sont emmenés à Orianenbourg (en reviendront-ils ? si oui : quand ?)

Au plan local, après ce mauvais coup porté par des séides de Vichy, la Résistance se réorganise. Notre camarade Francis Fers qui fait aussi partie de notre groupe, va s'installer, études terminées, à Châteaulin où il poursuit la lutte. En 1943, recherché au titre du S.T.O, il quitte la région. Il y reviendra pour les combats de la Libération ; fait prisonnier à Larize sur la route de Pithivier le 16 août 1944 avec cinq autres de ses camarades par une patrouille ennemie portant des uniformes américains, il sera fusillé à Cormainville en Eure-et-Loir le 17 août 1944 à l'âge de 21 ans.

Toujours est-il qu'à partir du mois de novembre 1942, la répression comme la surveillance de l'ennemi sont de plus en plus dures. En corollaire, les départs dans la clandestinité sont de plus en plus nombreux.

C'est alors que je vais devoir assumer la responsabilité de groupes de Résistants réunis en triades, aussi bien dans la commune de Plounéour-Ménez que dans celles de Saint-Thégonnec, Pleyber-Christ, Commana, Saint-Sauveur, Locmaler, Le Cloître Saint-Thégonnec, Plougonven, Plourin les Morlaix, Guimiliau... En contact avec ces différents groupes dont je ne connais que les responsables je leur prodigue de multiples conseils de prudence, les modalités d'organisation de la Résistance des agriculteurs aux réquisitions, des instructions de sabo-

tage... c'est-à-dire tout ce qui concourt à la structuration de la Résistance. Ces hommes vont former l'ossature de la future compagnie Léninegrad du Bataillon Bir Hakeim.

Par ailleurs, Pierre Plassart de Trédudon et moi-même sommes en liaison avec un responsable de l'Organisation qui vient périodiquement dans notre secteur pour nous aider de ses conseils ou de ses directives. Il nous est connu sous le pseudonyme de Jacques Bonhomme². La première réunion avec cet agent a lieu à Trédudon chez Catherine Le Bris. Nous passons la journée chez elle ; à midi, elle nous sert un gigot de mouton : c'est la première fois que j'en mange. Notre réunion suivante aura lieu quelques mois plus tard dans un café de Carhaix ; par la suite, elles se dérouleront chez mes parents, à la Ferme du Grinec, où Jacques Bonhomme prendra l'habitude de rester chaque fois deux à trois jours.

Parmi les nombreuses tâches qui nous incombent, figurent l'accueil, le camouflage et l'abri de nos camarades en difficulté, missions qui prennent de plus en plus d'ampleur au fil des mois. Tant que nous le pourrons, nous utiliserons la ferme de mes parents. Parmi ceux qui passeront à la maison, je me souviens plus particulièrement du transit de Joseph Floch, un marin de Châteauneuf-du-Faou où les Résistants ont du fil à retordre avec les Mouvements Autonomistes bretons passés au service de l'ennemi. Il restera chez nous quelques jours. Je lui prépare une fausse carte d'identité pour laquelle j'utilise un cachet récent non encore repéré. Il prend le train pour Saint-Brieuc où il est arrêté, son signalement étant sans doute trop connu. Il sera déporté.

Autre passager, Jean-Louis Berthéléme, paysan de Plounévez-du-Faou, également chargé de la Résistance paysanne. Il ne pourra résister au détour par sa ferme pour dire bonsoir à sa femme ; la maison étant cernée, il sera arrêté et déporté. Il mourra en déportation.

Heureusement, nombreux étaient ceux qui nous aidaient à la demande. Ce n'était certes pas des résistants engagés et permanents comme nous l'étions. Toutefois, sympathisants sûrs, ils participaient bien volontiers à la sauvegarde d'une vie. C'est ainsi que Baptiste Cissou disposait au moins de trois « planques » : l'une au Cloître Saint-Thégonnec chez Francis Dantec, une autre chez M. Kerléo, tailleur à Commana, une dernière à Saint-Sauveur chez une personne dont je n'ai jamais connu le nom.

Aux Français à aider, s'ajoutent les aviateurs alliés. Je me rends souvent à Trédudon pour faire le point à ce sujet avec Pierre Plassart. Un jour, à mon arrivée, il m'annonce : « J'ai un aviateur canadien, un pilote de Mustang, caché ici. Les Allemands fouillent La Feuillée et Trédudon ». L'homme s'appelle Robert

² Pierre Lachuer ne connaîtra la véritable identité de son correspondant qu'en 1945 à Paris ; il s'agissait de Bernard Paumier qui deviendra plus tard député du Loir-et-Cher.

Broon ; il est petit mais bien «baraqué». Il peut tenir sur le cadre de mon vélo. Avec beaucoup de mal, car nous ne parlons pas anglais, nous lui expliquons que je vais l'emmener. C'est ainsi que notre aviateur passe du canton d'Huelgoat à celui de Saint-Thégonnec en traversant Le Relecq rempli de troupes ennemies. Arrivé chez mes parents, je lui cède mon «lit» situé dans une écurie à poulains sous une couche de fagots. Ce n'est pas une chambre trois étoiles mais elle présente une sécurité supplémentaire en cas de descente allemande. Pour comprendre son régime de «promenade», il faut se souvenir qu'alors nous tirions partie de toutes les surfaces cultivables de nos modestes fermes des Monts d'Arrée. Comme il existe alors, au bord des talus tout autour des champs, une bande de terrain inutilisable pour les ensemencements, on y fait paître les vaches. Elles doivent y aller en file indienne sous la haute surveillance de deux personnes armées de petits cailloux pour ramener dans le «droit chemin» les bêtes qui, de temps en temps, tentent de chiper des betteraves, des choux ou les céréales du champ qu'elles longent. Pour faire prendre l'air à notre hôte, ma mère, Jeanne Yvonne, promène les vaches avec le jeune pilote qui est devenu son berger en second (grisenna ar saout). Durant ces sorties, armé d'un dictionnaire, il cherche à converser avec elle. Les vaches profitent des relâchements de la surveillance qui s'en suivent pour se nourrir des plantations du champ.

Un autre jour, le 17 mai 1943, un escadron de gros bombardiers britanniques revenant probablement d'un raid sur Lorient passe au-dessus de la région en rentrant vers l'Angleterre. En queue de la formation, un appareil semble en difficulté. Des chasseurs allemands le prennent à partie ; il prend feu. Des hommes sautent en parachute. Les aviateurs tombent sur la commune du Cloître Saint-Thégonnec où les habitants vont les cacher.

Pierre Le Foll qui exploite une ferme à Creach Ménory est soupçonné de les avoir aidés. Un mois plus tard, un dimanche soir, un avion paraissant avoir des difficultés rase les toits du village. Une demi-heure plus tard, quatre hommes en tenue d'aviateur se présentent chez lui : «aviateur ; english ; caché...» Pierre Le Foll les emmène vers un bosquet : à son retour, sa maison est encerclée par les Allemands. Arrêté, malmené, il est emmené au pas de course au Relecq ; il est incarcéré dans l'actuelle maison des époux Bothuan, occupée à l'époque par leurs parents, le forgeron Yves Blanchard et sa femme Perrine, dans une pièce du bout couchant où est remise la petite écrémeuse utilisée pour l'écémage du lait des deux vaches de Perrine. Trompant la surveillance du garde de faction jour et nuit, Perrine et sa fille Finic lui apportent matin et soir des bols de lait. Plus tard, Pierre Le Foll me dira combien ce breuvage l'avait soutenu en cette période d'incertitude pour son existence. Il me confiera également qu'il estimait avoir eu la chance d'avoir affaire à un commandant allemand assez âgé, réserviste de l'armée ennemie, qui n'était pas nazi. Pierre Le Foll, libéré, devient par la suite le commandant de la Compagnie d'Ornano du Bataillon Gilloux.

Les mois passant, les Allemands se montrent de plus en plus exigeants et se servent de plus en plus directement et sauvagement dans les villages qu'ils visitent. Dans les exploitations agricoles, aucune pièce, aucun immeuble n'échappent plus à leurs fouilles. L'attitude de l'ennemi attise la chouannerie dans cette région qui la favorise. Nous mettons en place un système d'alerte de village en village pour faire le vide dans les étables et les greniers chaque fois que possible devant la soldatesque nazie, tout en ayant soin de laisser sur place quelques bêtes en «piteux état» et du grain de mauvaise qualité».

A la fin du printemps de cette année, la commune, comme près des deux tiers des autres du Finistère, se verra accorder, sur les ressources, du Trésor, une avance forcée, certes sans intérêt, de 206 000 F pour constituer le cautionnement imposé par la Feldkommandantur de Quimper pour livraison insuffisante de beurre. Pleyber-Christ est «taxé» pour un montant de 548 000 F, Sizun pour 764 000 F, Berrien pour 766 000 F...

Simultanément, les Alliés augmentent la pression sur l'Occupant. L'espoir a bien changé de camp. Dorénavant, leurs avions vont harceler de jour les colonnes allemandes. Plounéour n'y échappe pas : c'est ainsi que le 5 juin, à 14 h 30, un camion ennemi est mitraillé près du bourg : l'ennemi a deux tués et un blessé. Le lendemain, à 7 h 40, la gare de Pleyber-Christ est mitraillée à son tour ; le 7, c'est, à deux reprises, le tour de celle de Saint-Thégonnec...

«Fin juin 1943, Baptiste Cissou est inquiet à son tour. A 4 heures du matin durant cette période, le Commandant de la Brigade de gendarmerie de Pleyber-Christ fait irruption à son domicile pour l'arrêter. Il grimpe quatre à quatre les escaliers conduisant aux chambres : trop tard, Cissou qui a été prévenu de cette incursion par un gendarme de la même brigade relayé par Jean-Marie Bescond a réussi à s'enfuir. Il va devoir dorénavant vivre dans la clandestinité ; il accepte malgré tout le poste de Commissaire aux Effectifs. Il connaît tous nos camarades : il est conscient qu'il va falloir absolument résister à la torture en cas d'arrestation.

Juillet 1943. La Minoterie Mocaër du Relecq est fermée et mise sous scellée. Au mois d'août, les populations de Berrien, de La Feuillée et Le Cloître Saint-Thégonnec sont mobilisées pour manifester devant le moulin contre sa fermeture. Robert Dequenné réfugié dans sa famille à Trédudon, faisait sauter la porte d'un coup d'épaulé. Le meunier reçoit l'ordre de mettre immédiatement son moulin en route ; il ne cessera plus de fonctionner jusqu'à la fin de la guerre.

Simultanément à ces actions, les groupes exécutent des sabotages de tous genres : véhicules de l'occupant, modification de la signalisation routière, sabotage des voies ferrées, coupures de lignes téléphoniques ou électriques, récupération de cartes d'alimentation dans les mairies... La ligne téléphonique traversant le bois du Coatlosquet reliant le campement ennemi établi près du carrefour de Roch Trédudon à Brest par Plouigneau est mise hors d'usage plusieurs fois, ce qui

entraîne de multiples gardes pour la population. Par ailleurs, à partir de 1943, les Allemands considèrent que les Monts d'Arrée sont susceptibles d'être utilisés pour des parachutages ou l'atterrissage de planeurs. Aussi font-ils planter des troncs d'arbre sur les zones plates et dénudées de la montagne par la population civile qu'ils réquisitionnent. Ces mesures ne font que renforcer l'esprit de résistance des habitants. Lorsqu'ils ne sont pas de service, les requis passent leurs soirées à jouer aux dominos. Les plus jeunes en profitent parfois pour rendre visite aux jeunes filles du quartier. Un jeune de Plounéour, très doué pour la composition de chansons bretonnes sur la vie locale, en sort une relatant l'ambiance de ces soirées de garde auprès des poteaux. La seule chose que nous craignons, c'est la provocation des Allemands qui couperaient eux-mêmes une ligne et procéderaient à une vague d'arrestations dans le ou les bourgs concernés».

*

LE DÉPÔT DE MUNITIONS DU COATLOSQUET

«Vers la fin de l'année 1942, les Allemands installent au château du Coatlosquet un dépôt de munitions. Ce dernier est en bordure de la route privée qui serpente sur la colline pour desservir la propriété à partir de la départementale. Bordée de taillis ou de garennes, cette installation est parfaitement camouflée ; en sus, compte tenu de la dénivelée du terrain, les alvéoles de munitions sont à hauteur des plateaux des camions à charger ou à décharger. La garde en est assurée par un groupe installé au château ; deux sentinelles font, jour et nuit, le va-et-vient sur la route d'accès au château, le long du dépôt. Mais, ayant eu à y travailler sur réquisition nous en connaissons les moindres détails. Ce qui m'intéresse ce ne sont pas les obus mais les caisses de grenades. C'est ainsi que, passant par les garennes du Rouzec à la végétation drue, nous pouvons, durant quelques jours, soutirer des munitions à la barbe de l'ennemi par un trou au bas d'un grillage qui entoure le dépôt. Pour gagner le haut de la garenne, il nous faut ramper en marche arrière en tirant la caisse que nous devons chaque fois ramener vide pour éviter d'éveiller les soupçons. Nous expédions les munitions récupérées à Trédudon.»

1944. C'est l'année où les parachutages d'armes tant attendus vont enfin avoir lieu. Auparavant, en Finistère, les Résistants en sont cruellement démunis. Une raison très simple à cette situation : plus de 80 % des communes du département sont en zone interdite, donc plus particulièrement surveillée car l'ennemi y craint depuis toujours des débarquements ou des actions d'amplitude réduite.

«Nous commençons à voir le bout du tunnel dans la traversée duquel tant de camarades sont restés. Les plus chanceux qui étaient toujours sur la brèche commençaient à accuser le coup. Au cours d'une réunion avec Daniel Trellu nous mettons au point les ultimes dispositions pour l'insurrection finale qui aurait lieu au moment du débarquement que nous pressentons de plus en plus. Il est décidé que, sauf contrordre, ma compagnie resterait dans le secteur.

Le 1^{er} mai 1944, à la demande d'Armel Coant qui sera arrêté quelques jours plus tard avec d'autres camarades à la gare de Carhaix, je prends la parole au Hameau de Quénéquen en Scrignac pour expliquer à la population que priver l'armée ennemie de vivres est un acte de Résistance qui l'affaiblit et abat son moral.

Le 6 mai 1944. Armel Coant et d'autres jeunes F.T.P. de Scrignac sont arrêtés en gare de Carhaix ; ils sont venus chercher des armes que leur a, théoriquement, promis un traître à notre cause. Ce jour-là aussi, Baptiste Cissou débarque du même train ; lui non plus n'échappe pas à l'arrestation. Tous sont odieusement torturés à la prison de Rennes. Baptiste Cissou ne lâche aucune information aux nazis. N'ayant pu recueillir les renseignements recherchés, pressés par le débarquement les Allemands le déportent à Neuengamme où, épuisé, il décède le 2 décembre 1944 alors que son village, le Relecq, est libéré depuis quatre mois.

Simultanément, durant ce semestre, les Résistants de la Montagne vont passer de longues nuits au-dessus du Relecq pour attendre des parachutages annoncés. Ces parachutages n'ont pas eu lieu. Heureusement nous avons à proximité les abris à bestiaux dans les pâtures à Pouliquen où on se réfugiait par mauvais temps. Nous braquions nos torches vers les avions qui passaient. Les pilotes allemands avaient, sans doute, souvent repéré nos pinceaux lumineux ; ils n'avaient qu'à se souvenir des avatars de Pierre Le Foll. Nous mesurions parfaitement les risques de signaler nos présences ; en attendant ces livraisons, nous ne disposions que de fusils et de revolvers de 14/18 que les anciens du village conservaient en souvenir et de quelques armes dérobées à l'ennemi en prenant beaucoup de risques.

A partir du 1^{er} août, les groupes de Plounéour-Ménez et des communes voisines sont rassemblés dans la partie Sud-Est du Bois de Coatlosquet et dans le Bois du Relecq à proximité de la départementale 111. Nous savons que cet axe routier est classé pour l'ennemi parmi les itinéraires à caractère stratégique en raison de la topographie de la zone traversée, à hauteur du Cloître Saint-Thégonnec et de Plounéour-Ménez. Manque à l'appel le groupe de Plourin-Plougonven dont le chef, Jean-Yves Herry a été arrêté le 24 juillet. Il a été fusillé trois jours plus tard à quelques centaines de mètres de chez lui, près du Moulin de Kuzuliec après un interrogatoire de 3 jours à la Kommandantur, rue de Paris, à Morlaix. Comble de sadisme, les Nazis le feront passer devant son domicile à Pen an Roh Laud où sa femme le voit par la fenêtre. Il est marqué de coups.

Ses tortionnaires qui n'ont obtenu aucun renseignement de sa part, lui font prendre une pelle et une pioche dans sa remise pour creuser sa tombe. Son épouse mettra au monde des jumeaux quelques jours plus tard.

Quant à nos activités entre le 2 et le 4, elles consistent à faire reconnaître nos positions par les différents arrivants afin qu'ils sachent par où se replier si nécessaire. Les membres de la compagnie qui habitent à proximité peuvent rentrer chez eux le soir ; ils nous rapportent du ravitaillement et des renseignements le lendemain matin. Le 4, sur les hauteurs de Queffalan, nous entendons au loin, vers l'Est, en direction du Cloître et de Scignac, le bruit d'une colonne motorisée que nous ne pouvons que penser alliée.

Samedi 5 août. Emile Pape reçoit ordre de se rendre dans le secteur de Plourin pour renouer les contacts avec les membres du Groupe Herry. Au retour, entre Creach Ménory et Le Cloître Saint-Thégonnec, il est arrêté par une patrouille ennemie qui lui confisque son vélo ainsi que sa faucille et la petite fourche en bois qu'il a sur son porte-bagages pour mieux passer pour un paysan rentrant du travail. Il poursuit sa route à pieds par le raccourci passant au carrefour du Voaz. Au moment précis où il atteint ce carrefour, des chars américains arrivent ; c'est alors que débute de dur accrochage du Plessis. Les Allemands résistent. Emile Pape se réfugie en contrebas derrière la Maison du Voaz face à la route du Relecq. Dans un abri, il retrouve les habitants de la ferme ; un tankiste américain légèrement blessé qui a sauté de son char est également présent ; un soldat allemand s'est posté à proximité. Entre toutes ces personnes, s'établit tacitement un pacte de non-agression.

Au fil des heures, les combats s'intensifient. Ma compagnie fait mouvement vers cette position ; nous sommes pris à partie plusieurs fois par des tirs venant de Creach Ménory et Kermorgant. Dans l'après-midi, avec mes jumelles, je parviens à situer les positions amies et ennemies dans le secteur à partir des grandes roches de Quartz de Reyer an Aour (ces roches de quartz dominaient le bois du Coat Losquet et le bois du Relecq et donnaient une vue sur la route Morlaix Carhaix) que je dois finalement quitter car des balles me sifflent aux oreilles.

Me repliant par le petit chemin de la Montagne qui doit me conduire directement du Moulin Queneut au Bois du Relecq, j'aperçois au-dessus de la lande, à une cinquantaine de mètres de moi, les têtes d'une douzaine d'Allemands cassant la croûte au coin d'une pâture. Je distingue leurs fusils appuyés contre le talus. Un contre douze avec une seule grenade en poche et un revolver de 14/18 ! je préfère me faufiler par un chemin qui descend plus vers le bas de la montagne pour aller chercher un de mes groupes puis revenir pour encercler l'ennemi. Le temps qu'il me faut pour préparer sérieusement le coup de main, les Allemands ont quitté les lieux ; nous ne saurons jamais dans quelle direction. Quoi qu'il en soit, cette rencontre nous incite à redoubler de vigilance. A la tombée de la nuit, nous surveillons les prés au-delà de la route du Plessis au Relecq ; des véhicules y circulent ; évidemment, impossible d'en distinguer la nationalité. A la nuit, je décide

de retourner vers le haut des bois, là où nous savons les Allemands absents. Certains vont dans les villages environnants pour essayer d'avoir des informations sur la situation dans le canton. Dans l'heure qui suit, nous entendons quelques coups de feu dans la vallée du Queffleuth.

Le 6 au matin, Emile Pape, notre chargé de mission de la veille, transformé en reporter de guerre à cette occasion, les joues creuses, le teint jauni par la fumée des incendies du Plessis, revient avec de précieux renseignements. Au petit matin, il est passé par le Bois du Relecq sans voir personne. Je décide de descendre vers le village du Plessis en fouillant ce bois et en ayant soin d'envoyer des éclaireurs en avant de notre unité. En tout et pour tout, nous trouvons un soldat ennemi qui se rend sans difficultés. Il nous suit au Plessis où nous le remettons plus tard aux Américains. Dans ce village, comme au Voaz, un grand silence règne ; pas de gazouillis d'oiseaux, rien... Seul, au Carrefour du Voaz, un char américain abandonné par son équipage ; son moteur ronronne parfaitement au ralenti. Les incendies provoqués par les tirs de la veille fument encore dans les roncières des alentours et au bord des talus. Partout les morts jonchent le sol. Au Plessis, dans une petite maison, un jeune Allemand, un poignard en pleine poitrine. Au-dessous du Moulin Queneut, deux fantassins américains morts à côté de leur mitrailleuse ; un blessé gît à proximité. Nous voulons lui porter secours. D'un signe de la main, il refuse et nous réclame «Croix Rouge, Croix Rouge». Il a certainement raison car nous ne sommes pas équipés pour le soigner. Au milieu de la route, deux autres chars calcinés ; ce qui nous frappe, c'est la vulnérabilité de ces mastodontes d'acier immobilisés au milieu de la chaussée. Un peu plus loin, les positions individuelles des soldats allemands qui, parfaitement aguerris, savent se laisser dépasser par les blindés alliés afin de les détruire ensuite par derrière avec leur Panzerfaust.

Grand point d'interrogation pour nous ; où sont passés Américains et Allemands ? Deux membres de la compagnie (Jean-Pierre Rioual de Saint-Thégonnec et Jean-Louis Blaise de Guimiliau) partent en reconnaissance avec un seul vélo et sans armes. Ils traversent Le Relecq, La Chaussée, puis Kernelec sans anicroches. Poursuivant vers Plounéour, dans la descente près de Croas ar Person, ils aperçoivent dans un champ à droite, derrière un talus, deux têtes qui dépassent. Ayant pris soin de s'abriter dans le fossé, ils interpellent les silhouettes «Si vous êtes Français, venez sur la route». pour toute réponse, ils reçoivent une rafale de fusil-mitrailleur. Tapis dans leur fossé, longues sont les secondes les séparant de la chute du poteau électrique derrière lequel ils se trouvent.

Abandonnant leur vélo, ils parviennent à s'infiltrer vers Guirhoël ; ils y retrouvent les habitants rassemblés dans un abri de fortune au bas du village ; parmi eux, Aline Queffélec que connaît Jean-Pierre Rioual. A noter qu'à cette heure le dimanche 6, le dispositif allemand du carrefour de la Caserne (carrefour des routes vers Morlaix et Landivisiau) n'est pas encore en place.

Nos deux camarades ne s'attardent pas. Ils ont eu le temps d'apprendre que les Allemands sont très nombreux aux environs du hameau. En se faufilant derrière les talus, ils parviennent à rejoindre Le Guillec où ils trouvent une femme qui leur sert des bols de lait. «Nous avons chaud et soif, nous étions sur les nerfs» me confiera Rioual. Après cette courte pause, ils reviennent à nos positions au Plessis. D'autres membres de notre équipe ont également pu obtenir divers renseignements dans leurs villages respectifs. Vers 11 h 30, une colonne américaine revient sur les lieux et s'arrête à l'endroit même de l'accrochage de la veille. Ce sont les premiers contacts des Américains avec la Résistance locale. Je demande à voir le commandant du détachement ; je me présente à lui. Je lui fais remettre notre prisonnier de la veille et l'informe de la présence d'un blessé américain. Il me demande où sont les Allemands. Les différentes informations accumulées durant la matinée me permettent de lui donner une idée précise de la situation dans le secteur, à savoir qu'il existe une grosse concentration ennemie au bourg de Plounéour et au carrefour de la Caserne.

Ce premier contact avec les alliés est largement facilité par la présence d'un interprète dans leurs rangs ; il s'agit de René Grenier³. Je leur communique tous les renseignements en notre possession sur les positions ennemies dans les collines. Un canon antichar a été posté peu avant midi dans la cour de la ferme Kerdilès (où est-ce ?). Des charrettes de munitions convoyées par des exploitants agricoles réquisitionnés ont été stoppées à Plounéour. L'avant-veille, des trous individuels ont été creusés à la hâte sur la route du Relecq juste avant l'entrée du Bourg ; les Allemands ont donc bien l'intention de résister au carrefour de la caserne. Par contre, très peu d'unités ennemies stationnent sur le territoire de la commune dans le secteur situé au nord de la route départementale menant du Plessis à Landivisiau, mis à part un groupe dans le secteur de Yun Malguen et la Grande Route.

Le commandant me fait part de son intention de poursuivre vers l'ouest par la départementale et de forcer le passage à Plounéour. Je lui fais remarquer que cette opération risque d'être très coûteuse en hommes et en matériel, sans compter les conséquences pour la population de Plounéour. Je lui décris également les possibilités de contourner les positions ennemies par Le Pléen et Pleyber-Christ ainsi qu'en utilisant les petits chemins creux et les routes secondaires permettant de rester à l'abri des vues allemandes pour rejoindre Ty Croas. Ses blindés pouvaient ainsi progresser avec des risques réduits et tomber sur les arrières ennemies. A la fin de notre entretien, il me demande s'il y a des volontaires parmi nous pour le guider au milieu de nos multiples chemins de campagne, Jean Chever, Henri Chever, Baptiste Toulalan, Marcel Martin et Ange André se por-

³ Tué de nuit, alors qu'il est de garde avec un fusil-mitrailleur entre Bourg-Blanc et Coat-Méal, Jean Chever, gravement blessé à ses côtés, sera évacué vers un hôpital militaire.

tent volontaires. A l'exception de Jean Chever, les quatre autres reviendront à la compagnie alors qu'une partie de la compagnie avait été installée au bourg de Loc Eguiner le 21 août 1944.

Mais le commandant ne renonce pas à ses intentions initiales, à savoir envoyer «trois chars et quelques véhicules d'escorte pour tâter Plounéour». Ces éléments seront neutralisés à l'endroit même où, dans la matinée, Rioual et Blaise avaient failli laisser leur peau. Un de ces chars a été atteint en cours de route par le canon allemand posté sur la montagne dans le secteur de Goarem an Tri Escop au-dessus du Relecq.

Quant à nos volontaires, montrant la route aux Américains, ils se dirigent vers Ty Croas par la route de Morlaix. A Pleyber-Christ, contrordre la colonne file directement par Croas Sao Héol sur Plouénan et Plouvorn, plein ouest de Pleyber-Christ. Ils ne tarderont pas à se trouver aux portes de Brest.

En fin de compte, le commandant américain a choisi de manœuvrer par les petits chemins ; empruntant le Chemin de Brank Alec à Kernélec, puis passant par Le Mengleuz, Kériel, Ty Gréan, Kérandraon, Ty Croas et Guerbiguet. A Croas Kériel quelques blindés empruntent la route de Pont Glas et remontent jusqu'à l'actuel route de Lorient à Roscoff. Ils tirent quelques coups de canon en direction du secteur de Yun Malguen que nous leur avons signalé comme tenu par l'ennemi afin d'interdire l'accès de Plounéour (cf. ci-dessus) ; une maison de la Grande Route est touchée. A Kérandraon, ils tentent de remonter vers Penhoat. Dans le village, la route de l'époque n'est pas assez large pour laisser passer les véhicules de la colonne.

Ils peuvent toutefois apprendre que des Allemands sont dans le clocher et renseignent les artilleurs encore en embuscade dans la montagne. Finalement, pris en tenaille entre une autre colonne américaine venant de La Feuillée au sud et les éléments du nord que nous guidons, surpris de voir arriver les Américains de partout, les Allemands vont se retirer de Plounéour dans la soirée du 6.

Plounéour libéré, nous décidons de venir cantonner au Relecq ; quoi de plus normal puisque ce petit hameau a été le berceau de ma compagnie qui compte maintenant 120 hommes, jeunes et moins jeunes, paysans et ouvriers du canton auxquels se sont joints quelques réfugiés brestois. C'est également un hommage rendu à la lucidité de cette poignée d'hommes qui en sont originaires et qui, dès les premiers jours de l'occupation, nous ont montré le difficile et périlleux chemin de l'honneur. Au Relecq, Madame Kerven, veuve d'un officier mort en 1940, qui a toujours ouvert sa porte aux Résistants traqués met à notre disposition une salle de danse en guise de dortoir ainsi qu'une autre pièce pour permettre la restauration de la compagnie. Elle est secondée par Madame Fers («Fine», l'ancienne cantinière de l'école du Relecq) toute heureuse de s'occuper à nouveau de ceux qu'elle a connus comme moutards dans sa cantine scolaire.

Vers le 12 août ; alors que nous nous remettons en condition, Jean-Yves Pape, de garde face à la maison de M. Mer, entend des bruits de pas venant de la direction de Feunteun ar Verhes au Nord. Il fait les sommations d'usage ; aussitôt des coups de feu partent dans sa direction ; la traction derrière laquelle il s'est abrité est criblée de balles. Il se replie derrière le pignon de la maison et voit passer des Allemands qui se dirigent vers la Montagne. Dans la matinée, nous en capturons cinq dans le secteur de Yeun ar Parc au-dessus de Lesmenez⁴. La compagnie de François Pouliquen stationnée à Plounéour, prévenue de notre attaque, en capture également quelques-uns près de Lenn ar Postic. Au cours de l'interrogatoire de ces prisonniers, nous apprenons qu'ils ont reçu l'ordre de rejoindre Brest pour participer à la défense du port et de se rabattre vers le Sud du département en cas d'accrochage (dans la montagne au-dessus du bourg de Plounéour-Ménez).

Le 16 août, cinq Résistants de la Compagnie Pouliquen trouveront la mort au Tréhou en voulant intercepter un commando ennemi sorti de Brest encerclé. Quatre d'entre eux étaient de Plounéour ; il s'agissait de Julien Abgrall, Hubert Bozec, Jean Kermarrec et Albert Madec ; le cinquième, André Ollivier, était originaire de Brest».

Ultérieurement, une partie de la Compagnie de Pierre Lachuer participera au combat de la Presqu'Ile de Crozon dont je rapporte le déroulement par ailleurs. Ceux qui sont restés dans les Monts d'Arrée assurent la garde des points clés dont le Pont de Runduic en Pleyber-Christ. Par ailleurs, ils ont l'occasion d'arrêter de nombreux prisonniers allemands évadés du camp de Saint-Thégonnec dont la surveillance ne paraît pas avoir été des plus strictes.

Au mois de septembre, le château de Coatlosquet servira de cantonnement à des «engagés pour la durée de la guerre» du bataillon d'Ornano, dont Jean Le Guen. Le ravitaillement détestable conduit alors ces engagés à rechercher de quoi améliorer l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils découvrent que des trains de ravitaillement américains sont déchargés à Morlaix. Ils «attaquent» un de ces convois et... ne récupèrent que des boîtes de poulets au riz ! L'indigestion qui s'ensuit «fait pousser des plumes dans le dos des engagés !»

C'est aussi au cours de ce séjour que les engagés devront résister à un essaim de guêpes qui avait pris pension dans une des cheminées du château... Au mois d'octobre, ils gagneront Quimper où ils seront habillés ; à leur grande surprise, indépendamment de divers impedimenta datant des années 30, ils percevront... des bandes molletières !

⁴ Je pense qu'il s'agissait d'éléments de la 226^e D.I. qui se repliait des Côtes-du-Nord.

«MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS» ou LA RÉALITÉ DU DEVOIR DE MÉMOIRE

Réunis au village du Grinec à Plounéour-Ménez, un groupe d'anciens Résistants a décidé d'ériger une stèle afin de commémorer la libération de la commune, le 6 août 1944.

Cette stèle, une roche de trois tonnes d'une hauteur de 2,80 m, offerte par un habitant de la commune, portera une plaque ainsi libellée :

**Le 6 août 1944
Libération de Plounéour-Ménez
Par les soldats de la 6^{ème} Division Blindée Américaine
Avec la collaboration des Francs Tireurs
et Partisans F.T.P./ F.F.I.**

Il faut se rappeler qu'au moment des combats de la Libération, Plounéour-Ménez est un point stratégique, et donc une place forte allemande importante qui est défendue par les batteries d'artillerie ennemies, installées sur les crêtes et par un radar en service depuis deux ans déjà, sur les hauteurs, afin de détecter toute approche aérienne. Par crainte du débarquement allié par planeurs, d'immenses étendues sont hérissées de troncs d'arbres plantés comme obstacles. Tout ce dispositif impressionnant est protégé par des champs de mines et des emplacements pour nids mitrailleuses dissimulés dans la lande, et en bordure des chemins.

Une population hostile à l'occupant, des groupes de Résistants très actifs depuis 1942 mettaient les Allemands sur leur garde et les incitaient à prendre des précautions particulières.

Après avoir brisé l'encerclement sur le Front de Normandie, les troupes américaines, sous les ordres du Général Patton, foncent sur la Bretagne et arrivent dans la nuit du 4 au 5 août dans le secteur de Lannéanou-Le Cloître.

Pour l'état-major allemand, les grands axes routiers qui se croisent à Plounéour-Ménez présentent un intérêt stratégique de première importance : l'occupant renforce donc ses troupes et son artillerie dans la montagne afin de ralentir

l'avance des forces blindées U.S. et permettre ainsi à ses propres troupes en retraite, de rejoindre la poche de Brest dans les meilleures conditions.

Quant à l'état-major U.S., il ne pouvait courir le risque de laisser sur son arrière cette importante enclave, d'où sa détermination d'éradiquer totalement toute présence ennemie de ce point stratégique, dernier verrou à faire sauter avant de foncer sur Brest.

Dans l'après-midi du 5 août 1944, la Command B, élément avancé de la 6^{ème} division U.S., venant du Cloître, est aux portes de la commune.

La Command A arrive à Huelgoat.

Les premiers affrontements, très violents, ont lieu au Plessis, où, en quelques heures, trois chars américains sont détruits. Les pertes en hommes sont très sévères des deux côtés.

Dans la soirée les Américains contre-attaquent et récupèrent leurs morts et leurs blessés avant de se replier vers le Cloître. Un important hôpital de campagne U.S. s'installe à Lannéanou.

Les Résistants du Bataillon Bir-Hakeim, dispersés par l'attaque allemande de Lestrezec-Toulgoasq, se rassemblent aux alentours de Berrien.

La Command A américaine arrive le 5 août au soir à la Feuillée et constate une forte concentration ennemie dans la montagne. L'artillerie allemande entre en action et stoppe son avance : les Américains préfèrent attendre l'arrivée des renforts avant de passer à l'attaque. Dans la nuit les Allemands posent des mines antichars et antipersonnelles sur les routes et aux abords des routes de la montagne.

A Plounéour-Ménez, l'ennemi renforce ses positions, en particulier dans le secteur de la caserne, en installant un canon antichar à l'entrée de la cour de la ferme Kerdilès, afin de tirer à bout portant et en enfilade sur la départementale 111.

Dans la matinée du 6 août, l'ennemi réquisitionne des cultivateurs de Pleyber-Christ avec chevaux et charrettes afin de transporter des munitions du dépôt de Coat Losquet vers les lieux de combat.

A Plounéour, ordre de dételier ; les charrettes sont disposées dans le terrain où se trouve actuellement la cantine scolaire. Les chevaux sont parqués dans un champ en bordure de la route de Reloas, près du presbytère, gardés par une sentinelle en faction sur la route... Trompant la vigilance, et sans passer par l'entrée du champ, les cultivateurs s'évadent avec leurs chevaux par l'autre bout de la parcelle, sautant les talus et traversant de nombreux taillis.

Détail particulièrement curieux : les chevaux avaient eux aussi conscience du danger (le bruit des armes commençait dans le secteur du carrefour de la caserne), c'est en effet sans bruit..., d'un pas léger qu'ils franchirent, derrière leur maître, les talus et les obstacles... en vrais complices... les paysans les plus endurcis en ont parlé avec émotion pendant longtemps au cours des veillées.

Tout le monde, population et troupes allemandes, s'attendent au choc qui paraît inévitable ; le bourg et les alentours se vident, les habitants quittent leur domicile et se réfugient dans la campagne vers des endroits où ils se sentent à l'abri. Les canons de la Montagne entrent en action et crachent leurs obus vers les routes de Plounéour et les routes de la Feuillée. La campagne n'est pas épargnée... au Guillec, cinq vaches sont tuées dans un champ, un poulain au village du Mengleux. Dans le village de Kériel, un soldat américain est touché par les éclats et opéré sur place en bordure de route par les éléments sanitaires avancés de la Command A.

Les membres de la compagnie F.T.P. de Plounéour, en majorité originaires de la commune, ne peuvent accepter de voir leur bourg sous le feu des canons aux tous derniers jours de ces longues années d'occupation... et toutes les conséquences dramatiques qui pourraient en advenir...

Le responsable de la Résistance envoie en mission des volontaires (dont J.-P. Rioual) afin de récolter le maximum de renseignements d'ordre militaire susceptibles d'aider les partisans et les forces américaines qui se réorganisent.

Une réunion avec l'officier commandant les premiers chars rencontrés au Plessis, puis au Relecq, s'avère très efficace.

Pierre Lachuer soumet aux officiers alliés de la Command B un plan de combat qui exclut l'attaque en force par le carrefour de Plounéour, et leur propose des solutions plus souples et moins coûteuses en vies humaines en utilisant, grâce à des informations précises sur le dispositif allemand, les tactiques d'encercllement et de déstabilisation.

Les officiers américains demandent alors des guides afin de faciliter leur progression : cinq francs-tireurs et partisans volontaires participent à cette mission. L'un d'entre eux, Jean Chever, sera sérieusement blessé aux combats de Coat-Méal. Le soldat américain (d'origine française) qui avait largement facilité les entretiens du Plessis en jouant le rôle d'interprète sera tué à ses côtés (René Grenier).

La Command A de la 6^{me} division blindée arrive le 5 août au soir devant le bourg de la Feuillée à forte concentration d'Allemands ; les canons de la Montagne tirent en leur direction. Elle stoppe son avance, une partie de ses effectifs et de son matériel est aux prises avec les Allemands dans le secteur de Huelgoat ; elle préfère attendre le renfort de tous ses effectifs avant de passer à l'attaque. Les Allemands se retirent pendant la nuit, mise à part un groupe qui se réfugie au presbytère. L'adjudant qui les commandait a voulu s'opposer aux chars, ses hommes ont refusé de le suivre et se sont rendus.

Guidée elle aussi par les F.T.P. de la Cie Cochenec, elle contourne le dispositif allemand de la montagne et évite la route truffée de mines, de Carhaix à Brest, et passe avec ses dizaines de chars par les villages de Trédudon pour rejoindre Le Relecq.

Au Relecq, concertation entre la direction de la Command B du Plessis et celle de la Command A venant de la feuillée et les responsables de la Résistance.

Les chefs des détachements avancés U.S. décident de prendre les chemins de campagne par Kernélec – le Mengleux et Kériel. La command B, partie du Plessis pour le contournement par Ty-Croas reçoit à Pleyber-Christ la consigne de filet droit sur Brest, via Croas-Sav-Eol.

Deux chars précédés d'une jeep reçoivent la consigne de «tâter» le carrefour de la caserne ; ils sont détruits avant d'arriver au carrefour. Quant à la jeep que les Allemands retranchés avaient laissé passer, elle est reçue au carrefour de la caserne par le feu des fusils mitrailleurs et se renverse dans le fossé.

Dans cette jeep se trouvaient un noir américain et Rolland Grall, d'Huelgoat. Les grenades allemandes pleuvent sur eux. Grall en ramasse une pour essayer de la rejeter sur les Allemands, elle éclate dans sa main et lui arrache le bras. Il meurt en prononçant ces mots :

«Je suis content... je meurs en bon Français...»

Dans le cadre du devoir de mémoire, voilà l'histoire mouvementée et parfois dramatique de la Libération de Plounéour-Ménez, racontée en quelques mots par des témoins et des partisans de l'époque.

Ils souhaitent concrétiser leurs souvenirs et le sacrifice de leurs camarades partisans et celui des soldats américains de la 6^{me} division blindée par une stèle destinée à rappeler aux futures générations le combat et le sacrifice de leurs aînés.

Jean Kerdoncuff

Pierre Lachuer

Jean-Pierre Rioual

Ange André

Robert Deniel

Jean Chever

Ces mêmes Résistants, soucieux du devoir de mémoire, rappellent un fait oublié dont personne ne voudrait se souvenir... et pourtant...

Début 1944, le médecin de Plounéour-Ménez, le docteur Perper, était arrêté ainsi que sa famille, emprisonnés par la Police Française au service de la Gestapo.

Les Résistants précités proposent qu'une plaque soit apposée sur la maison où résidait le Docteur Perper de 1943 à 1944, avec les inscriptions suivantes :

**Dans cette maison vécut la famille du docteur Perper
Arrêtés en 1944 parce que Juifs,
le docteur Perper, sa femme et leurs trois jeunes enfants,
déportés par les nazis en Allemagne,
ont disparu dans les camps de la mort.
Passant, souviens-toi !**

C'est le moment de rappeler aux jeunes de Plounéour, et d'ailleurs, ce que fut le combat de leurs aînés contre le régime nazi, totalitaire et destructeur de libertés.

Pendant ce temps, d'autres meurent sous les pelotons d'exécution. Nous avons reçu deux lettres écrites par ces condamnés à leurs familles. L'un est un jeune prêtre, l'autre un jeune militant communiste.

Voici la lettre que le jeune prêtre écrivait quelques jours après sa condamnation.

«Biens chers papa et maman, je vous adresse cette lettre en vous demandant du fond du cœur d'avoir beaucoup de courage. Je vous en prie, ne vous effrayez pas et, même si jamais le recours en grâce était refusé, je vous demande encore d'être persuadés que c'est la Providence elle-même qui a voulu que les choses soient ainsi.

Je sais que vous tenterez de remuer le ciel et la terre pour détourner le sort qui m'attend et moi-même je le demanderai au ciel pour vous dans mes prières ; mais soyez persuadés que je suis calme, très calme, et que je tâche de vivre entièrement uni à Dieu.



*1944 – Commémoration des combats d'Irvillac.
Jean Kerdoncuff entouré de mesdames Croguennec qui lui sauvèrent la vie en 1944.*

Depuis un mois, je peux célébrer le Saint Sacrifice dans ma cellule, c'est pour moi la plus grande des joies et des consolations ; je suis d'ailleurs maintenant avec deux détenus ; c'est donc beaucoup moins triste.

Depuis quatre mois, je n'ai jamais autant dormi de ma vie ; douze heures par nuit, vous voyez que j'ai de la chance et que je suis un veinard.»

Le recours en grâce devait être rejeté et, deux heures avant son exécution, le jeune prêtre écrivait à nouveau à ses parents.

Jean Kerdoncuff - 4 citations pour faits de guerre dans la Résistance.

Dit Yves 100 (n° F.T.P.)

Alias Pierre Tosser

(dit Yves Kermadec sur le front de Lorient)

Chef du groupe F.T.P. Martial Valin. Spécialisé dans le sabotage des voies ferrées.
Agent opérateur radio.

Chef du maquis de Plonévez-du-Faou.

Chef du maquis de Berrien-Huelgoat.

Commandant du Bataillon Bir Hackeim (à 22 ans).

3^{ème} Bataillon F.F.I. du Finistère.

6^{ème} Bataillon F.T.P. du département.



LE VRAI FRONT NATIONAL

Lorsqu'au début des années 60 des groupes criminels qui voulaient s'attaquer à l'unité de la République, et tentèrent d'assassiner son Président, prirent le nom d'Organisation de l'Armée Secrète (A.S.), toute la Résistance se dressa avec indignation contre l'offense ainsi faite à la grande organisation de Résistance à laquelle est notamment attaché à jamais le nom du général Charles Delestraint.

Lorsque des disciples et héritiers des idéologies qui firent tant souffrir la France et les Français de 1940 à 1944 reprirent le titre «Front National», le scandale fut aussi vif, et malheureusement n'a pas encore pris fin.

Cependant, il est incontestablement utile de rappeler, notamment à l'intention des jeunes «Amis de la Résistance (A.N.A.C.R.)», ce que fut le vrai Front National, l'une des plus importantes organisations de Résistance, victime elle aussi d'une semblable profanation.

Créé en mai 1941 sous le nom de «Front National de Lutte pour l'Indépendance de la France», il devint vite le «Front National de Lutte pour la Libération et l'Indépendance de la France».

La composition de son Comité Directeur National, telle qu'elle se présentait à la Libération, après l'assassinat, la déportation, la mort sous la torture de membres de ce comité directeur clandestin, s'établissait ainsi :

Président :

Frédéric Joliot-Curie, (Prix Nobel, membre de l'Institut, Directeur du Centre National de la Recherche Scientifique).

Vice-Président :

Dr Henri Wallon, (Professeur au collège de France).

Justin Godard, (Sénateur, ancien Ministre).

Secrétaire Général :

Pierre Villon, (membre fondateur du Conseil National de la Résistance, membre de son Bureau permanent, Président du Comité d'Action Militaire du C.N.R.-COMAC).

Membres du Bureau :

Mme Madeleine Braun (responsable zone sud).

Révérénd Père Philippe, (Provincial des Carmes de Paris).
 Laurent Casanova, (membre du Comité Militaire National des F.T.P.F.).
 Pierre Lebrun, (Ingénieur des Ponts et Chaussées, secrétaire général de l'Union des Cadres et Techniciens Industriels de la France Combattante - UNITEC).
 Max André, (vice-président de la Fédération de Paris du Parti Démocrate Populaire, expert financier).
 Louis Aragon.
 Louis Bergeron, (Professeur de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, Président de l'UNITEC).
 Pierre Blanchar, (Président du Comité de Libération du Cinéma).
 M. Boe (Parti Radical et Radical-Socialiste, membre de l'Union Fédérale des Anciens Combattants, délégué du Front National des Combattants).
 Jacques Bounin, (nommé Commissaire de la République à Montpellier).
 Monseigneur Chevrot, (ancien prédicateur de Notre-Dame de Paris).
 Henri Choissnel.
 Mlle Ginette Cros, (Forces Unies de la Jeunesse Patriotique - F.U.J.P.).
 Général Dassault (conseiller Militaire du C.M.N. des F.T.P.F.).
 Professeur Robert Debré, (membre de l'Académie de Médecine).
 Jacques Debu-Bridel, (membre fondateur du C.N.R., Fédération Républicaine, directeur du journal «Front National».)
 Pasteur Eberhart.
 Yves Farges (journaliste, nommé Commissaire de la République à Lyon).
 Benoît Frachon, (Confédération Générale du Travail - C.G.T.).
 Mme Halbwachs-Basch représentant les Comités Féminins devenus «Union des Femmes Française».
 Francis Jourdain, architecte et écrivain.
 Paul Langelin, (membre de l'Académie des Sciences, professeur au Collège de France).
 Louis Marin, (président de la Fédération Républicaine).
 Georges Marrane, (responsable de F.N. en zone sud).
 François Mauriac, (de l'Académie Française).
 Ernest Perney, (architecte, vice-président d'Honneur du Parti Radical et Radical-Socialiste).
 M. Rambaud.
 Abbé Sace.
 Pierre Seghers, (poète et éditeur clandestin).
 René Tavernier, (fondateur de la revue «Confluences».)
 Jean Thomas.
 Paul Vienney, (avocat).
 Zunino, (député P.C.F.).

PROGRAMME DU CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE

A la conférence nationale des «Comités départementaux de la Libération» (C.D.L.) qui se tint à Paris, le 26 octobre 1945, à la Salle de l'Horticulture, Louis Saillant, président du C.N.R. déclara notamment : «Le C.N.R., par son Bureau restreint, avait à satisfaire aux exigences de l'organisation et de la conduite du combat intérieur. Il sentit, dès ses premières séances, en octobre et novembre 1943, qu'il ne pouvait s'agir pour lui de rester simplement cantonné dans la fixation et l'énoncé des tâches immédiates (...). Il comprit qu'il devait tracer, pour l'avenir, qu'il devait dire dans quelles conditions les libertés françaises et la renaissance de la France devaient s'accomplir une fois la Libération obtenue. Pour se mettre au travail, le Bureau permanent du C.N.R. eut trois documents : le premier document est celui que déposa notre camarade Pierre Villon au nom du Front National (...); le second document était celui qui avait été transmis par notre camarade Daniel Mayer au nom du Parti socialiste (...); le troisième document était une délibération du Bureau clandestin de la Confédération Générale du Travail (...). Ces documents circulèrent et allèrent dans les mains de chacun des membres du Conseil National de la Résistance. Ils servirent d'éléments de discussion à l'intérieur du Bureau du C.N.R. (...). Fin février 1944, le document était au point. Il devait, pour devenir document officiel du C.N.R., recueillir l'adhésion de chacun des membres composant le C.N.R. C'est à l'habileté diplomatique et à la ténacité de mon prédécesseur, Georges Bidault, que l'on doit d'avoir connu, à Asnières, le 15 mars 1944, une séance du Bureau du C.N.R., au cours de laquelle le Président du C.N.R. communiquait à ses collègues la nouvelle que chacun des partis, mouvements et organisations composant le C.N.R. avait donné son adhésion pleine et entière à la Charte de la Résistance. Voilà dans quelles conditions est né le Programme du Conseil National de la Résistance et quelles sont, très exactement, ses origines. Le fait était d'une importance capitale puisqu'aussi bien ce document recevait l'adhésion unanime des forces politiques, des forces sociales et des forces patriotiques de notre pays...».

Née de la volonté ardente des Français de refuser la défaite, la Résistance n'a pas d'autre raison d'être que la lutte quotidienne sans cesse intensifiée.

Cette mission de combat ne doit pas prendre fin à la libération. Ce n'est, en effet, qu'en regroupant toute ses forces autour des aspirations quasi-unanimes de la Nation, que la France retrouvera son équilibre moral et social et redonnera au monde l'image de sa grandeur et la preuve de son unité.

Aussi les représentants des organisations de Résistance, des centrales syndicales et des partis ou tendances politiques groupés au sein du C.N.R. délibérant en assemblée plénière le 15 mars 1944, ont-ils décidé de s'unir sur le programme suivant, qui comporte à la fois un plan d'action immédiate contre l'opresseur et les mesures destinées à instaurer, dès la libération du territoire, un ordre social plus juste.

I - Plan d'action immédiate

Les représentants des organisations de résistance des centrales syndicales et des partis ou tendances politiques groupés au sein du C.N.R. :

Expriment leur angoisse devant la destruction physique de la Nation que l'opresseur hitlérien poursuit avec l'aide des hommes de Vichy, par le pillage, par la suppression de toute production utile aux Français, par la famine organisée, par le maintien dans les camps d'un million de prisonniers, par la déportation d'ouvriers au nombre de plusieurs centaines de milliers, par l'emprisonnement de 300 000 Français et par l'exécution des patriotes les plus valeureux dont déjà plus de 50 000 sont tombés pour la France.

Ils proclament leur volonté de délivrer la patrie en collaborant étroitement aux opérations militaires que l'armée française et les armées alliées entreprendront sur le continent, mais aussi de hâter cette libération, d'abrégéer les souffrances de notre peuple, de sauver l'avenir de la France en intensifiant sans cesse et par tous les moyens la lutte contre l'envahisseur et ses agents, commencée dès 1940.

Ils adjurent les gouvernements anglais et américain de ne pas décevoir plus longtemps l'espoir et la confiance que la France, comme tous les peuples opprimés de l'Europe, a placés dans leur volonté d'abattre l'Allemagne nazie, par le déclenchement d'opérations militaires de grande envergure qui assureront, aussi vite que possible, la libération des territoires envahis et permettront aux Français qui sont sur notre sol de se joindre aux armées alliées pour l'épreuve décisive.

Ils insistent auprès du Comité Français de la Libération Nationale pour qu'il mette tout en œuvre afin d'obtenir des armes et de les mettre à la disposition des patriotes. Ils constatent que les Français qui ont su organiser la résistance ne veulent pas et d'ailleurs ne peuvent pas se contenter d'une attitude passive dans l'attente d'une aide extérieure, mais qu'ils veulent faire la guerre, qu'ils veulent et qu'ils doivent développer leur résistance armée contre l'envahisseur et contre l'opresseur.

Ils constatent, en outre, que la Résistance Française doit ou se battre ou disparaître ; qu'après avoir agi de façon défensive, elle a pris maintenant un caractère offensif et que seuls le développement et la généralisation de l'offensive des Français contre l'ennemi lui permettront de subsister et de vaincre.

Ils constatent enfin que la multiplication des grèves, l'ampleur des arrêts de travail le 11 novembre qui, dans beaucoup de cas, ont été réalisés dans l'union des patrons et des ouvriers, l'échec infligé au plan de déportation des jeunes Français en Allemagne, le magnifique combat que mènent tous les jours, avec l'appui des populations dans les Alpes, dans le Massif Central, dans les Pyrénées et dans les Cévennes, les jeunes Français des maquis, avant-garde de l'armée de la Libération, démontrent avec éclat que notre peuple est tout entier engagé dans la lutte et qu'il doit poursuivre et accroître cette lutte. En conséquence, les représentants des organisations de résistance, des centrales syndicales et des partis ou tendances politiques groupés au sein du C.N.R. :

Déclarent que c'est seulement par l'organisation, l'intensification de la lutte menée par les forces armées, par les organisations constituées, par les masses, que pourra être réalisée l'union véritable de toutes les forces patriotiques pour la réalisation de la libération nationale inséparable, comme l'a dit le Général De Gaulle, de l'insurrection nationale qui, ainsi préparée, sera dirigée par le C.N.R., sous l'autorité du C.F.L.N., dès que les circonstances politiques et militaires permettront d'assurer, même au prix de lourds sacrifices, son succès.

Ils ont l'espoir que les opérations de libération du pays, prévues par le plan de l'état-major interallié, pourront ainsi être, le cas échéant, avancées grâce à l'aide apportée par les Français dans la lutte engagée contre l'ennemi commun, ainsi que l'a démontré l'exemple glorieux des patriotes corses.

Ils affirment solennellement que la France qui, malgré l'armistice, a poursuivi sans trêve la guerre, entend plus que jamais développer la lutte pour participer à la libération et à la victoire.

Pour mobiliser les ressources immenses d'énergie du peuple français, pour les diriger vers l'action salvatrice dans l'union de toutes les volontés, le C.N.R. décide :

D'inviter les responsables des organisations déjà existantes à former des comités de villes et de villages, d'entreprises, par la coordination des formations qui existent actuellement, par la formation de comités là où rien n'existe encore et à y enrôler les patriotes non organisés.

Tous ces comités seront placés sous la direction des comités départementaux de la libération (C.D.L.). Ils seront soumis à l'autorité des C.D.L. qui leur transmettront, comme directives, la plate-forme d'action et la ligne politique déterminée par le C.N.R.

Le but de ces comités sera, à l'échelon communal, local et d'entreprise, de faire participer de façon effective tous les Français à la lutte contre l'ennemi et contre ses agents de Vichy, aussi bien par la solidarité et l'assistance active à l'égard des patriotes que par l'impulsion et le soutien donnés aux revendications vitales de notre peuple. Par-dessus tout, leur tâche essentielle sera de mobiliser et d'entraîner les Français qu'ils auront su grouper à l'action armée pour la libération.

Ces comités devront, selon les circonstances et en se conformant aux instructions données par les C.D.L., appuyer et guider toutes les actions menées par les Français contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation imposées par l'ennemi, de l'extérieur et de l'intérieur.

Ces comités devront :

Développer la lutte contre la déportation et aider les réfractaires à se cacher, à se nourrir, à se vêtir et à se défendre, enlevant ainsi des forces à l'ennemi et augmentant le potentiel humain de la résistance ;

Traquer et punir les agents de la Gestapo et de la Milice de Darnand ainsi que les mouchards et les traîtres ;

Développer l'esprit de lutte effective en vue de la répression des nazis et des fascistes français ;

Développer, d'une part, la solidarité envers les emprisonnés et les déportés ; d'autre part, la solidarité envers les familles de toutes les victimes de la terreur hitlérienne et vichyssoise ;

En accord avec les organisations syndicales résistantes, combattre pour la vie et la santé des Français par une lutte quotidienne et incessante, par des pétitions, des manifestations et des grèves, afin d'obtenir l'augmentation des salaires et des traitements, bloqués par Vichy et les Allemands, et des rations alimentaires et attributions de produits de première qualité, réduites par la réglementation de Vichy et les réquisitions de l'ennemi, de façon à rendre à la population un minimum vital en matière d'alimentation, de chauffage et d'habillement ;

Défendre les conditions de vie des anciens combattants, des prisonniers, des femmes de prisonniers, en organisant la lutte pour toutes leurs revendications particulières ;

Menez la lutte contre les réquisitions de produits agricoles, de matières premières et d'installations industrielles pour le compte de l'ennemi ; saboter et paralyser la production destinée à l'ennemi et ses transports par routes, par fer et par eau ;

Défendre à l'intérieur de la corporation agricole les producteurs contre les prélèvements excessifs, contre les taxes insuffisantes et lutter pour le remplacement des syndics à la solde de Vichy et de l'Allemagne par des paysans dévoués à la cause de la paysannerie française.

Tout en luttant de cette façon et grâce à l'appui de solidarité et de combativité que développe cette lutte, les comités de villes, de village et d'entreprises devront en outre :

Renforcer les organisations armées des Forces Françaises de l'Intérieur par l'accroissement des groupes de patriotes : groupes francs, francs-tireurs et partisans recrutés en particulier parmi les réfractaires ;

En accord avec les états-majors nationaux, régionaux et départementaux des F.F.I., organiser des milices patriotiques dans les villes, les campagnes et les entreprises, dont l'encadrement sera facilité par des ingénieurs, techniciens, instituteurs, fonctionnaires et cadres de réserve, et qui sont destinés à défendre l'ordre public, la vie et les biens des Français contre la terreur et la provocation, assurer et maintenir l'établissement effectif de l'autorité des Comités départementaux de la Libération sur tout ce qui aura été ou sera créé dans ce domaine par le strict rattachement aux F.F.I. dont l'autorité et la discipline doivent être respectées par tous.

Pour assurer la pleine efficacité des mesures énoncées ci-dessus, le C.N.R. prescrit que l'état-major national des Forces Françaises de l'Intérieur, tout en préparant minutieusement la coopération avec les Alliés en cas de débarquement, doit :

Donner ordre à toutes les formations des F.F.I. de combattre dès maintenant l'ennemi en harcelant ses troupes, en paralysant ses transports, ses communications et ses productions de guerre, en capturant ses dépôts d'armes et de munitions afin d'en pourvoir les patriotes encore désarmés ;

Faire distribuer les dépôts d'armes encore inutilisés aux formations jugées par lui les plus aptes à se battre utilement dès à présent et dans l'avenir immédiat ;

Organiser de façon rationnelle la lutte suivant un plan établi avec les autorités compétentes à l'échelon régional, départemental ou local, pour obtenir le maximum d'efficacité ;

Coordonner l'action militaire avec l'action de résistance de la masse de la nation en proposant pour but aux organisations régionales paramilitaires d'appuyer et de protéger les manifestations patriotiques, les mouvements revendicatifs des femmes de prisonniers, des paysans et des ouvriers contre la police hitlérienne, d'empêcher les réquisitions de vivres et d'installations industrielles, les rafles organisées contre les réfractaires et les ouvriers en grève et défendre la vie et la liberté de tous les Français contre la barbare oppression de l'occupant provisoire.

Ainsi par l'application des décisions du présent programme d'action commune se fera, dans l'action, l'union étroite de tous les patriotes, sans distinction d'opinions politiques, philosophiques ou religieuses. Ainsi se constituera dans la lutte une armée expérimentée, rompue au combat, dirigée par des cadres éprouvés devant le danger, une armée capable de jouer son rôle lorsque les conditions de l'insurrection nationale seront réalisées, armée qui élargira progressivement ses objectifs et son armement.

Ainsi par l'effort et les sacrifices de tous sera avancée l'heure de la libération du territoire national ; ainsi la vie de milliers de Français pourra être sauvée et d'immenses richesses pourront être préservées.

Ainsi dans le combat se forgera une France plus pure et plus forte, capable d'entreprendre au lendemain de la libération la plus grande œuvre de reconstruction et de rénovation de la patrie.

II - Mesures à appliquer dès la libération du territoire

Unis quant au but à atteindre, unis quant aux moyens à mettre en œuvre pour atteindre ce but qui est la libération rapide du territoire, les représentants des mouvements, groupements, partis ou tendances politiques, groupés au sein du C.N.R., proclament qu'ils sont décidés à rester unis après la libération :

Afin d'établir le gouvernement provisoire de la République formé par le général de Gaulle pour défendre l'indépendance politique et économique de la nation, rétablir la France dans sa puissance, dans sa grandeur et dans sa mission universelle ;

Afin de veiller au châtimeur des traîtres et à l'éviction dans le domaine de l'administration et de la vie professionnelle de tous ceux qui auront pactisé avec l'ennemi ou qui se seront associés activement à la politique des gouvernements de collaboration ;

Afin d'exiger la confiscation des biens des traîtres et des trafiquants de marché noir, l'établissement d'un impôt progressif sur les bénéfices de guerre et plus généralement sur les gains réalisés au détriment du peuple et de la nation pendant la période d'occupation, ainsi que la confiscation de tous les biens ennemis y compris les participations acquises depuis l'armistice par les gouvernements de l'Axe et par leurs ressortissants, dans les entreprises françaises et coloniales de tout ordre, avec constitution de ces participations en patrimoine nationale inaliénable.

Afin d'assurer :

l'établissement de la démocratie la plus large en rendant la parole au peuple français par le rétablissement du suffrage universel ;

la pleine liberté de pensée, de conscience et d'expression ;

la liberté de la presse, son honneur et son indépendance à l'égard de l'Etat, des puissances d'argent et des influences étrangères ;

la liberté d'association, de réunion et de manifestation ;

l'inviolabilité du domicile et le secret de la correspondance ;

le respect de la personne humaine ;

l'égalité absolue de tous les citoyens devant la loi ;

Afin de promouvoir les réformes indispensables :

Sur le plan économique :

l'instauration d'une véritable démocratie économique et sociale, impliquant l'éviction des grandes féodalités économiques et financières de la direction de l'économie ;

une organisation rationnelle de l'économie assurant la subordination des intérêts particuliers à l'intérêt général et affranchie de la dictature professionnelle instaurée à l'image des Etats fascistes ;

l'intensification de la production nationale selon les lignes d'un plan arrêté par l'Etat après consultation des représentants de tous les éléments de cette production ;

le retour à la nation des grands moyens de production monopolisés, fruit du travail commun, des sources d'énergie, des richesses du sous-sol, des compagnies d'assurances et des grandes banques ;

le développement et le soutien des coopératives de production, d'achats et de ventes, agricoles et artisanales ;

le droit d'accès, dans le cadre de l'entreprise, aux fonctions de direction et d'administration, pour les ouvriers possédant les qualifications nécessaires, et la participation des travailleurs à la direction de l'économie.

Sur le plan social :

le droit au travail et le droit au repos, notamment par le rétablissement et l'amélioration du régime contractuel du travail ;

un rajustement important des salaires et la garantie d'un niveau de salaire et de traitement qui assure à chaque travailleur et à sa famille la sécurité, la dignité et la possibilité d'une vie pleinement humaine ;

la garantie du pouvoir d'achat national par une politique tendant à la stabilité de la monnaie ;

la reconstitution, dans ses libertés traditionnelles, d'un syndicalisme indépendant, doté de larges pouvoirs dans l'organisation de la vie économique et sociale ;

un plan complet de sécurité sociale, visant à assurer à tous les citoyens des moyens d'existence, dans tous les cas où ils sont incapables de se les procurer par le travail, avec gestion appartenant aux représentants des intéressés de l'Etat ;

la sécurité de l'emploi, la réglementation des conditions d'embauchage et de licenciement, le rétablissement des délégués d'atelier ;

l'élévation et la sécurité du niveau de vie des travailleurs de la terre par une politique de prix agricoles rémunérateurs, améliorant et généralisant l'expérience de l'Office du blé, par une législation sociale accordant aux salariés agricoles les

mêmes droits qu'aux salariés de l'industrie, par un système d'assurance contre les calamités agricoles, par l'établissement d'un juste statut du fermage et du métayage, par des facilités d'accession à la propriété pour les jeunes familles paysannes et pour la réalisation d'un plan d'équipement rural ;

une retraite permettant aux vieux travailleurs de finir dignement leurs jours ;
le dédommagement des sinistrés et des allocations et pensions pour les victimes de la terreur fasciste.

Une extension des droits politiques, sociaux et économiques des populations indigènes et coloniales.

La possibilité effective pour tous les enfants français de bénéficier de l'instruction et d'accéder à la culture la plus développée quelle que soit la situation de fortune de leurs parents, afin que les fonctions les plus hautes soient réellement accessibles à tous ceux qui auront les capacités requises pour les exercer et que soit ainsi promue une élite véritable, non de naissance mais de mérite, et constamment renouvelée par les apports populaires.

Ainsi sera fondée une République nouvelle qui balayera le régime de basse réaction instauré par Vichy et qui rendra aux institutions démocratiques et populaires l'efficacité que leur avaient fait perdre les entreprises de corruption et de trahison qui ont précédé la capitulation. Ainsi sera rendue possible une démocratie qui unisse au contrôle effectif exercé par les élus du peuple la continuité de l'action gouvernementale.

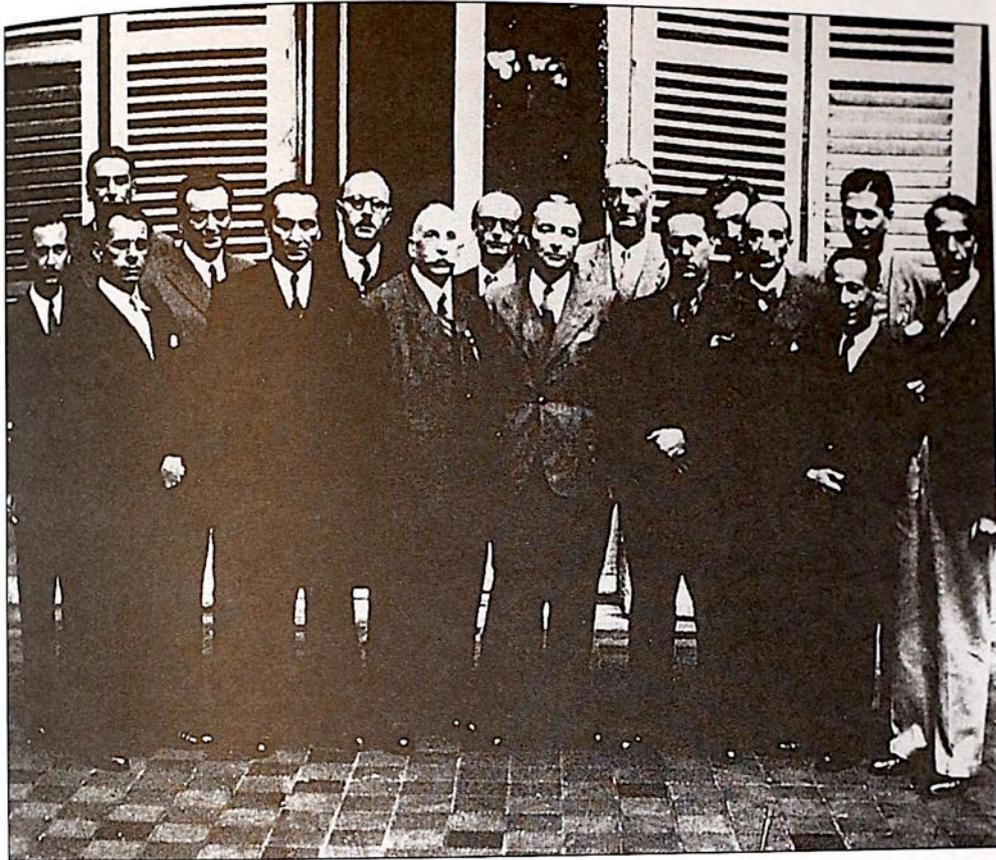
L'union des représentants de la Résistance pour l'action dans le présent et dans l'avenir, dans l'intérêt supérieur de la patrie, doit être pour tous les Français un gage de confiance et un stimulant. Elle doit les inciter à éliminer tout esprit de particularisme, tout ferment de division qui pourrait freiner leur action et ne servir que l'ennemi.

En avant donc, dans l'union de tous les Français rassemblés autour du C.F.L.N et de son président, le général de Gaulle !

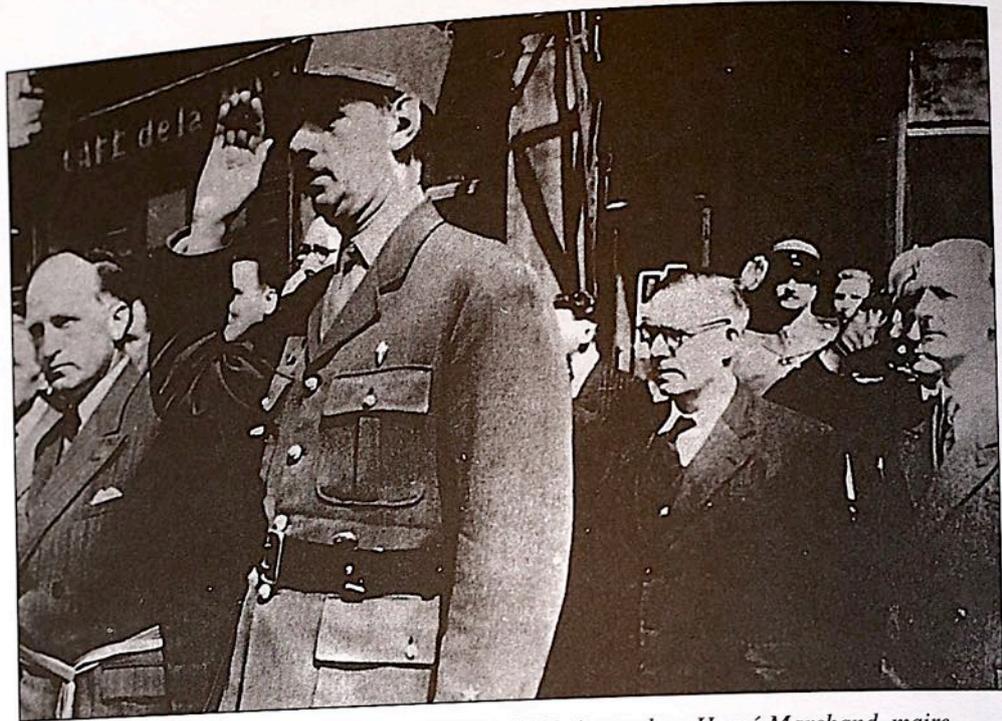
En avant pour le combat, en avant pour la victoire, afin que VIVE LA FRANCE !



LE CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE



Cette photo du « Conseil national de la Résistance » (C.N.R.) fut prise le 10 septembre 1944. L'assemblée n'est pas ici au complet puisqu'il y manquent notamment les représentants de « Combat » et de l'O.C.M. De gauche à droite, on reconnaît : Robert Chambeiron, Pierre Meunier, Auguste Gillot, Joseph Laniel, Henri Ribière, Jacques Lecompte-Boinet, Gaston Tessier, Pierre Villon, Georges Bidault, André Mutter, Louis Saillant, Pascal Copeau, Paul Bastid, Daniel Mayer, Jean-Pierre Lévy et Jacques Debû-Bridel... Ajoutons qu'après la mort de Jean Moulin, Bidault et Saillant furent successivement présidents tandis que Meunier et Chambeiron assuraient le secrétariat. Y ont siégé ou siégeront en outre à d'autres époques : Jacques-Henri Simon, Maxime Blocq-Mascart, Charles Laurent, Claude Bourdet, Marcel Degliame-Fouché, Eugène Claudius-Petit, Antoine Avinon, André Mercier, André Le Troquer, Marc Rucart, André Colin, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Roger Coquoin-Lenormand et Benoît Frachon.



*Le général De Gaulle à Quimper le 22 juillet 1945. A gauche : Hervé Marchand, maire.
A droite : Aldéric Lecomte, préfet, Georges Arzel, secrétaire général.*



A gauche, Charles Tillon, ministre de l'air après la libération.



A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.
Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE !


TO ALL FRENCHMEN..
 A National Government has been proclaimed in London, with a policy, programme, intention, and purpose that France's life history. Its purpose is to...
 It is the duty of every Frenchman to...
 LONG LIVE FRANCE!
 LONDON, S.W.1

GÉNÉRAL DE GAULLE

QUARTIER-GÉNÉRAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1

Ordre du jour d'adieux du Colonel Eon, Commandant des Forces Françaises de Bretagne

LES MAQUISARDS BRETONS... UN SYMBOLE ET UN EXEMPLE

Le 9 septembre 1944, le Colonel EON, Commandant les Forces Françaises de Bretagne, adressait aux F.F.I. de BRETAGNE l'ordre du jour d'adieux ci-après :

«Par décision en date du 28 août, mais dont je n'ai eu connaissance que le 8 septembre, le Général de Gaulle a dissous les E.M. et organes de commandement des Forces Françaises de l'Intérieur, premier temps de la réorganisation de notre future armée.

«Au moment de quitter ainsi le Commandement des F.F.I. de BRETAGNE, que le Général KOENIG m'avait confié le 3 juillet dernier, j'adresse aux Commandants des Forces Françaises départementales de Bretagne, l'expression de mon admiration et de ma fierté pour l'œuvre que ces magnifiques troupes ont accomplie sous mes ordres pendant cette courte période.

«Commencée de longue date en un travail souterrain où nos organisations de Résistance avaient en face d'elles des ennemies encore plus redoutables que le soldat allemand, la Gestapo, la Feld-Gendarmerie et les traîtres français à leurs gages, sur des champs de bataille qui ne connaissent ni blessés, ni prisonniers, et où la mort est une délivrance, cette œuvre de plusieurs années a trouvé le 4 août dernier son épanouissement magnifique.

«Le déclenchement explosif d'une chouannerie généralisée partout à la

fois, préparée méticuleusement, avec amour dans chaque maquis, a semé la panique, la terreur et la mort dans le camp ennemi, ne laissant aux débris de 6 divisions allemandes représentant 100 000 hommes puissamment armés, parmi lesquelles se trouvaient des unités d'élite comme la 2^{ème} Division-Para et des éléments de l'Afrika Korps, d'autre ressource que de fuir honteusement devant 20 000 va-nu-pieds à l'armement hétéroclite dont certains n'avaient pour attaquer l'ennemi d'autre arme que leurs sabots, et d'aller s'enfermer dans leurs organisations défensives de la côte.

Ainsi, en quelques jours, toute la BRETAGNE était pratiquement libérée, permettant aux colonnes américaines de pénétrer sans combat jusqu'au fond du FINISTÈRE, prélude prestigieux de la Libération de la FRANCE où le rôle des forces de BRETAGNE aura été non seulement de libérer eux-mêmes leur propre terroir, mais encore et surtout de révéler à leurs camarades de PARIS et des autres provinces les secrets de la victoire et de tracer à la FRANCE toute entière les voies de sa grandeur future.

«Officiers et Volontaires des Forces Françaises de BRETAGNE, j'emporte en vous quittant le souvenir de vos hauts faits et l'espoir de vous retrouver tous bientôt sur les champs de bataille de vos futurs exploits où vous continuerez d'être pour tous un symbole et un exemple.

«Ami, entends-tu...» - Journal de la Résistance Bretonne - 2^{ème} trimestre 1997.

JEAN MOULIN

UNIFICATEUR DE LA RÉSISTANCE

1899 - 1943

Né à Béziers en juin 1899, au sein d'une famille de vieille souche provençale, Jean Moulin devait garder toute sa vie un caractère enjoué et ce sourire malicieux qui cachait si bien son inébranlable volonté.

Après des études de droit à Montpellier, il embrasse la carrière préfectorale dont il allait gravir rapidement tous les échelons. Par ailleurs, excellent dessinateur et caricaturiste de talent, son tempérament d'artiste n'a jamais été incompatible avec sa carrière de haut fonctionnaire, apprécié pour son humanité, son intelligence et ses compétences. Préfet de Chartres à 39 ans, il allait entrer dans l'Histoire par le refus courageux qu'il oppose à ses tortionnaires le soir du 17 juin 1940. L'ennemi veut en effet le contraindre à signer un protocole infamant pour des soldats français de couleur, accusés d'avoir massacré des femmes et des enfants victimes, en réalité, d'un bombardement. Frappé avec brutalité à coups de poings et de crosses de pistolet, il persiste dans son refus et est jeté en cellule. Sous-estimant son courage et craignant de céder aux tortures qui l'attendent, il tente, au cours de la nuit, de se trancher la gorge avec un éclat de verre. L'ennemi le fait soigner et il retourne à sa préfecture pour reprendre la défense de ses administrés.

Pour s'être constamment opposé à des mesures injustes, il est relevé de ses fonctions le 2 novembre 1940. Jean Moulin n'a, dès lors, qu'un souci : gagner l'Angleterre pour se mettre à la disposition du chef de la France Libre. Mais il était alors très difficile de quitter la France et ce n'est qu'en octobre 1941 qu'il arrive à Londres. Peu de choses ont transpiré des premiers entretiens entre le préfet Jean Moulin et le Général De Gaulle. Pour mieux en connaître, reportons-nous à ce qu'en a écrit ce dernier dans ses Mémoires de guerre : «Cet homme, jeune encore, mais dont la carrière avait déjà formé l'expérience était pétri de la même pâte que les meilleurs de mes compagnons. Rempli jusqu'au bord de l'âme de la passion de la France, il aspirait aux grandes entreprises. Homme de foi et de calcul, ne doutant de rien et se défiant de tout, apôtre en même temps que ministre, Moulin devait, en dix-huit mois, accomplir une tâche capitale».

Parachuté en Provence, aux premières heures du 1^{er} janvier 1942, Jean Moulin allait s'atteler à réaliser l'union d'une Résistance dispersée pour en faire un efficace outil de combat. Infatigable pèlerin de l'unité, menant la vie errante et périlleuse du clandestin, il ne lui a pas été facile de convaincre ces hommes ardents et courageux, animés de la même foi, mais qui avaient des conceptions différentes sur la manière de mener leur combat. Les uns après les autres, il les rencontra contre tous : les chefs nationaux des mouvements de Résistance, les responsables des syndicats et des formations politiques reconstitués dans la clandestinité car, fidèle aux consignes reçues du Général De Gaulle, il s'emploie à ce que toutes les familles qui combattent apportent leur contribution pour que la France toute entière soit présente à la victoire.

À la fin de 1942, les trois grands mouvements de zone sud sont regroupés sous le nom de Mouvements Unis de Résistance (les M.U.R., comme on disait alors). Mais, parallèlement à ce travail d'unification, Jean Moulin met sur pied ce qu'on a appelé les Grands Services de la Résistance. Déjà, à l'automne 1942, l'Armée Secrète se trouvait constituée grâce à la fusion des éléments paramilitaires de combat, libération et franc-tireur. Dès le mois de mai 1942, Jean Moulin avait pris l'initiative de créer le Bureau d'Information et de Propagande (B.I.P.) dont il confia la responsabilité à Georges Bidault. Véritable agence de presse clandestine, le B.I.P. réunissait et faisait parvenir à Londres les informations qui servaient de thèmes de propagande aux presses et radios alliées et neutres.

Le Comité Général d'Etudes (C.G.E.) était lui aussi constitué au printemps 1942 avec Alexandre Parodi, P.H. Teitgen, Marc Bloch, François de Menthon, etc... et avait pour tâche d'étudier les questions économiques, sociales et politiques avec lesquelles se trouverait confronté le gouvernement provisoire au moment de la Libération.

Le Service des Atterrissages et Parachutages (S.A.P.) dépendant directement de Jean Moulin était mis sur pied par Fassin (SIF), Paul Schmidt (KIM) et Hervé Monjaret (FRIT). Tous ces services (et quelques autres) devaient fonctionner efficacement jusqu'à la Libération, en dépit des arrestations de plus en plus nombreuses au fil des mois.

Après un bref séjour à Londres en février 1943, Jean Moulin revient en mars et se remet à la tâche, une tâche qui va enfin connaître son aboutissement : le 27 mai 1943, en effet, se réunit pour la première fois à Paris, le Conseil National de la Résistance (le C.N.R.) dont le programme, aux objectifs rayonnant de chaleur humaine, allait – au-delà de la Libération – jalonner les voies de l'avenir, en instaurant le règne de la justice sociale.

Désormais, la Résistance organisée devient, de semaine en semaine, plus efficace, mais de son côté, la Gestapo se multiplie aussi. Le 21 juin 1943, Jean Moulin est arrêté à Caluire, dans la banlieue de Lyon. Sachant qu'elle tient le chef de la

Résistance française, la Gestapo met tout en œuvre pour le faire parler (et Barbie, en la matière, est orfèvre), mais Jean Moulin, obstinément, se tait ; de la Résistance il connaît tous les secrets, mais sous les plus atroces tortures, il n'en dévoilera pas un seul. De ses derniers jours, on connaît peu de choses, on sait seulement que, défiguré, les organes éclatés, il meurt le 8 juillet 1943, emportant avec lui tous ses secrets.

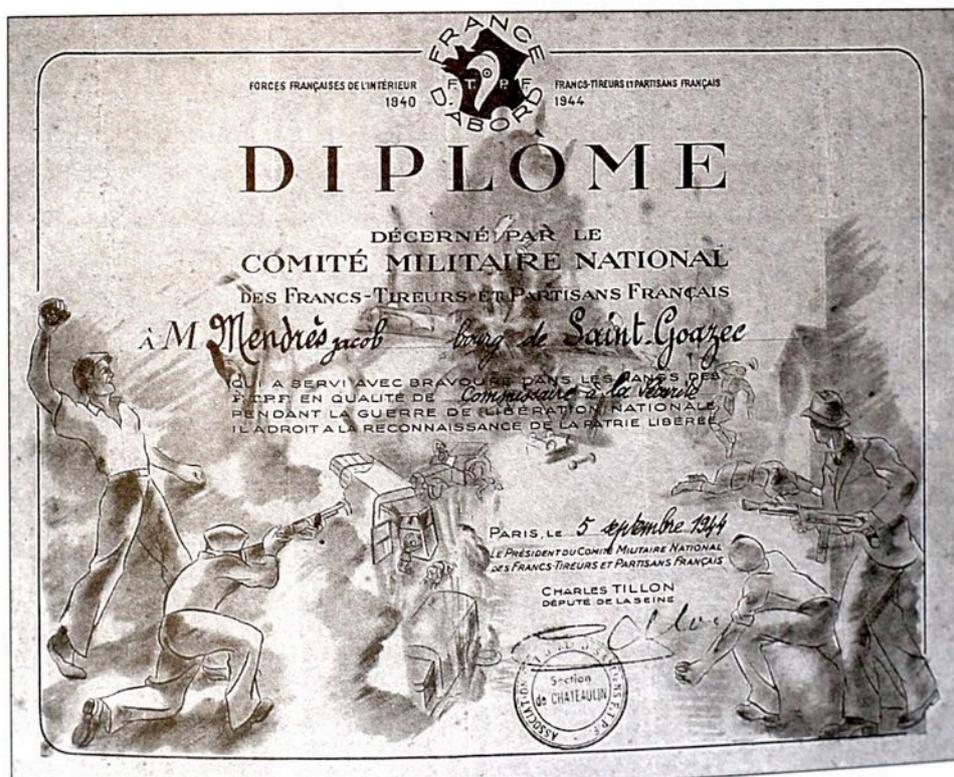
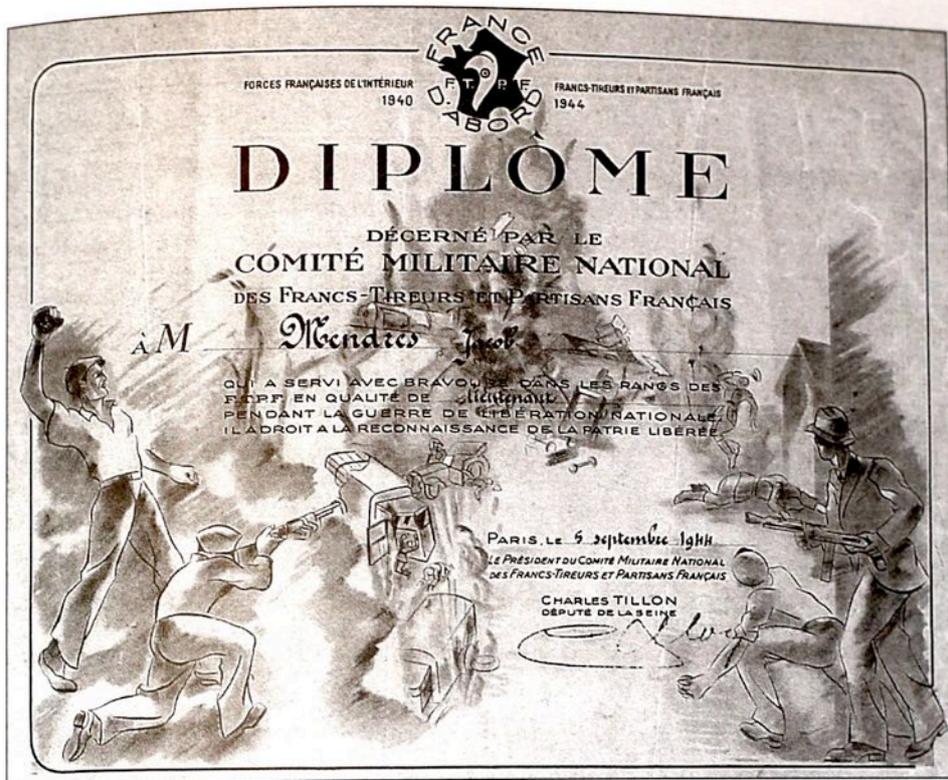
Si, grâce à son courage obstiné, il a réalisé l'unité de la Résistance, grâce à son silence héroïque, la Résistance va pouvoir continuer.





*Un jardin à Samarcande le 10 septembre 1986.
Un ancien de Stalingrad et un ancien de la section Leningrad,
à la mosquée, un vendredi.
Mon compagnon est un vétéran de la guerre 1941-1945.
On aperçoit côté gauche sa décoration.*

Le lecteur reconnaîtra sur ces deux «diplômes» la signature du président du comité Militaire National, et fondateur, des F.T.P.F.



SAINT-GOAZEC

5 octobre 1997

DERNIER DISCOURS DE DANIEL TRELLU **«Colonel Chevalier»**

ayant participé à la création du 1^{er} Maquis de Bretagne



Ce n'est pas sans émotion que je me retrouve, plus d'un demi-siècle après, dans ce village de la Bretagne profonde et bretonnante, où de simples gens m'ont accueilli avec des crêpes, et ont accepté sans hésiter d'être une sorte d'arrière pour ce maquis que j'avais imaginé après en avoir longuement réfléchi avec de nombreux amis, et à Saint-Goazec, Yffig Gall et Hippolyte Balch en particulier.

Permettez-moi de dire que sans ces humbles, comme la famille Le Bihan, et combien d'autres, que trop souvent on a oubliés, rien n'eut été possible, et que cette stèle qui les rappelle pour les générations futures s'inscrit dans le devoir de mémoire.

Car c'est ici que les premiers maquisards de Bretagne, dont plusieurs étaient déjà des Résistants de l'O.S. et ensuite des F.T.P., où des réseaux de la France Libre, venant de Pont-l'Abbé, et ensuite de Camaret et de Landerneau, après avoir été hébergés pendant plusieurs semaines dans la famille Berthélémy à Kersalut en Plonévez-du-Faou, se sont établis au bord du ruisseau de Coat-Min. D'autres venant du Cap-Sizun ont été installés à Coat-Loc'h en Scaër.

Ces faits sont relatés, avec une exactitude assez proche de la réalité dans de nombreux ouvrages. Je ne m'attarderai sur l'historique de cette aventure, qui allait au-delà des directives reçues, et dont j'assume la responsabilité. C'était l'époque de la chasse aux jeunes pour la déportation en Allemagne, afin de remplacer au travail ceux que Hitler avait dû envoyer sur le front de l'Est après ses revers à Stalingrad.

Mais cette étape de la Résistance bretonne a constitué un changement tant quantitatif que qualitatif de nos formes de Résistance, que j'ai appelée : La Bretagne occupée par les Bretons.

Les documents prouvent la densité des maquis dans la Bretagne bretonnante. Mais ceci supposait ce que les militaires appellent une logistique, c'est-à-dire un ravitaillement assuré, des abris, des arrières pour des replis, et toutes les liaisons avec d'autres groupes, des renseignements rapides sur tout mouvement suspect.

A Saint-Goazec, où existait un important groupe clandestin du Front National (le vrai !) cela s'est manifesté avec efficacité. L'ensemble de la population soutenait ceux qu'ils appelaient «Paotred ar boad», jusqu'aux enfants et adolescents, garçons et filles qui souvent étaient leurs estafettes.

Permettez-moi, à Kervigoudou, sans oublier toutes les autres, que c'est la petite Jeannette, qui avait 13 ou 14 ans, qui a couru sans s'arrêter pour venir donner l'alerte de l'attaque allemande de septembre 1943 et ainsi sauver les hommes du bois.

Car ce bataillon allemand avec tout son matériel de guerre, n'est pas arrivé là par hasard. Ils avaient été pilotés.

Les services de la police française avaient pour vocation première la chasse aux communistes, aux juifs, et à la Résistance.

Mais pire encore pour nous, les organisations des autonomistes bretons ralliés à Hitler, dont un que j'ai fort bien connu, dirigé par un agent double Guy Visseaux de Coatlogon, avait pour mission d'infiltrer les maquis et les dénoncer. Et c'est là la source du premier assaut allemand.

On en retrouvera ensuite sous l'uniforme des S.S. Allemands chargés de la traque aux résistants.

Combien de noms que nous pleurons encore, de ceux qu'on lit et qu'on lira sur nos stèles et nos monuments sont victimes de leur trahison.

Devant cette stèle au cœur d'une Bretagne si attachée à son passé, à celui qui toujours été et qui aime tant sa langue maternelle, qui reste imprégné de cette culture héritée de nos grands-mères, vous appelle à dire très fort à ceux qui veulent se faire passer pour les propriétaires de notre patrimoine : il est temps pour vous, au lieu de vouloir glorifier sinon sanctifier ceux qui ont joué ce rôle si abject, de faire cet acte que je n'ai pas encore entendu de vous, cet acte de repentance que l'église de France a eu le courage de faire.

A moins que vous n'avez conservé cette idéologie.

Je m'incline encore devant cette stèle, puisque je reste le témoin de tous ceux qui sont tombés en route pour que vienne ce jour de liberté. Héros ou martyrs grâce auxquels la Bretagne, libérée pratiquement par ses propres fils, a évité d'être écrasée sous des tapis de bombes. Et nous leur devons une parcelle de notre vie et de notre liberté.

Quelle leçon retenir de leur sacrifice ?

C'est je crois de poursuivre cette quête d'un monde fraternel comme était la Résistance, un monde où s'effacent les différences, où chacun se sent proche de l'autre.

Cet idéal, celui de la Résistance a permis de donner après la libération malgré les désastres, dans notre pays si affaibli, un ensemble de mesures de solidarité unique au monde.

Mais notre rêve semble aujourd'hui se heurter à un dieu que nous ignorions, car nous possédions rien et notre vie n'était que la petite lueur d'une bougie qu'on pouvait éteindre à chaque instant.

Jeunes gens qui nous écoutez encore aujourd'hui, sachez que «le lien entre le passé, le présent et le futur est en bois dur». Essayez comme nous de donner un sens à votre vie. Cherchez les chemins qui feront de vous des acteurs d'un monde où les roses salueront le blé prometteur d'un pain à partager.

Et nous vivrons dans votre devenir.



LE CHANT DES PARTISANS

Paroles de Maurice DRUON et Joseph KESSEL
Musique de Anna MARLY

I

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux
Sur nos plaines ?
Ami, entends-tu ces cris sourds du pays
Qu'on enchaîne ?
Ohé ! partisans, ouvriers et paysans,
C'est l'alarme.
Ce soir, l'ennemi connaîtra le prix du sang
et des larmes.

II

Montez de la mine ;
Descendez des collines,
Camarades,
... Sortez de la paille
Les fusils, la mitraille,
Les grenades
Ohé ! les tueurs
A la balle et au couteau
Tuez vite !
Ohé ! saboteur
Attention à ton fardeau
Dynamite...

III

C'est nous qui brisons
Les barreaux des prisons,
Pour nos frères,
La haine à nos trousses
Et la faim qui nous pousse,
La misère.
Il y a des pays
Où les gens au creux des lits
Font des rêves
Ici, nous vois-tu
Nous on marche, nous on tue...
Nous on crève...

IV

Ici, chacun sait
Ce qu'il veut, ce qu'il fait
Quand il passe
Ami, si tu tombes
Un ami sort de l'ombre
Prends ta place.
Demain du sang noir
Sèchera au grand soleil
sur les routes.
Chantez compagnons,
Dans la nuit, la liberté
Nous écoute...

V

Ami, entends-tu ces cris sourds du pays
Qu'on enchaîne ?
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux
Sur nos plaines ?
Oh oh...



Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Régionale
29380 Bannalec

Dépôt légal 3^e trimestre 1999